



EMILY
JURIUS

LUST

TOME 1

D'ici peu,
vous serez prête à me supplier...

Emily Jurius

Lust

TOME 1

ROMAN



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ÉDITION : Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivant du Code pénal

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelques citations que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Couverture copyright et design : Volodymir Tverdokhib

Première édition : Février 2017

ISBN : 9782375761557

Copyright © 2017

Sous la direction de Shirley Veret.

Corrigé par Hélène et Amélie.

Illustré par Constance.



www.lipsandrolleditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux-concours



Lips&Roll Editions

Retrouvez l'actualité de l'auteure :



Emily Jurius

Table des matières

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

Biographie de l'auteur :

Une série de rêves incontrôlés et incontrôlables est à l'origine de ses récits. La petite fille qui aimait lire et inventer des histoires s'est alors souvenu que, pour se libérer des choses qui nous obsèdent, l'écriture est toujours la meilleure alliée. Mais sans y faire vraiment attention, **Emily Jurius** y a pris goût, et les héros ont fait le reste. Aujourd'hui, à l'aube de la réalisation de ses rêves les plus fous, elle se souvient d'une phrase ayant marqué son esprit à jamais et la partage volontiers avec ses lecteurs :

« If you can dream it, you can do it »

Parce qu'Emily est une femme ordinaire qui a juste réussi à se rappeler que, même en grandissant, il faut croire en ses rêves.

*À J. et M., les amours de ma vie,
À E. pour son soutien indéfectible.*

Merci.

1

Juliet

J'ouvre le journal et, comme par hasard, je tombe sur un article à propos de la luxure, l'ironie de la situation me saisit.

« **Luxure** : Nom féminin (latin *luxuria*)

Comportement de quelqu'un qui se livre sans retenue aux plaisirs sexuels.

Synonymes : *concupiscence, dépravation, lascivité, lubricité, paillardises, salacité.*

Citation du Marquis de Sade : « "Il n'y a point de passion plus égoïste que celle de la luxure" ».

Alors là, pour le coup, je suis assez d'accord avec le Marquis parce que, pour être honnête, égoïste ou pas, ça fait longtemps que je n'ai pas eu d'orgasme. Tellement longtemps que je me demande même si la luxure n'est pas une pratique réservée à certaines catégories d'individus et surtout interdite à d'autres. Bref, je n'ai pas un super moral aujourd'hui. Ceci dit, il y a de quoi ! Ce matin, j'ai décidé de faire un bilan personnel de ma vie. C'est cette prise de conscience qui surgit toujours au moment où il ne faut pas et qui vous entraîne dans une sévérité sans égal concernant ses choix de vie. Eh bien, il a fallu que j'attende l'un des jours les plus importants de mon existence pour que pointe l'idée sournoise de faire un point intime. Comme quoi l'être humain, en plus d'être cupide, est pervers.

Dès 05 heures 30 du matin, les yeux grands ouverts dans mon lit, je commence à m'analyser. Voyons, voyons, je m'appelle Juliet Clarck, j'ai vingt-cinq ans, je suis la cadette de ma famille, la troisième fille de mes parents. Eux, pour le coup, doivent être des spécialistes du sujet qui m'intéresse, tout comme mes deux sœurs d'ailleurs. Je me demande parfois si je n'ai pas été échangée à la naissance tant mes choix de vie, mes sentiments et mes aspirations sont différents des leurs. Je suis l'incomprise, mais je n'ai jamais manqué d'amour, ça, c'est sûr.

Ma famille est même tellement étouffante que je suis partie travailler aux États-Unis à la fin de mes études. Je n'ai pas hésité lorsque j'ai reçu une proposition de poste concernant la modification climatique et l'évolution des espèces. Oui, parce que je suis climatologue, donc j'analyse les climats. J'en tire ensuite des conclusions pour permettre à des compagnies d'assurance de facturer à l'avance toutes les catastrophes naturelles qui pourraient survenir. Bon, ce n'est pas le job le plus sexy de la terre, mais moi je l'adore. Si j'oublie le fait que je travaille pour des capitalistes qui se font de l'argent sur le dos de leurs assurés, c'est un boulot tout à fait respectable.

Lorsque je suis arrivée ici, mes recherches sur les espèces en voie de disparition étaient ce qui passionnait le plus mon employeur. Mais, très vite, mes missions sur les animaux sont devenues de plus en plus rares. Et comme j'avais besoin de gagner le maximum de fric, je me suis accommodée. Je suis donc aujourd'hui chargée de l'analyse des risques selon les régions les plus sensibles des États-Unis

avec une ou deux années d'avance. Mon père étant américain, je maîtrisais déjà parfaitement la langue et bénéficiais donc d'une connaissance du territoire qui leur a immédiatement sauté aux yeux. Mes objectifs ont alors été modifiés dès mon embauche. Mais, comme je l'ai dit, j'adore mon job et en plus, je le fais bien.

Sinon, j'ai quand même réussi à me faire deux amies dans mon entourage américain. Elles sont super sympa et ressemblent comme deux gouttes d'eau à mes sœurs : folles, délurées et avec une vie sexuelle trépidante. L'extrême opposé de la mienne. Mon bilan commence à m'attirer vers le sujet que je ferais mieux d'éviter aujourd'hui. Parce que oui, je suis célibataire et vis en colocation avec Arizona, l'une de mes deux seules potes ici. Je n'ai pas eu de petit ami depuis que j'ai quitté la France et mon premier amour. Bon, quand je dis *premier amour*, il faut relativiser les choses : quand je lui ai annoncé que j'avais pris la décision de partir, il ne m'a même pas proposé de venir me voir. J'ai été jusqu'à me demander s'il n'était pas soulagé.

Pour la confiance en soi, c'est très peu flatteur. De toute façon, dès qu'il me touchait, j'avais l'impression de quitter mon corps pour le laisser seul avec ma dépouille, vide de désir et de profondeur. Mon copain était comme robotisé et ne m'a jamais posé la question de savoir ce que je ressentais, si j'aimais telle ou telle pratique. Ce n'était pas plus mal, j'aurais été incapable de lui répondre, tellement tout ce qu'il me faisait me laissait insensible. Suis-je frigide ? Suis-je asexuée ?

L'angoisse monte en moi, je me lève d'un bond et me jette sous la douche. L'eau chaude n'a aucun effet sur les tensions accumulées au cours de cette fine analyse de ma vie. Comme je n'arrive pas à chasser ces questionnements de mes pensées, je décide de passer à l'attaque en changeant l'eau bouillante en une eau glacée. Un cri s'échappe alors de ma bouche sans que je ne puisse le maîtriser. Je suis donc capable de ressentir des émotions. Je sors en vitesse de la douche et, lorsque j'essuie le miroir de la salle de bain afin de découvrir mon reflet, la seule chose qui me vient à l'esprit et que j'exprime à voix haute me bouleverse : « Je suis une ratée ».

Voilà, voilà. Nous sommes le jeudi 3 novembre 2016 et j'ai rendez-vous à 09 heures 30 dans les locaux de mon entreprise. Je dois présenter mes pronostics pour l'année à venir auprès de tous les dirigeants de ma société qui vient juste d'être rachetée par un énorme groupe américain. Je suis donc censée arriver là-bas remontée comme une horloge suisse, avec un mental de winneuse^[1]. Je suis mal barrée. Mais malgré mon bilan désastreux, je reste une femme indépendante, libre et courageuse. Aussi je décide d'aller enfiler ma tenue des grands jours et de ne plus penser à tout ça.

Je passe par la cuisine pour me servir une boisson chaude avant de rejoindre ma chambre. Je fais couler mon café noir et abandonne ma serviette sur le pas de la porte, histoire de le boire nue comme un ver. C'est l'un de mes plaisirs solitaires du matin, prendre mon café à poil. OK, je suis vraiment bizarre. Le nombre de fois où Arizona m'a surprise dans le plus simple appareil est si important qu'elle n'y prête plus aucune attention. En revanche, elle ne se gêne pas pour constamment me rappeler qu'avec un corps comme le mien et des mœurs aussi légères, elle ne comprend pas pourquoi ma vie sexuelle n'est pas plus libérée. Cela dit moi non plus.

Mensonge, Juliet, mensonge. Tu es en train de te mentir à toi-même et ça, c'est inacceptable. Ressaisis-toi. Tu sais très bien pourquoi ta vie sexuelle est vide.

La vérité, c'est que je n'ai jamais rencontré un homme capable de me faire ressentir une émotion si forte, si vibrante que j'aurais envie de m'abandonner à lui.

Je suis une femme relativement exigeante en ce qui concerne les sentiments. En fait, j'espère un peu plus de la vie qu'un mec bourré dans un bar qui me glacerait le sang en essayant de fourrer son immonde langue dans ma bouche ou qui me lécherait grossièrement les seins. D'ailleurs, je suis toujours surprise quand Arizona et Carla m'expliquent que leur gars du moment n'est pas vraiment leur genre, mais qu'elles couchent quand même avec, histoire de voir si le frisson n'arrivera pas à ce moment-là. Ce qui ne se produit jamais. Aussi je me conforte dans ma théorie selon laquelle si tu n'as pas de frisson au départ, tu n'en auras jamais. Bon, en surface, cette théorie paraît raisonnable, mais malheureusement pour moi, à presque vingt-six ans, je n'ai jamais senti le grand frisson.

Ce n'est donc pas par vertu que je suis seule, mais par un triste concours de circonstances. Je stoppe alors mon analyse en me disant que ce n'est pas ma faute. Et sur ces belles réflexions, je termine de m'habiller. Aujourd'hui, je vais porter la tenue de la parfaite working girl^[2]. Mon chemisier blanc moulant et repassé de la veille flatte ma poitrine généreuse, ma jupe crayon noire épouse comme il se doit mon anatomie. J'ajuste mes bas avant d'enfiler mes escarpins hors de prix que ma frangine m'a ramenés de France le mois dernier. Mon Dieu, que ces talons sont hauts ! Et puis quelle idée d'avoir mis une semelle rouge sang de bœuf ! Soi-disant ces chaussures indiqueraient à mes nouveaux patrons que je ne suis pas une employée que l'on sous-estime. C'est pour cette raison que j'ai promis à ma sœur que je les porterai.

Je passe au maquillage qui sera très rapide, j'ai les yeux bleus et suis très brune donc pas besoin de me déguiser. Selon mon autre sœur, j'ai tous les atouts en moi naturellement. Je veux bien la croire, mais je vais quand même forcer un peu sur le mascara parce que mes cils partent dans tous les sens. Ça pourrait faire mauvais genre. Un peu de blush sur mes joues car je suis bien trop pâle en cette saison et vu le climat glacial qui m'attend dehors, ça ne va pas s'arranger avant mon arrivée au bureau. Une touche de gloss nude et je passe mon trench favori.

Je suis prête, j'attrape mon sac à main et ma pochette contenant mes précieuses notes ainsi que mon discours que j'ai appris par cœur. Je n'ai aucun doute sur mes capacités intellectuelles et sur ma faculté à tout ressortir de façon claire au moment fatidique. C'est d'ailleurs la seule qualité que je possède et dont je n'ai jamais douté, je suis très professionnelle, c'est déjà ça. Je fais une bise à mon amie encore en train de comater dans le salon et m'apprête à quitter l'appart lorsqu'elle me retient par le poignet.

— Jul's, tu es superbe, tu vas tout cartonner. Et au pire des cas, dis-toi que je t'aime.

— Merci Ari, tu es un amour. À ce soir, passe une bonne journée.

— Oui, au fait, ce soir on sort alors ne rentre pas à 22 heures, on a un truc à fêter.

Je ne relève pas et hoche la tête, je ne veux pas penser à ce que nous pourrions avoir à célébrer pour le moment. Concentration. Quand j'arrive dehors, je suis saisie par le froid glacial. Un couple sur le trottoir plaisante sur le fait que le réchauffement climatique est loin d'atteindre New York. S'ils savaient, les pauvres. Enfin, je me gèle vraiment. Lorsqu'un taxi passe à côté de moi, je me jette dedans. Ce matin, pas de transport en commun, c'est un jour important.

J'arrive rapidement dans nos locaux et rejoins mon bureau. Il n'y a encore personne, je suis en avance. Je me fais couler un café et m'enferme dans mon antre pour le déguster. Mon bureau est assez grand, avec une vue imprenable sur la ville. J'adore cet endroit, c'est sûrement ici que je passe le plus de temps dans ma vie et je l'ai aménagé de façon à m'y sentir bien. Dans cet endroit, je suis dans mon élément et me sens en sécurité, comme si rien ne pouvait m'arriver. À l'extérieur, je ne sais jamais si je vais m'en sortir alors qu'ici, tout est sous contrôle et comme toute scientifique qui se respecte, j'aime maîtriser mes sujets.

En dégustant mon café, je refais intérieurement le déroulement de la conférence que j'anime dans presque trente minutes. Je consulte mes mails et règle les derniers problèmes survenus depuis hier soir. Bizarrement, rien ne me perturbe, je suis habituée à gérer l'urgence. Je me permets même le luxe de répondre à un message de mes parents qui ont bien entendu oublié que je passais un cap important dans ma vie ce matin. Ils me demandent pour la centième fois cette année si je compte les rejoindre à Paris pour Noël. Je ne sais toujours pas si je pourrai me libérer et surtout si j'en aurai envie. Les Noëls en famille sont anxiogènes pour moi. Devoir faire bonne figure, entourée des personnes les plus épanouies que je connaisse est synonyme d'effroi. Je souris en imaginant leurs visages au moment où ils liront ma réponse lorsque l'on frappe à ma porte.

Le temps que je lève le nez et que je chasse mes pensées, je découvre mon responsable dans mon bureau ainsi qu'une ombre derrière lui. Je suis surprise qu'il se permette d'entrer avant que je ne l'y aie invité, mais je comprends à son regard qu'il n'est pas dans son état normal. Il plonge ses yeux dans les miens et je devine qu'il me demande « Au secours ! ». Je lui souris car ce n'est pas le moment de paniquer, je vais le rassurer.

— Bonjour Mike. Comment vas-tu aujourd'hui ?

— Euh... Bonjour Juliet.

Le simple fait qu'il m'appelle par mon prénom en entier me confirme qu'il ne va pas bien. Cependant, je fais le choix de ne pas relever, préférant attendre de savoir ce qu'il me veut. Il s'approche de mon bureau et, au moment où je devine qu'il va prendre la parole, l'ombre derrière lui le dépasse et contourne mon bureau pour venir à ma rencontre. L'homme déclare :

— Mademoiselle Clarck, je vais me présenter moi-même étant donné que Mike semble avoir perdu tout sens des convenances.

Pour une entrée en matière c'est plutôt cavalier, je recule ma chaise sur roulettes et me lève afin de découvrir à qui je m'adresse. Le temps que je me redresse, le mec est face à moi. Mes yeux croisent les siens et je comprends pourquoi Mike est paniqué. Cet homme est d'une froideur et d'une assurance tout à fait glaciales. Il est très grand, très brun et possède un regard électrique. Ses prunelles sont gris foncé, je ne crois pas en avoir déjà vu de cette couleur. Il se tient droit, ses épaules, je les qualifierais d'impressionnantes et dans sa simple présence, on comprend immédiatement que l'on n'a pas affaire à n'importe qui.

Il plante ses iris dans les miens et ne cille plus. Il m'analyse et son regard roule rapidement sur mon corps. Je ne souris plus et, au moment où je saisis la main qu'il me tend, je suis carrément électrisée. Je

ferme les yeux une micro seconde pour tenter d'encaisser le choc et me demande s'il a ressenti la même chose. Lorsque je les ouvre de nouveau, il a un rictus malicieux au coin des lèvres et je n'aime pas du tout ça. J'ai le sentiment qu'il m'a électrocutée avec son regard, comme s'il avait des pouvoirs magiques. Mike en a profité pour quitter la pièce, me laissant seule avec cet inconnu dans ma tanière. Je décide de rester calme, récupère ma main et le fixe avec le même aplomb que lui, enfin j'essaie.

— Monsieur ?

— Vous ne savez pas qui je suis, c'est ça ?! Eh bien, cette société doit être remise sur le droit chemin. Je vais vous expliquer une chose que je n'ai pas l'intention de répéter : je suis Monsieur Gabriel Vance, le boss du boss de tous les boss que cette boîte ait pu mettre en place. Vous pensez arriver à mémoriser cette information ?

— Je ferai mon possible. De mon côté, je n'ai pas besoin de me présenter, ma réputation m'a précédée à ce que je vois.

Il lève un sourcil, manifestement surpris de ma réponse. Ah oui, un détail que j'ai oublié de préciser, je réagis toujours avec une grande vivacité en cas de situation de crise. Le résultat n'est pas toujours celui escompté, mais je ne me laisse jamais rabaisser. Une qualité acquise dans une famille si libérée que mes nerfs et ma sensibilité ont été mis à rude épreuve dès le berceau. Je suis donc assez incisive pour me défendre.

— Effectivement, on dit de vous que vous êtes le génie de ces lieux, que vous faites la pluie et le beau temps. Enfin, je suis là pour contrôler ma marchandise.

Son regard a subitement changé pour devenir plus sombre, plus percutant, un peu effrayant.

— Superbe jeu de mots. Mais si vous voulez vraiment me voir à l'œuvre, je vous suggère de vous rendre en salle de conférence située au premier étage. Je suis sûre que Mike se fera un plaisir de vous escorter. Nous nous verrons là-bas, Monsieur Vance.

Sur ces tergiversations, je hausse le ton, histoire que Mike se pointe, et je les reconduis vers la sortie de mon bureau, avec douceur, mais fermeté. Je n'aime pas que l'on essaie de me marcher sur les pieds et surtout de piétiner la quiétude de ce lieu que j'affectionne tant.

— Eh bien Juliet, je suis impatient, éblouissez-moi, enfin si vous vous en sentez à la hauteur bien sûr.

— Nous allons être fixés d'ici quelques heures, je compte sur votre entière franchise à mon égard, bien entendu.

Il se penche vers moi et chuchote. Je laisse une bonne distance entre nous malgré tout, je ne veux pas qu'il me touche à nouveau.

— Je suis un homme extrêmement exigeant, faites attention.

Je lui sers mon sourire carnassier et ferme la porte de mon bureau dans l'instant. Les bruits de leurs pas résonnent sur le carrelage du couloir, ils s'éloignent vers les ascenseurs. Je m'affale sur mon fauteuil

pour reprendre mes esprits. Non, mais c'est quoi ce mégalo ? S'il croit que je vais me laisser déstabiliser, il rêve. Ici, nous sommes sur mon terrain. Il est peut-être le boss du boss de mon boss, mais moi, je suis ici chez moi. Le génie de la météo comme il dit, c'est moi, pas lui. Je me félicite intérieurement d'avoir répondu à chacune de ses piques et me replonge dans mes notes.

Au bout de dix minutes, je rejoins la salle. Tout le monde est assis et je prends place autour de la table en verre depuis laquelle je vais devoir convaincre l'auditoire. J'ai déjà fait ça et ne ressens pas spécialement de pression jusqu'au moment où je le vois s'installer juste en face de moi. Il me sourit avec un air qui mettrait n'importe qui mal à l'aise. Quand il fait déplacer mes collègues, je devine qu'il ne veut pas en perdre une miette. Cet homme ne doit pas être habitué à se laisser surprendre par les personnes qu'il rencontre, exactement l'inverse de moi.

Mike prend la parole pour demander le calme et m'inciter à commencer. Je me racle la gorge et me lance. Après une présentation de mon équipe et de moi-même, je fais un rapide bilan avant d'entrer dans les détails. Je ne manque pas de le regarder droit dans les yeux dès que je veux attirer son attention sur un point qui doit être expliqué aux non-initiés. Je ne crois pas l'avoir vu cligner des yeux une seule fois durant toute la conférence. Je parle pendant plus d'une heure et commence à avoir la bouche asséchée. Je lorgne sur la bouteille d'eau devant moi à chaque fois que je m'approche de la table, entre deux projections. Monsieur Vance en profite pour me couper la parole :

— Bon, bon, c'est bien joli tout ça, mais nous allons faire une pause, histoire que vous ne vous déshydratiez pas devant toute l'assemblée. Je ne peux pas me permettre de perdre le petit génie du coin le premier jour.

Tout le monde retient sa respiration ; on pourrait entendre une mouche voler. Ce type commence à m'agacer. J'accroche mon sourire de circonstance et lui réponds :

— Je vous remercie pour votre sollicitude Monsieur Vance, mais si vous le permettez, je vais continuer à faire confiance à mon métabolisme. Ne soyez donc pas inquiet, je suis très endurente. Je peux ?

— Non, faisons une pause. Veuillez tous disposer durant les dix prochaines minutes.

Je me laisse glisser sur ma chaise pour récupérer de cet échange et bois rapidement quelques gorgées d'eau. Tout le monde déserte la salle sauf Mike, resté assis à côté de moi. Je devine que s'il ne bouge pas, c'est qu'il préfère garder ses forces pour le boss. Je lève un sourcil dans sa direction.

— Alors, j'étais comment ?

— Brillante, comme toujours. Je ne sais pas comment tu fais, ce mec me met vraiment mal à l'aise.

— Ah bon ? Je n'avais presque pas remarqué.

Il s'apprête à me répondre, mais se ravise et tourne les talons rapidement. À coup sûr, Monsieur Vance se tient dans mon dos. Son regard pèse sur moi et ça me fait tout drôle. Je me retourne vivement pour lui faire face.

— Mademoiselle Clarck, je pensais avoir été clair, vous pouvez disposer durant dix minutes. Que faites-vous encore là ?

— Je m’hydrate, selon votre désir. Et puis, en tant qu’animatrice principale de cette réunion, j’en profite pour m’asseoir.

— Il faut dire que ces chaussures, bien que ravissantes, ne semblent pas très confortables. Ou est-ce votre manque total d’expérience en la matière qui est en cause ?

Je souris et décide de ne pas répondre, il me cherche.

— Tiens, pas de réponse ?

Je consulte ma montre pour lui montrer que je me fiche de ses réflexions.

— Monsieur, vous devriez aller rejoindre votre place si vous ne voulez pas manquer la reprise de mon intervention. Et je compte sur vous pour être attentif, c’est la partie qui vous captivera le plus à n’en pas douter.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que je vais évoquer les chiffres prévisionnels, vous allez avoir une belle surprise, je pense.

— Une chose à mon sujet, personne ne pense à ma place, jeune fille. Tenez-vous-en à vos prérogatives pour le moment. Et sachez qu’ici, personne ne commencera cette réunion sans moi.

Il se retourne pour rejoindre son siège. Tout le monde revient et je reprends la conférence. Il ne me lâchera pas du regard un seul instant, sans jamais laisser paraître une quelconque émotion. Lorsque je termine ma présentation, tous mes collaborateurs m’applaudissent. Bien entendu, lui ne bouge pas et fusille des yeux mes supérieurs qui se jettent sur moi pour me féliciter. Puis la salle se vide et j’en profite pour m’éclipser rapidement afin de me ressourcer dans mon bureau. Je ferme la porte derrière moi.

Ouf, c’est fini !

En toute honnêteté, j’ai été brillante, je le sais, mais le souvenir du regard du Big Boss me laisse une sensation étrange.

Enfin, maintenant que je suis seule face à mes pensées, je dois bien reconnaître qu’il est très attirant et que, pour le coup, ses iris m’ont fait frissonner. Si je devais faire le détail de son physique, je dirais que ce qui est le plus séduisant chez lui en dehors de l’évidence, à savoir ses yeux, ce sont ses cheveux. Ils sont très bruns et ses boucles volumineuses ondulent juste ce qu’il faut pour lui donner un air décontracté alors que c’est probablement tout le contraire. J’enlève mes chaussures en rêvassant face à ma baie vitrée. Nous sommes proches de l’heure du déjeuner, mais je n’ai pas faim, je suis nouée. Je vais donc rester ici pour me reconcentrer avant un après-midi de travail. J’en ai besoin, ce type m’a complètement chamboulée. Quand je vais raconter ça aux filles ce soir, elles ne vont pas en croire leurs oreilles ! Je suis perdue dans mes pensées alors que la porte claque derrière moi. Je sursaute et fais tourner mon fauteuil pour me retrouver face à mon bureau. BB^[3] est là, devant moi, il déboutonne sa veste en avançant

dans ma direction. Ses yeux ne quittent pas les miens. Je me lève. Merde, je suis pieds nus !

— Tout va bien, Monsieur Vance ?

— À vous de me le dire.

— Comment ça ?

— Pensez-vous avoir été performante ?

Je comprends immédiatement qu'il veut débriefer ma prestation. Je ne vais pas tomber dans le panneau, il n'est pas le seul à posséder une tête bien pleine.

— Je ne peux pas être juge et partie. À vous de me faire part de votre avis. Et soyez sincère, je vous en prie.

Il est tout près de moi, je m'approche pour l'affronter.

— Vous êtes minuscule, vous avez raison de porter des talons aussi hauts, vous avez plus d'allure.

— Vous êtes venu me donner vos impressions sur mon physique ? Même aux États-Unis, je ne suis pas sûre que vous en ayez le droit.

— Mademoiselle, dans mon entreprise, sachez que j'ai tous les droits. Il va falloir vous y habituer. Et vous pourriez être surprise de mes conclusions concernant vos qualités physiques, surtout dans cette tenue. Cela dit, je vous saurais gré de bien vouloir adopter une tenue correcte sur votre lieu de travail, veuillez remettre vos chaussures.

Il tourne ensuite les talons et se dirige vers la porte qu'il ouvre avec vivacité. Il se saisit de mon trench et me fait signe de le rejoindre. Une fois chaussée, je le suis et il passe dans mon dos afin de déposer ma veste sur mes épaules. Il se penche vers mon cou et je peux sentir son souffle sur ma peau. Immédiatement, j'ai la chair de poule et suis obligée de retenir un gémissement. Mais que m'arrive-t-il ?

Cet homme est mon patron, cet homme est mon patron.

Je dois rester concentrée.

— Vous et moi allons sortir déjeuner, suivez-moi.

Puis il file vers les ascenseurs. Le temps que je m'empare de mon sac à main, que je ferme mon bureau et que je le rattrape, il s'impatiente déjà en tenant les portes.

— Mademoiselle Clarck, pensez-vous que j'ai toute la journée devant moi ?

Cette fois, il commence réellement à m'agacer. Je m'arrête juste avant de monter dans l'ascenseur avec lui. Tout en moi m'indique que je devrais fuir cet homme, mais je ne sais pas pourquoi, il y a dans ses yeux quelque chose qui m'attire. Suis-je en train de devenir folle ?

— Monsieur Vance, je suis votre employée et j’insiste pour que nos relations se limitent à un domaine strictement professionnel. De plus, je ne vous permets pas de me manquer de respect. Si votre temps est si précieux, je ne vous retiens pas.

Il me lance un regard glacial qui me fait carrément frissonner et d’un geste, me tire dans l’ascenseur avec lui. Le temps que je réalise, les portes se sont refermées derrière nous et je suis carrément dans ses bras. Il passe alors une main dans mon dos en descendant vers le creux de mes reins. Ses yeux brillants plongés dans les miens me font tourner la tête. Il se penche encore davantage.

— J’ai l’habitude d’obtenir tout ce que je désire de mes employés, sachez-le.

Je me redresse et le repousse légèrement de mes mains. Cela me donne l’occasion de poser mes doigts sur ses pectoraux. Il est très musclé. De toute évidence, cet homme prend soin de lui. Je marmonne :

— Pas vraiment une surprise...

Il sourit et je devine que même si j’ai parlé en français, il a compris. Cependant, il ne relève pas. Une voiture nous attend devant le hall de l’immeuble. Il me fait signe de monter dans le véhicule avant lui et me tient la portière. Il est donc gentleman.

Jul’s, ne commence pas à lui trouver des qualités. Ce type est ton patron.

Il s’installe face à moi et la chaleur de l’habitacle contraste avec l’extérieur. Aussitôt, j’entrouvre mon trench et croise les jambes. Ses yeux sont rivés sur mon décolleté puis sur mes jambes, ça me met extrêmement mal à l’aise. Il ne décroche pas un mot avant que le véhicule ne s’arrête devant un hôtel. Putain, il m’emmène à l’hôtel, je fais quoi ? Je panique, évidemment ! Mon cœur s’accélère. Mes mains sont moites. Son chauffeur vient m’ouvrir la portière et me tend son bras pour que je sorte. BB sort de l’autre côté et me rejoint très rapidement. Il passe à nouveau sa paume au creux de mon dos et m’escorte jusqu’à la porte battante de l’établissement. Une fois dans le hall, je l’interroge :

— Où avez-vous l’intention de m’emmener déjeuner ?

— Pourquoi cette question, Mademoiselle ?

— Nous sommes dans un hôtel. Ma question est donc extrêmement appropriée.

Il sourit et s’approche de moi.

— Ce que vous sous-entendez serait effectivement illégal, même aux États-Unis.

Oh putain, encore un frisson et cette fois, il ne peut que s’en être rendu compte. Au vu du sourire satisfait qu’il m’adresse, il est évident qu’il a senti l’effet qu’il me fait. Un type se présente et nous demande alors de le suivre. Ouf, je suis sauvée. Nous nous retrouvons dans une salle de réunion, entourés de plusieurs personnes et un repas sous forme de buffet est servi dès que nous franchissons le seuil. À partir de cet instant, BB se détache de moi et me voilà à faire la conversation à un tas de gens que je n’ai jamais vu de ma vie, essentiellement des hommes. Je découvre alors qu’ils sont tous responsables ou directeurs d’entreprises lui appartenant. Je me demande donc ce que je fais là, mais je lui poserai la

question plus tard, car il semble occupé. De toute façon, je n'ai pas vraiment envie d'aller vers lui.

Quand les desserts arrivent, je n'ai presque rien avalé et n'ai qu'une envie : foutre le camp le plus rapidement possible ! Aussi, lorsqu'un premier petit groupe le salue avant de prendre congé, j'en profite pour en faire de même.

À cet instant, je ferais n'importe quoi pour me téléporter dans mon bureau et m'y enfermer à double tour pour le reste de la journée. C'est impossible, mais cette simple pensée me redonne le sourire. Je parviens à m'éclipser discrètement et partage même un taxi avec un homme qui me drague jusqu'à ma société. Puis, je regagne ma tour et, après un rapide compte rendu de mes impressions auprès de Mike, je me remets au travail. Toujours pieds nus et à présent détendue, j'abats mon boulot de la journée.

Juliet

Je m'apprête à partir lorsque je reçois un message. Ce n'est pas un mail, mais une demande de rendez-vous : mon BB me convie à une soirée de travail. Non, mais il rêve lui, on n'impose pas ce genre de chose trente minutes avant. Le message spécifie qu'il m'envoie son chauffeur. Pas question. Je refuse le rendez-vous et éteins mon ordinateur avant de quitter les lieux. Je sors mon portable et constate que j'ai un SMS d'Arizona me donnant rencard dans un bar du centre. Vu l'heure, autant y aller directement. J'opte pour un taxi plutôt que le métro, car son texto date de plus d'une heure. Mon téléphone sonne, je vais me faire engueuler. Je décroche rapidement.

— J'arrive les filles, pas de panique. Par contre, j'ai eu une journée difficile, le nouveau BB est un maniaque du contrôle, commandez-moi un verre.

— Mademoiselle Clarck, je ne pense pas m'être bien fait comprendre.

Fait chier, c'est BB, quelle merde !

— Comment avez-vous eu mon numéro personnel ?

— Je viens d'apprendre que vous vous êtes permis de refuser une réunion de travail. Tenez-vous réellement à votre poste ?

— Je suis très attachée à mon travail, mais je le suis encore plus à ma condition de femme libre. Par ailleurs, j'avais pris un engagement auquel il m'est impossible de me soustraire. J'en suis désolée. Mais étant donné que vous êtes mon patron, vous ne tarderez pas à avoir accès à mon agenda suffisamment à l'avance pour que ce genre de désagrément ne se reproduise pas.

— Vous et moi allons avoir une conversation très rapidement, je crois que cela s'impose.

Et il me raccroche au nez. J'en tremble carrément. Il me fait peur. J'arrive devant le bar, complètement chamboulée, et entre. Mes amies me dévisagent et me tendent mon verre dès que je pose mes fesses sur la banquette. J'avale une énorme gorgée du champagne qu'elles ont commandé pour fêter l'occasion. Nous trinquons lorsqu'elles me servent une seconde coupe, étant donné que je me suis sifflée la première d'une traite. Je m'installe confortablement pour leur raconter mes péripéties de la journée. Je me redresse pour ôter ma veste, mais avant que je ne puisse l'accrocher au portemanteau, je croise le seul regard que je n'avais pas prévu de voir ce soir. Je me laisse retomber sur la banquette.

— Les filles, je suis dans la merde, c'est mon nouveau patron...

— Quoi ton nouveau patron ? Il t'arrive quoi, Jul's ?

Pas le temps de répondre que BB est debout face à moi.

Merde, merde, merde.

— Mademoiselle Clarck, quelle surprise ! Il me semblait que vous aviez une obligation ce soir.

Arizona se retourne pour lui faire face, comprenant enfin de qui il s'agit, et commence à le remballer :

— Effectivement, nous sommes en plein milieu d'un rendez-vous extrêmement impor...

Sa phrase reste en suspens au moment où son regard croise celui de BB. Quant à Carla, elle ne tente même pas d'ouvrir la bouche et se contente de papillonner des cils, avec un big smile⁽⁴⁾ niais sur le visage. Lui affiche un sourire victorieux.

— Dans ce cas-là, je suis navré de vous importuner, mais Mademoiselle Clarck va devoir me suivre quelques instants. Promis, ça ne sera pas long.

Les regards des filles semblent me supplier d'accepter, je n'ai pas vraiment le choix de toute façon.

— Monsieur Vance, permettez-moi de vous présenter Carla Roberts et Arizona Todd, mes amies. Carla, Arizona, voici Gabriel Vance, mon patron.

Les deux traîtresses qui me servent de potes lui assènent leurs plus beaux sourires et lui se contente de leur serrer la main de façon glaciale.

— Veuillez me suivre, Mademoiselle Clarck.

Contrainte, je m'exécute après une dernière gorgée de champagne dont je vais avoir bien besoin. Comme à son habitude, BB passe sa main dans mon dos et ce serait mentir de dire que cela ne me fait aucun effet. Il m'escorte jusqu'à un endroit plus discret, ouvre une porte et me fait entrer dans la pièce avec brutalité. Les lumières sont tamisées et il n'y a personne. Il se colle contre moi et me force à reculer jusqu'à ce que mon dos heurte le mur du fond. Il est tout contre moi et je sens sa respiration contre ma joue. Si quelqu'un entrait à ce moment-là, je ne vois pas comment il pourrait expliquer une telle proximité entre nous. Je n'ose pas bouger. Il passe une main dans mon cou et m'attire encore un peu plus à lui.

— Mademoiselle Clarck, personne ne me résiste, jamais. Que vous en ayez conscience ou pas, vous êtes à moi, vous m'appartenez, autant vous y habituer tout de suite.

Je rêve, il est dingue ce mec. Mais vu l'effet qu'il me fait, j'aurais beau essayer de le repousser, je ne suis pas sûre que mon corps me le pardonne.

— Monsieur Vance, mes amies savent que je suis ici, si vous me faites du mal, il y aura des témoins, vous ne vous en sortirez pas comme ça.

Il éclate de rire en se pressant toujours plus contre moi. Et là, je sens contre mon ventre son ardeur. Je rêve ou je fais bander mon patron ? Il respire rapidement et ses mains passent dans mon dos et sur mon épaule.

— Je ne vous ferai rien sans votre consentement. Mais croyez-moi, d'ici peu, vous serez prête à me

supplier pour que je vous fasse des choses dont vous n'avez encore jamais fait l'expérience. Vous et moi, cette idée m'excite tellement.

— Vous rêvez.

— Juliet, vous résistez. Ma domination sur vous n'en sera que meilleure.

Puis il me lâche et s'écarte. Il est dos à moi et j'entends que sa respiration s'apaise. De mon côté, je suis atteinte de tachycardie, c'est officiel. Le pire, c'est cette chaleur qui s'insinue en moi. Ces pensées me chamboulent, car cet homme éveille en moi un désir et une passion que je m'impatiente de découvrir. Ce n'est juste pas la bonne personne. Je ne coucherai pas avec mon patron, hors de question. Je secoue la tête pour retrouver mes esprits et tente de fuir, mais BB bloque la porte avec sa main. Je le regarde et mon corps vient instinctivement à sa rencontre. Du bout des doigts, il caresse mes cuisses, mon ventre, mes hanches et ma poitrine à travers mes vêtements. Une sensation inédite me parcourt, au moment où je m'apprête à poser mes paumes sur lui, il me susurre à l'oreille :

— Mademoiselle Clarck, faites bien attention à ce que vous êtes sur le point de faire.

— Monsieur Vance, si vous ne voulez pas recevoir une injonction du tribunal pour harcèlement, ôtez immédiatement votre main de cette porte.

Un instant, une pointe d'effarement traverse son regard, mais il se tourne et me précède pour quitter la pièce à toute vitesse. Je lui emboîte le pas et cours jusqu'à mes amies avec fébrilité. Les deux me dévisagent.

— Jul's, ton Boss, c'est juste le plus gros canon que cette terre ait porté, quelle chance !

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous dites. Il va me rendre folle. C'est un maniaque du contrôle, il me fout les boules.

— Waouh, au moins il ne te laisse pas indifférente. Toi qui te plaignais de ne jamais rien ressentir pour les hommes que tu rencontres, tu devrais te réjouir.

— Tu plaisantes, je risque de perdre mon boulot et pire, de perdre la tête ! Je suis dans la merde. Je vais rentrer les filles, je ne peux pas rester là.

Carla me bloque le passage.

— Attends, je suis sûre qu'il n'est pas loin, il doit probablement te surveiller s'il est réellement un dingue du contrôle. Si tu lui montres que tu es chamboulée, il fera de toi son souffre-douleur alors que si tu joues l'indifférence, il se calmera peut-être. Nous avions prévu de boire des coups pour fêter ton bilan, alors buvons des coups. Ensuite, nous irons danser et s'il revient te faire chier, je suis prête à me sacrifier pour toi en le mettant dans mon lit.

— Quel sens du sacrifice, merci, vraiment.

Nous rions toutes les trois, je suis convaincue. Et puis, si je rentre maintenant, je ne fermerai pas l'œil

de la nuit. La serveuse s'approche, je veux lui commander une autre bouteille, les filles ont fini la première en m'attendant. Mais elle m'interrompt :

— Bonne nouvelle, toutes vos consommations de la soirée sont réglées d'avance, pour vous c'est open-bar.

Mes amies se tapent dans la main, mais je sais très bien de qui cela vient et je ne suis pas à vendre. Je remercie la serveuse et lui demande de refuser cette offre, je vais régler la note. Arizona tente de me faire la leçon.

— Écoute Ari, cet homme abuse de son influence sur moi et je sens bien que ce n'est que le début. J'ai une limite, je suis une femme libre. Pas question, je paye et c'est non négociable. OK ?

— Du calme... Paye si tu veux, mais laisse-le te sauter, ça te détendra, tu en as vraiment besoin.

— Un point pour toi. Pourvu qu'il n'ait pas compris l'effet qu'il me fait.

Les deux se sourient.

— Si tu veux mon avis, c'est le genre de mec à qui personne ne résiste, il a forcément remarqué qu'il te faisait de l'effet. Si c'est pas le cas, il va te chercher jusqu'à en être sûr. La seule chose à faire, c'est d'en profiter. Franchement, depuis le temps que tu attends ça, n'hésite pas trop. Et puis il doit être un fabuleux amant.

— Et tu vois tout ça juste en une seconde, toi ?

— Le langage du corps ma belle, le langage du corps.

Nous rions, trinquons et je commence à me détendre. Les filles se dirigent vers la piste de danse, moi j'y renonce, ma tête tourne dangereusement. Je n'ai rien avalé de la journée. Je profite d'un moment pour vérifier mes mails sur mon portable professionnel et réponds rapidement à quelques problématiques. Elles reviennent vers moi en courant alors que la fatigue me gagne.

— Jul's, ton futur amant est au bar et il nous propose de le suivre dans un club pour terminer la soirée en beauté. On y va ?

— Allez-y si vous en avez envie, moi je vais rentrer, je suis claquée.

— Jul's, s'il te plaît !

— Amusez-vous bien et profitez-en pour essayer de découvrir son point faible, ça pourrait m'aider. À demain les filles.

Comme je sais que je peux compter sur mes superbes amies pour le distraire un bon moment, je décide de filer en douce. J'arrive à choper un taxi et rejoins très rapidement notre appartement. J'abandonne tous mes vêtements pour une douche réconfortante, mais chaque fois que je ferme les yeux, je revois ceux de BB qui m'électrisent. Sans même y réfléchir, je me masturbe en pensant à lui et j'atteins l'orgasme très

rapidement.

Cet homme me rend vraiment dingue. Je me sèche avant de me mettre au lit. J'ai du mal à trouver le sommeil et mets ça sur le compte de l'alcool, mais je sais bien que c'est faux. Je suis maudite. Il n'y a pas d'autre explication. Ça fait bientôt vingt-six ans que j'attends de rencontrer un type qui me fasse un tant soit peu frissonner et le jour où je le croise, non seulement c'est mon patron, mais c'est en plus le mec le plus arrogant et dominateur que je n'aie jamais vu. Je dois trouver un moyen pour lui résister. Remarque, étant donné le nombre de sociétés qu'il doit gérer, il ne va peut-être pas se repointer de sitôt. Sur cette idée réconfortante, je me laisse gagner par le sommeil. Mes rêves sont agités et je n'entends pas les filles rentrer. Je ne saurais dire si je l'ai rêvé ou si je l'ai vécu, mais j'ai la sensation d'avoir été observée pendant la nuit par deux grands yeux gris émergeant de la pénombre.

À mon réveil, je découvre des vêtements m'appartenant posés sur le fauteuil de ma chambre alors que je n'ai aucun souvenir de les avoir préparés hier soir. D'ailleurs, je ne les aurais jamais associés. Même ma lingerie a été assortie. Je devais être très distraite en me couchant et j'ai peut-être fait tout ça machinalement. Je sors pour vérifier que les filles sont bien rentrées et je retrouve Carla sur le canapé du salon encore profondément endormie. Je caresse sa joue et tente de la réveiller avec la douce odeur d'un café noir. Elle grogne et finit par émerger. Dès qu'elle m'aperçoit, elle se redresse et appelle Arizona qui nous rejoint.

— Bon, avant de te raconter la fin de soirée, comment vas-tu ?

— Je vais bien, pourquoi ?

— Ton patron a littéralement pétié les plombs quand il a compris que tu étais partie hier soir, il nous a traitées de folles furieuses de t'avoir laissée rentrer seule en pleine nuit. Nous sommes des bimbos sans cervelle, inconscientes et provocantes.

— Non, il a dit ça ? Il est taré ce type, tu crois que je devrais m'inquiéter pour mon emploi ?

— Je crois surtout que tu devrais t'inquiéter pour ta petite culotte. Quand il se met en colère, il est encore plus sexy que lorsqu'il donne des ordres, et c'est déjà quelque chose. La mienne est bonne pour la poubelle, direct.

— T'es crade.

— Avec lui, je pourrais vraiment l'être.

Il est temps de m'habiller et c'est tant mieux, la conversation me dérange de plus en plus. J'enfile les vêtements disposés sur mon fauteuil et, juste avant de partir, je questionne les filles :

— C'est vous qui avez préparé mes fringues pour ce matin ?

Aucune réponse, je n'insiste pas sinon elles vont me prendre pour une folle. Je les embrasse et cours me réfugier dans ma tour. Une fois à mon bureau, je découvre un mot écrit à la main.

« Juliet,

Je ne sais comment qualifier votre imprudence d'hier soir. Vous êtes totalement inconsciente. Passez me voir dès votre arrivée et ne vous inquiétez pas pour vos rendez-vous, j'ai pris possession de votre agenda.

G. V. »

Non, mais il est sérieux ? Ce matin, j'ai rendez-vous avec le responsable assurance de Miami, j'ai organisé cette entrevue depuis plusieurs mois et il compte sur moi. J'allume mon ordinateur et constate avec fureur qu'il a bloqué tous mes rendez-vous et qu'il m'a même fixé des astreintes en soirée, à commencer par ce soir. Je me lève et fais tomber mon fauteuil. Je suis folle de rage, il veut me voir et bien soit, je vais aller le voir, mais je ne vais pas me laisser faire. Il ne peut pas briser tout ce que j'ai mis si longtemps à obtenir en travaillant dur, à savoir le respect. Et s'il désire me virer, je décrocherai sans aucune difficulté un autre emploi, il va devoir plier.

Je claque la porte de mon bureau sous le regard médusé de Mike et fonce vers l'ascenseur. Je rejoins très rapidement le dernier étage et ne me donne pas la peine de m'annoncer auprès de sa secrétaire. Je suis survoltée. J'entre dans son antre comme une furie et me retrouve nez à nez avec lui et deux autres hommes tout aussi séduisants qui me sont inconnus. Les trois se lèvent et BB me regarde avec effarement.

— Écoutez-moi bien Monsieur le boss du boss de mon boss, je ne suis pas un jouet, mais une brillante ingénieure en météorologie. Je suis aussi docteur en science, j'ai beaucoup travaillé pour en arriver là et mériter le respect de tous mes pairs. Je ne laisserai jamais qui que ce soit me griller auprès de tous et me décrédibiliser dans le seul domaine qui compte à mes yeux. Me suis-je bien fait comprendre ?

Les deux inconnus se regardent et, après un échange de sourires, quittent la pièce. BB, quant à lui, s'installe confortablement et me dévisage. Quand nous sommes seuls, il se lève et me contourne. Il sort un instant et je l'entends dire à sa secrétaire d'aller faire une course pour lui et de s'assurer que l'étage reste clos en son absence. Il n'essaie même pas d'être discret, je commence à flipper. Merde, que va-t-il me faire ? Mon assurance d'il y a deux minutes s'est brusquement envolée lorsqu'il revient en fermant la porte. Il me fait signe de m'installer dans un canapé.

— Non, je refuse de m'asseoir, je veux que vous me laissiez faire mon travail.

— J'ai justement l'intention de vous rendre encore plus performante.

— Dans ce cas-là, payez-moi une formation, mais ne me harcelez pas. Je n'hésiterai pas à aller bosser pour vos concurrents si tout cela ne cesse pas rapidement.

— Vous me menacez ? Parce que ce serait une première.

— Oui, je vous menace.

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il se lève et s'approche dangereusement de moi tandis que je recule. Son regard est brûlant et ses yeux oscillent entre les miens et mon corps tout à coup bien trop moulé dans cette robe que je ne mets jamais. Soudain, j'ai chaud et mon cœur s'emballe.

— Ne vous approchez pas de moi. Vous me faites peur. Stop.

Il continue et je ne peux plus reculer, mon dos étant contre la baie vitrée qui surplombe la ville. Lorsqu'il arrive tout près de moi, je ne bouge plus. Je tente de rester concentrée, difficilement.

— Je vous ai déjà dit que je ne vous ferai jamais rien sans votre consentement. En revanche, je suis intimement convaincu que dès que vous prononcez un mot à mon égard, vous dites l'inverse de ce qui vous ferait réellement plaisir. Et ça commence à m'agacer au plus haut point. Vous avez envie de moi, vous en avez rêvé cette nuit, je le sais, je le sens.

Puis, très lentement, il avance ses mains vers moi. Mon regard s'attarde sur un tatouage qui dépasse de sa chemise, sur son poignet droit.

— Vous voulez l'admirer ?

— Écoutez, je ne veux...

Il me plaque contre la baie vitrée avec force et m'embrasse avec fougue. Personne ne m'a jamais embrassée comme ça. Il force ma bouche à s'ouvrir pour lui donner accès à ma langue, mord ma lèvre inférieure et aspire ma langue. Je gémiss sans aucune retenue.

— C'est bien ma belle, laisse-toi aller. Je vais te faire découvrir des choses que tu n'as jamais expérimentées.

Il commence à mordiller ma mâchoire et ses mains se baladent sur ma robe. Ce simple contact me donne des spasmes dans tout le corps alors que le tissu protège ma peau. Je suis en transe, ma respiration est de plus en plus saccadée. Je m'accroche tant bien que mal à ses épaules lorsqu'il passe ses doigts sous mes fesses puis entre mes cuisses pour me soulever. Il m'embrasse encore et encore, mes lèvres gonflent sous ses baisers. Mes tétons sont durs et douloureux, quand il caresse ma poitrine après m'avoir déposée sur son bureau en verre. Je ne contrôle plus mes pensées, je suis comme possédée. J'arrive quand même à articuler des mots qui ne font cependant plus sens :

— Il faut arrêter ça, Gabriel, vous êtes mon patron. Nous ne devons pas...

— Redis mon pré nom.

— Gabriel, s'il te plaît.

— Oh putain.

Il me redresse de ses bras si musclés et me retourne. Je suis dos à lui et il me penche en avant sur son bureau. Puis avec son genou, il force mes cuisses à s'écarter et très lentement, il remonte ma robe. Je gémiss déjà alors qu'il ne m'a pas encore touchée. Mais que m'arrive-t-il ? Il passe sa main entre mes jambes et étire mon tanga pour accéder à mon intimité.

— Tu vois, si tu n'étais pas si inexpérimentée, je t'aurais arraché cette petite culotte. Tu es si excitante Juliet. Écarte les jambes, tu vas adorer ça.

Je n'ose pas bouger, cet homme me tétanise. J'ai beau me dire que je vais prendre mon pied, il

m’impressionne. Il étouffe un grognement au moment où ses doigts atteignent mon sexe. Je suis déjà haletante.

— Tu mouilles tellement, tu es si chaude.

Tout à coup, comme s’il connaissait déjà mon anatomie par cœur, il pénètre en moi avec deux doigts. Je suis surprise et m’écrase contre la table. Presque immédiatement, ses mains caressent mes fesses et, alors que je peine à ouvrir les yeux, sa langue titille mon clitoris.

— Gabriel, oh mon Dieu !

Je suis proche de l’orgasme lorsqu’il se redresse après avoir pris soin de retirer mon tanga. J’entends la braguette de son pantalon et le crissement de l’étui du préservatif qu’il balance au sol. À nouveau, ses paumes se posent sur moi. Il descend la fermeture éclair de ma robe et la fait voler au-dessus de ma tête. Mon soutien-gorge tombe sur le bureau, je suis nue comme un ver tandis qu’il est encore habillé.

— Tu vas rester comme ça ?

— Chut, concentre-toi sur ton plaisir.

Je ne réponds pas et m’abandonne à lui, et lorsqu’il me pénètre, je pousse un cri plus qu’un gémissement. Mais lui ne s’arrête pas et ne prend même pas le temps de me regarder. J’ai du mal à m’habituer à la taille de son sexe en moi, je me sens mal d’un seul coup et je devine qu’il s’en fiche complètement. C’est donc ça, l’égoïsme de la luxure ?

— Stop, Gabriel, lâche-moi.

Je me débats de toutes mes forces et il finit par se retirer de moi. Je ramasse mes vêtements et me rhabille en quatrième vitesse avant de quitter son bureau en courant. Je ne croise pas son regard et pars m’enfermer dans mon antre. Mais qu’est-ce qu’il m’a pris au juste de me laisser séduire par cet homme qui n’en a rien à faire de qui il baise ? Et pourquoi moi, je l’ai laissé aller si loin ? Je crois que j’ai besoin de quelques jours de repos, je ne me reconnais plus. Enfermée à double tour, je décommande tous mes rendez-vous de la journée, même ceux qu’il a déjà annulés. J’appelle Mike pour lui dire que je ne me sens pas bien et décide d’aller chez moi.

Sur le chemin du retour, je coupe mon téléphone et rentre à pied, l’air frais me fait du bien. Je me sens tellement mal d’avoir laissé mon patron, le mec le plus dominateur qui soit, me sauter à même son bureau. Si ça se trouve, il y avait peut-être des caméras ou je ne sais quoi d’encore plus glauque, quelle inconscience !

En arrivant à l’appartement, j’appelle mes amies à la rescousse. Les deux répondent présentes et me rejoignent dans le quart d’heure qui suit. Dès que je les aperçois, je fonds en larmes, je ne me suis jamais sentie aussi humiliée ou rabaissée de toute ma vie. Les filles me consolent et sortent une énorme bouteille de gin pour enterrer cette mauvaise expérience. Et comme je ne suis pas en état de réfléchir, j’accepte. Il est à peine midi lorsque nous entamons les hostilités. Vers 15 heures, je suis dans un état d’ébriété avancée. Il faut que je stoppe tout de suite sinon je vais être malade. Je décide donc de prendre une douche tandis que mes amies sont endormies sur le canapé du salon. Enfin, je me sens un peu mieux.

J'enfile un jogging et pars courir pour chasser mes idées noires.

Autant dire qu'après avoir ingurgité autant d'alcool, c'est une très mauvaise chose, d'autant plus que je suis toujours à jeun. Au détour d'un virage dans Central Park, je suis même obligée de m'arrêter pour vomir dans une poubelle. En pleine journée, quelle honte ! Je me sens tout de même soulagée et reprends ma course folle. Lorsque j'arrive tout près de chez moi, je suis lessivée, mais dégrisée. Quand je franchis le seuil de la porte après avoir acheté des sushis, les filles sont réveillées et à peu près en forme. Je dépose notre repas au frais et les abandonne pour me doucher à nouveau. Décidément aujourd'hui, je vais faire une consommation d'eau assez exorbitante. J'entends Carla qui me parle :

— Jul's, tu veux voir quoi comme film ?

— Je m'en fiche, choisissez.

Merde, quand j'y pense, je suis bonne pour mettre à jour mon CV et chercher un nouveau travail.

Je sors de la salle de bain et constate que j'ai reçu plusieurs appels de Mike lorsque j'allume mon téléphone. Il s'inquiète pour moi. J'ai aussi plusieurs messages vocaux, dont un de Gabriel. Il est dans une colère noire et exige que je le rappelle sur-le-champ, à défaut de quoi il emploiera les grands moyens. Cette idée me fait sursauter et les larmes coulent le long de mes joues. Cet homme me fout réellement les boules. Mes copines ont dû entendre mes sanglots, car elles rappliquent en courant.

— Les filles, il me fait peur. Il est fou de rage et veut que je lui téléphone, je ne sais pas de quoi il est capable. Ce mec n'a aucune limite. Il va me griller dans la profession, je ne pourrai plus jamais exercer mon métier. Je suis foutue. Mais pourquoi moi ?

Arizona me serre contre elle.

— Calme-toi ma belle, on va trouver une solution. Essayons de réfléchir. Qu'est-ce qu'il nous a dit hier soir, Carla ? Il doit forcément avoir une limite.

Carla fronce les sourcils et se lève à vive allure pour mettre le verrou à l'entrée avant de caler une chaise sous la porte. Je comprends en un instant.

— Vous l'avez ramené ici ? Non ?

— On n'a pas eu le choix, il voulait être sûr que tu étais bien rentrée et on a cru qu'il avait un coup de cœur pour toi.

Je rigole face à ces paroles.

— Un coup de cœur ? Il n'en a rien à faire de personne ce type. Tu aurais dû le voir ce matin. Comme c'était humiliant.

Arizona comprend ma panique et décide d'employer les grands moyens. Elle sort son téléphone de sa poche et s'isole pour passer un coup de fil qui se résumera à deux ou trois phrases. Je devine aisément l'identité de l'interlocuteur : son frère aîné, James.

— Jul's, il sera là dans vingt minutes et il va rester avec toi jusqu'à ce que l'on trouve une solution.

Carla se frotte les mains.

— On va voir si ton boss fait le malin face à lui... Très bonne idée Ari, on aurait dû commencer par lui.

C'est surtout un membre de la police des polices américaines. L'homme le plus athlétique, le plus grand et le plus impressionnant que je n'ai jamais vu. Il est comme un frangin pour moi. Mais est-ce nécessaire de faire appel à lui ? Cela ne fera qu'accroître mon mal-être.

Bon, Jul's, calme-toi et réfléchis.

— Peut-être que si je le contacte et lui explique que je ne veux plus jamais me retrouver seule avec lui, les choses s'arrangeront. Après tout, il a beaucoup plus à perdre que moi. Il est plein aux as et si je décidais de porter plainte contre lui, il pourrait tout perdre, non ?

Je termine à peine ma phrase que l'on tambourine à la porte. Soit James est encore plus rapide que je ne l'aurais imaginé, soit ce n'est pas lui. Les filles attrapent mes mains. Nous restons silencieuses alors que la voix de BB résonne à travers la cloison.

Oh putain, mon cœur va exploser.

— Juliet, ouvre cette porte tout de suite, sinon je la défonce. Je ne plaisante pas.

Je me lève et sens une vague de courage m'envahir. Les filles s'asseyent sur le canapé et me soutiennent de leur regard. Il entre en trombe alors que je déverrouille l'appartement et claque la porte derrière lui. Il me fixe, mais je ne cille pas. Lorsqu'il aperçoit mes amies, il devient si froid.

— Mesdemoiselles, veuillez nous laisser, nous devons avoir une conversation privée.

Les deux répondent à l'unisson :

— Hors de question.

Cependant, je les rassure du regard, je me sens capable de l'affronter. Une fois de plus, je frise probablement la folie. Les deux ne bougent pas alors je me dirige vers ma chambre, suivie de BB. Je ferme la porte derrière lui pour nous retrouver seuls, face à face.

— Je vous préviens que si vous êtes venu ici pour me menacer ou tenter d'obtenir de moi quoi que ce soit, il y aura des conséquences.

— Des conséquences ?

— Oui, mon ami sera là d'un instant à l'autre. Un geste malheureux et vous allez le regretter.

— Quel ami ? Arrête de me mentir Juliet.

— Pour vous, je préfère Mademoiselle Clarck.

— Tu te fous de moi ? Après ce qu'il s'est passé entre nous ce matin, je comprends pas ta réaction.

— Vous êtes un maniaque, un dominateur et vous ne faites même pas ça bien. Je ne sais pas à quel moment j'ai perdu le contrôle, mais sachez que j'en suis désolée. Je ne veux plus vous voir, vous aurez ma lettre de démission demain sur votre bureau. J'enverrai un coursier.

— Hors de question. Tu vas m'expliquer précisément la raison de ta fuite et qui est ce mec dont tu me parles.

C'est à cet instant que je devine ses points faibles : il est vaniteux et possessif. Je respire profondément et me lance :

— Parfait, mais avant, vous devez me promettre qu'une fois que je vous l'aurai dit, vous sortirez de ma vie. Sommes-nous d'accord ?

— Tu ne souhaites pas vraiment ça ?

— Oh que si ! Mon travail est ce que j'ai de plus précieux, alors je vous garantis que je suis très sérieuse.

Il hoche la tête et une once de déception apparaît dans ses yeux, mais très vite, il redevient froid et percutant.

— Ce matin, je ne sais pas ce qui m'a prise. Quand vous m'avez embrassée, j'ai ressenti une vague de chaleur qui m'a tétanisée. Je n'arrivais plus à rien et je vous ai laissé faire. C'était très perturbant. Je crois que j'ai pensé que vous aviez un coup de cœur et je me serais abandonnée à vous si vous n'aviez pas été si solitaire, si grossier dans votre façon de faire. Vous avez raison sur un point depuis le début, je ne suis pas expérimentée et le sachant, vous auriez dû être plus délicat. Lorsque vous avez pris possession de mon corps, je n'ai pas réussi à étouffer un cri. C'était si surprenant. Mais il n'y a eu aucune réaction de votre part. Alors...

— Alors ?

— Alors j'ai compris que vous étiez égoïste et que vous ne faisiez ça que pour vous. Sauf que vous savez quoi, l'acte sexuel, quel qu'il soit, est un moment d'intimité partagé avec une personne choisie. Sinon, ça ne signifie rien. Et même si je ne suis pas une spécialiste, je ne veux pas que ça représente autre chose pour moi. C'est pour cette raison que je me suis débattue. J'ai détesté ça. Je ne vous connais même pas, mais ça m'a déçue de vous.

Il ne prononce plus un mot, j'en profite :

— De tout ce que vous avez dit depuis hier matin, je n'ai jamais douté que vous puissiez être un fabuleux amant, vu ce que vous aviez réussi à éveiller en moi. Mais je me suis trompée. Maintenant, je vous le répète, mon ami James va arriver d'un instant à l'autre.

J'ouvre la porte de ma chambre et les filles sursautent. BB les contourne et quitte notre appartement sans un regard pour elles. Je m'écroule au sol à cet instant. Carla verrouille la porte et Arizona me ramasse pour que je déverse mes larmes sur elle.

En moins de deux jours, j'ai perdu le contrôle de ma vie...

Gabriel

Et dire qu'avec le rachat de cette boîte, je devais faire un simple investissement lucratif. Si on m'avait dit que j'allais me prendre la claque de ma vie, jamais je ne l'aurais cru.

Moi, Gabriel Vance, plus jeune PDG de mon groupe, actionnaire majoritaire de toutes les entreprises dans lesquelles j'ai mis un pied depuis ma naissance, je me fais chasser de l'appartement d'une gamine de vingt-cinq ans. Et le pire c'est que ce qu'elle m'a dit pour me chasser de chez elle m'a cloué sur place, et je suis là, comme un abruti devant sa porte. Non, mais qu'est-ce que je peux en avoir à foutre de ce que cette nana pense de moi, sérieux ? Ça fait maintenant plus de cinq ans que je baise chacune de mes assistantes et qu'aucune femme ne m'a résisté. Enfin avant ce matin, bien entendu.

Si elle savait dans quel état elle m'a laissé quand elle a détalé en courant. Elle en a même oublié son soutien-gorge. Et moi, comme un con, j'ai été obligé de me branler avec, tellement j'étais excité. Cette nana m'a rendu fou. À l'instant où j'ai croisé son regard, j'ai immédiatement été attiré par sa peau claire qui trahit la moindre de ses émotions. Mais ce qui la rend spéciale, ce sont ses yeux et cette répartie naturelle dont elle fait preuve. Bien entendu, son joli petit cul et sa poitrine généreuse ont contribué à ce que je fasse d'elle ma priorité de la semaine. Mais les choses ne se sont pas passées comme d'habitude, à savoir pousser la proie dans ses retranchements durant la première journée et récolter ses gémissements à la tombée de la nuit.

Déjà hier soir, elle m'a balancé deux emmerdeuses pour pouvoir m'échapper, ce qui m'a mis hors de moi. Je n'aurais probablement pas fermé l'œil si je n'avais pas réussi le tour de force d'entrer chez elle, histoire de mettre mon nez dans ses affaires personnelles. D'ailleurs, mes limites en matière de respect de la vie privée ont toutes sauté à ce moment-là. J'ai même eu le culot de choisir ses vêtements pour le lendemain et de mater son cul à travers ses draps de lin ! Il faut dire que c'est un très bon choix de matière pour dormir nue. Cette constatation m'a davantage donné envie de la baiser.

De fait, ce matin, quand elle a débarqué furieuse dans mon bureau, je n'ai pas eu besoin de prier les garçons de nous laisser seuls. Je venais juste de leur raconter en détail ma journée de la veille : ils savaient que plus qu'une envie ou un désir, c'était devenu un besoin de la baiser. Je sais déjà que je vais avoir droit à une belle remontée de bretelles après ce qu'il s'est passé dans mon bureau avec Juliet. Mais je m'en fous, je veux cette nana. Bon maintenant, il faut que je trouve une solution pour qu'elle cesse de me résister.

Gabriel, réfléchis.

Bordel, je suis en train de rater une réunion sur une projection au Japon pour me faire engueuler et traiter de mauvais coup par une gamine ! Comment j'ai pu en arriver là ? Je n'ai jamais couru après une femme de toute ma vie et me voilà en train de mettre en place un plan machiavélique pour me retrouver seul avec elle. Le pire, c'est que je fonce tout droit dans le mur. Cette petite garce va m'obliger à la

courtiser pour qu'elle écarte les cuisses pour de bon.

Fait chier !

Je suis en train de faire la liste non exhaustive de tous les trucs bien cochons que je voudrais lui faire – à commencer par l'attacher aux barreaux de mon lit – lorsque mon téléphone sonne. Et merde, je n'ai jamais amené de femme chez moi, alors pourquoi j'attacherais cette gamine aux barreaux de mon pieu ?

Gabriel, concentre-toi.

— Oui, quoi ? m'énervé-je contre Liam au bout du fil.

Il rigole.

— Donc tu ne l'as pas sautée. Tu viens de répondre à ma question.

— Connard, tu veux quoi ?

— Un débriefing complet, mais attends... Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Où es-tu ? Je suis à ton bureau et tu n'y es pas.

— Si tu savais mec, je sors de chez elle, je viens de me faire jeter comme jamais.

Il éclate de rire. On peut dire qu'il sait reconforter les autres...

— Bon, on se retrouve comme d'habitude dans deux heures, je préviens Aedan. Mais pitié, va courir avant, te défouler un peu.

Et il raccroche. Il m'agace, mais il a raison, j'ai besoin de courir plusieurs bornes, puis d'une bonne douche froide. Chaque fois que je pense à cette gamine, ma bite menace de faire exploser mon costard. Sauf s'il est un aveugle, mon chauffeur s'en est forcément rendu compte. Je passe chez moi sans même faire un détour par le bureau. Je balance mes messages sur mon plan de travail, enfile ma tenue de course et sors en trombe pour me diriger vers Central Park. Je me défoule, mais impossible de la chasser de mon esprit ! Et puis merde, autant aller courir dans son quartier. Une fois devant son appartement, je constate à travers sa fenêtre qu'elle n'est pas seule. Puis la lumière s'éteint et je me planque derrière une poubelle pour observer qui va sortir de là.

Gabe, tu es en train de te cacher derrière les ordures pour espionner une petite garce, tu fais pitié !

Et là, ce sont Juliet et ses deux dindes de copines qui sortent, escortées d'un colosse blond aux yeux clairs. Il tient la Belle par la main. Non, mais c'est qui ce mec ? Il porte une veste de costume et, lorsqu'il se penche pour héler un taxi, on peut apercevoir qu'il porte une arme. Mon sang se glace, elle a appelé les flics. Bordel, je suis dans la merde ! L'attitude protectrice de ce mec vis-à-vis d'elle m'écœure, j'ai envie d'aller lui casser la gueule. Mais ma plus grosse surprise reste de les voir tous les quatre entrer, non pas dans un taxi, mais dans un véhicule officiel ! Putain, ce mec n'est pas juste flic, il est haut placé ! Je vais vraiment devoir me renseigner.

Une fois qu'ils sont partis, je fais demi-tour pour rentrer chez moi, me douche en vitesse et appelle mon homme à tout faire. La balade au parc ne m'a absolument pas détendu, aussi je lui donne des ordres en hurlant : je veux un rapport complet sur elle, sa famille et chacune de ses connaissances, y compris ce type. Je conclus en le prévenant de faire attention où il met les pieds et rejoins Liam et Aedan.

Les deux se frottent les mains en me voyant arriver. Je m'installe alors que Saddie débarque. Merde, pourquoi faut-il toujours qu'on se retrouve dans ce bar à strip-tease quand on veut discuter ? On a trente ans bordel, c'est glauque ! Cette pauvre Saddie n'a plus aucune saveur à nos yeux depuis longtemps. On a tellement baisé son cul qu'on ne la regarde même plus. Je pourrais me maudire d'être un homme abject, mais j'ai plus urgent à régler. Après mon rapide topo de la journée, Aedan ne plaisante plus :

— Laisse-moi gérer ça, tu veux ? On ne doit pas attirer l'attention des fédéraux sur nous et tu le sais très bien. Je suis désolé de te dire ça, mais tu vas devoir laisser cette gamine tranquille. Revends cette boîte et oublie-la.

Je baisse les yeux, c'est impossible.

— Gabriel, suis-je assez clair ?

Liam intervient avant que je ne cède à l'envie de coller mon poing dans la gueule de ce con d'Aedan.

— Aedan, on va gérer ça tous les deux, mais ne lui mets pas la pression comme ça ! Après tout, on ne sait pas qui est cette fille, elle n'est peut-être pas une menace. Soyons prudents, mais restons raisonnables.

— De toute façon, j'ai déjà mis Jason sur le coup. Il va me faire un rapport détaillé dès demain sur tout son entourage. Il est prévenu pour le flic, il a le bras long, nous serons fixés. Et puis, je sais aussi qu'elle m'a menti sur le fait qu'il soit son petit ami.

— Et comment tu peux être sûr que c'est pas son mec ?

— Je veux bien être un peu à côté de la plaque avec elle, mais je sais reconnaître une femme qui me désire quand j'en croise une. Je te garantis qu'elle me désire au moins autant que moi. Elle y met juste un peu trop de sentiments parce qu'elle est jeune.

— Oui eh bien, si tu ne veux pas qu'on se retrouve tous les trois au cœur d'un procès médiatique, tu ferais bien d'y mettre un peu de sentiment aussi. Et puis, tu te rends compte de ce que tu lui as fait ?

— Et qu'est-ce que je lui ai fait de si grave, Ô Grand Maître de la bienséance ?

— Tu lui as fait peur et tu as dû lui faire mal aussi. Tu es le plus brutal d'entre nous et cette gamine est si fine, tu as dû la traumatiser. Tu as intérêt à te tenir tranquille ou à rattraper le coup, et rapidement, si tu ne veux pas que ça se retourne contre toi. Cette nana est loin d'être bête et je la soupçonne d'avoir déjà compris quel est ton point faible. Fais gaffe !

Cette discussion m'agace, je me lève d'un bond et quitte le club sans me retourner.

Cette nuit-là, je ne ferme pas l'œil.

À la première heure, je saute sur mes deux jambes et appelle Jason qui m'a laissé un message.

— Rendez-vous dans mon bureau dans quarante-cinq minutes.

Incroyable, je suis encore plus sur les nerfs qu'hier ! J'enfile un costume après une douche rapide et pars sans même prendre le temps de me regarder dans le miroir. J'ordonne à mon chauffeur de passer devant chez elle, je ne peux pas m'en empêcher. De toute façon, il est si tôt que personne ne sera debout.

Ah tiens, surprise ! Il y a de la lumière à sa fenêtre et je constate qu'elle est ouverte. Une silhouette s'y penche, c'est elle. De la fumée s'échappe de sa bouche : elle fume en cachette avant de s'éclipser rapidement. Ça me tire un sourire de l'imaginer nue en train de tirer sur sa clope. Je rejoins mon bureau en espérant que le type d'hier n'ait pas passé la nuit avec elle. Jason est déjà là et je demande à Stacy de nous apporter deux cafés avant de lui fermer la porte au nez.

— Je vous écoute, Jason.

— Tout ce que j'ai trouvé est là.

Il me montre un rapport sur mon bureau.

— Rien d'alarmant ?

— Elle est française, sa famille vit à Paris. Ses parents sont aisés, mais vivent de façon raisonnable. Son père est américain, ce qui explique sa double nationalité, bien qu'elle se revendique plus française qu'américaine. Elle a deux sœurs et ses seules amies ici sont les deux que vous m'avez citées. Le grand blond que vous avez vu est le frère de l'une d'elles. Ce type est un ange gardien pour tout son entourage, un flic de haut vol. Vous devriez faire attention de ne pas devenir sa cible. Je sais déjà qu'il se renseigne sur vous. J'ai fait en sorte qu'il ait les informations que nous voulons lui donner. Ça devrait aller, mais soyez prudent, cette jeune femme est brillante et respectable.

— Respectable ? Qu'est-ce qu'il vous arrive, Jason ?

— Lisez son dossier, vous comprendrez.

Je le mets rapidement dehors pour consulter son dossier. Elle a un compte bancaire bien rempli, a obtenu de grosses bourses et des prix scientifiques. Elle continue à être publiée pour ses recherches en climatologie. Elle est brillante, ça, je l'avais remarqué. Elle est engagée dans diverses causes écologiques et sauvegarde de la planète.

Tout à coup, les mots que je découvre ont un effet coup de massue : Jason avait raison, Juliet est une femme très surprenante et hors du commun. Fait chier, je me sens coupable d'avoir découvert son secret. Je termine la lecture de toute son histoire et me fais la promesse de rattraper le coup avec elle. Hors de question de lui causer du tort, mais je la veux encore plus qu'hier. Je suis dans la merde, son physique est

loin d'être ce qu'elle possède de plus précieux.

Heureusement, mes rendez-vous s'enchaînent toute la matinée et m'occupent bien l'esprit. Sinon, je n'aurais pas pu m'empêcher de me pointer à son étage pour voir ce qu'elle fait. Je sais de source sûre qu'elle est venue travailler, qu'elle est seule et qu'elle s'est longuement entretenue avec Mike, son supérieur. Qu'a-t-elle bien pu lui dire ? Je suis presque tenté de faire installer des micros dans son bureau.

Bon là, Gabriel tu dépasses les bornes. Cette nana te fait un tel effet que tu n'as plus aucun sens commun.

Peut-être qu'une approche en douceur serait plus opportune ? Je vais tenter ma chance en lui envoyant une invitation par mail, allez, courage !

« Juliet,

Avez-vous passé une bonne nuit ?

Je voudrais vous inviter à déjeuner, seriez-vous disposée à accepter ?

Dans un lieu public, promis.

Gabriel. »

La réponse ne tarde pas, ça ne m'étonne pas d'elle.

« Monsieur,

Je doute que ce soit une bonne idée.

Et je suis débordée.

N'avez-vous rien de mieux à faire de votre précieux temps ?

Mademoiselle Clarck »

J'ai perdu une bataille, mais pas la guerre.

« Juliet,

Rien de mieux à faire à l'heure du déjeuner, en effet.

Souhaitez-vous que je fasse bloquer un rendez-vous sur votre agenda ?

De toute façon, le boss du boss de votre boss vous ordonne d'aller manger donc pas question de travailler dans ce créneau.

S'il vous plaît.

Gabriel. »

Le « S'il vous plaît » me coûte, mais il faut parfois avouer ses faiblesses pour atteindre la victoire. À savoir ici son corps, sa bouche, ses mains, son esprit et son cœur...

C'est officiel, je suis barge ! Putain, si elle refuse, je la fais kidnapper à sa sortie du bureau.

« Monsieur,

J'étais outrée de voir que vous vous étiez permis de prendre le contrôle de mon agenda professionnel, mais je vous interdis formellement de tenter quoi que ce soit vis-à-vis de mon agenda personnel (illégal++++).

Cependant, du fait que je suis obligée de quitter mon bureau – ordre de la direction de la direction de ma direction – et que vous le demandiez gentiment, mais surtout poliment – c'est une première –, j'irai à la cafétéria de la société dans laquelle je travaille vers 12 heures 15. Puisque vous n'avez rien d'autre à faire, si vous y êtes, on se croisera sûrement.

Mademoiselle Clarck. »

Putain, je souris comme un con devant son message. C'est pathétique, je suis heureux d'avoir un rencard dans une cafétéria d'entreprise avec une gamine de vingt-cinq ans. En plus, je ne sais absolument pas où se trouve cette cafétéria de merde.

Fait chier !

Je respire et verrouille ma cible.

« Juliet, j'y serai.

Gabriel. »

J'appelle ma secrétaire et m'organise pour ne pas trop être pris au dépourvu, même si cette femme va

me déstabiliser à coup sûr. Mais juste avant que je ne quitte mon bureau, je reçois un nouveau message. C'est Juliet qui m'informe avoir fait supprimer tous nos rendez-vous, mais accepter celui de ce midi et me remercie de ma compréhension au vu de sa charge de travail. Un point pour elle. La laisser me surprendre me fait sourire. J'enfile ma veste et descends la retrouver, il est *12 heures 10*. Stacy m'a expliqué comment rejoindre le self, j'en pousse la porte battante et me retrouve en enfer.

Du bruit, des gens avec des plateaux, une chaleur étouffante et un choix gastronomique... *intéressant*. Je suis arrivé avant Juliet et m'installe alors que le responsable de la cafétéria se pointe avec un menu imprimé spécialement pour moi. Puis la Belle entre, jeans foncé et blouse bleu marine qui fait ressortir ses yeux, elle est magnifique. Ses joues rosissent dès qu'elle m'aperçoit, mais elle s'approche sans la moindre hésitation. Cette femme est courageuse, si seulement elle savait comme je fantasme sur elle et dans quelles positions je rêve de la voir. J'inspire lorsqu'elle arrive à mon niveau, je dois rester calme et reprendre mes esprits. Elle me tend la main, je me lève et la serre le plus délicatement possible. Un frisson me parcourt, je suis certain qu'elle a ressenti la même chose. Elle s'assied face à moi et je l'imite, je suis presque timide.

— Juliet, je suis très heureux que tu aies accepté ce rendez-vous.

— Je préférerais en rester à Mademoiselle Clarck.

— Pas moi. Juliet, tu as un si joli prénom.

— Écoutez, j'ignore ce que vous me voulez, mais vous devez savoir que je tiens énormément à mon travail. Je suis prête à oublier tout ce qu'il s'est passé entre nous et à reprendre une relation purement professionnelle. Mais sachez que j'ai informé mon supérieur de notre divergence de point de vue d'hier matin, et ni lui ni moi ne souhaitons que ça se reproduise.

— Tu as fait quoi ? Tu as raconté à Mike ce qu'il s'était passé entre nous ? T'es sérieuse ???

— Ne me criez pas dessus sinon je m'en vais. Je parlais de l'utilisation de mon emploi du temps.

— Uniquement concernant ton emploi du temps ?

Elle hoche la tête et esquisse un sourire, cette femme est étonnante.

— Tu vas bien Jul's ? lui demande le responsable qui revient vers nous.

— Oui, merci beaucoup, mais ne te dérange pas Bob, nous allons nous...

— Bob, nous souhaiterions deux menus sushis avec accompagnements. Juliet, tu préfères la sauce sucrée ou salée ?

Elle me dévisage, mais ne répond pas. Je sais qu'elle aime les sushis, j'en ai vu chez elle hier.

— Donc mettez les deux Bob, je vous remercie et pour la note, faites-la envoyer à ma secrétaire.

Il s'éloigne alors qu'elle reprend contenance.

— Vous savez que nous sommes dans un self ?! Personne ne sert à table ici.

— Je suis le grand patron, personne ne m'impose quoi que ce soit.

— Je vois ça. Sommes-nous d'accord concernant mon emploi du temps, Monsieur Vance ?

J'ignore sa question pour en poser une qui me tracasse depuis ce matin.

— Juliet, t'ai-je blessé physiquement, lorsque nous avons... tu vois ?

Je pensais qu'elle baisserait la tête, ou bien qu'elle deviendrait un peu rouge à la rigueur. Mais rien, elle reste calme et me fixe droit dans les yeux.

— Je ne garderai aucune séquelle physique.

— Et morale ?

— Vous m'avez fait mal au cœur, je me suis sentie humiliée. Mais j'ai déjà connu bien pire comme séquelle morale. Je vais m'en remettre. Et si vous acceptez de me laisser reprendre mon travail, cela n'aura aucune incidence sur mes performances.

— Je suis désolé Juliet, je ne pensais pas te blesser, c'est même l'inverse de ce que je prévoyais. Je n'ai pas pris en compte ton jeune âge, c'était une erreur.

— Parce que vous pensez que c'est une question d'âge ? Eh bien, permettez-moi de vous dire que c'est faux. Vous êtes un homme autoritaire, c'est évident. Mais ça ne devrait pas vous servir d'excuse pour être égoïste et brutal. Enfin, peu importe, cela ne me regarde pas. Sommes-nous d'accord concernant mon travail ?

— Juliet, je ne veux pas que tu quittes ton travail, tu es l'un des meilleurs éléments de cette boîte. Mais je ne veux pas non plus que tu te refuses à moi. Tu es une femme très attirante et j'aimerais vraiment apprendre à te connaître.

— Non, ce que vous voulez c'est me sauter et faire de moi votre nouveau jouet, jusqu'au jour où vous vous lasserez et où vous me virerez.

— Je te désire, mais ça ne signifie pas que je veux jouer avec toi.

— menteur ! Vous l'avez dit à plusieurs reprises.

— Tu me plais. Je m'adapte, enfin j'essaie.

Elle sourit et cette fois, elle rougit.

— Tu vois, si je ne te plaisais pas du tout, tu ne réagirais pas comme ça.

— Écoutez, je vais être honnête avec vous. Bien que je doute de votre sincérité, cela ne doit pas m'empêcher de rester celle que je suis, même face à vous. Je ne collectionne pas les amants. Je ne suis

donc pas particulièrement à l'aise avec un homme tel que vous, un homme aussi vibrant. Parce que ce que je ressens face à vous, c'est exactement ça : une vibration. Je ne connais pas cette émotion et je reconnais que c'est assez attrayant. Mais je me suis laissée aller et je le regrette. Je ne suis pas une femme pour vous et vous n'êtes évidemment pas un mec pour moi.

Ses paroles ne me surprennent pas vraiment, dommage qu'elles n'aillent pas dans mon sens. Alors, autant les ignorer pour mieux réattaquer. Les sushis arrivent et elle remercie notre serveur. Elle le regarde intensément, pas de doute que ce mec aimerait bien se la faire. Cette simple pensée m'agace.

— Tu vois, ce mec est peut-être moins direct, mais il a les mêmes intentions que moi à ton égard et même pires.

— Mais comment le sais-tu, Gabriel ?

— Enfin, tu m'appelles par mon prénom. Juliet, tu es une femme très séduisante et je sais lire dans les yeux des gens.

— Gabriel et ses pouvoirs magiques, voilà autre chose maintenant.

Je ferme les yeux et savoure son ironie. Putain, il suffit qu'elle prononce mon prénom avec son accent français pour que je bande.

— Juliet, dîne avec moi ce soir. Je ne rêve que de te faire profiter de mes pouvoirs magiques comme tu dis, mais je suis prêt à te promettre de garder les mains dans mes poches.

— Ce ne sont pas tes mains qui m'effraient le plus, Gabriel.

Elle fait exprès de répéter mon prénom car elle sait que j'adore ça. Je rêve ou cette innocente gamine s'amuse avec moi ?

— Juliet, fais attention, si tu joues tu dois être prête à perdre.

— Pareil pour toi, Gabriel.

Elle inspire profondément et lèche le bout de sa baguette. Elle me rend fou. J'ai envie de la prendre sauvagement sur cette table, devant tout le monde, et de la faire couiner jusqu'à ce qu'elle me supplie de la laisser jouir juste pour moi, juste dans ma bouche. Mais elle me tire de mes pensées salaces.

— J'accepte ton invitation à dîner à une seule condition : je choisis le restaurant et l'addition est pour moi.

— Ça fait deux conditions.

— Non, c'est une condition avec plusieurs clauses. Ne me fais pas croire qu'un homme d'affaires aussi aguerri que toi ne connaît pas ce type de négociation.

— Dans ce cas-là, j'ai moi aussi une condition.

— Non, non, c'est toi qui quémandes un dîner, pas moi. Tu n'as donc rien à négocier en échange. Je refuse.

Je reste muet, mais je sais déjà le chemin détourné que je vais prendre pour arriver à mes fins. Notre repas est écourté car elle reçoit un appel de France. J'en profite pour répondre aussi à Liam qui veut me voir dans mon bureau. Nous rejoignons l'ascenseur chacun avec son téléphone collé à l'oreille. L'entendre parler français est tellement sexy ! Nous raccrochons lorsque les portes se referment. Nous sommes seuls dans la petite cabine et une vague de chaleur envahit la pièce. Elle plonge ses yeux dans les miens et j'y vois son désir. Je devine aussi qu'elle lit le mien car elle sourit. Mon Dieu, qu'elle est belle ! Elle n'est pas juste attirante, elle est réellement belle, à couper le souffle. Je m'approche, mais elle pose juste un doigt sur mon torse pour que je reste à bonne distance.

— Gabriel, je te tiens au courant pour cette histoire de dîner.

— Je croyais que nous avions un accord.

— Tu n'as pas accepté ma condition, si ?

Elle sourit et s'échappe lorsque nous arrivons à son étage. Je rejoins mon bureau où Liam m'attend déjà, assis dans un fauteuil, en pianotant sur son téléphone. Je m'installe après avoir viré ma veste. Il lève un sourcil vers moi.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Comment s'est passé ton déjeuner ?

— Bien. Tu veux quoi exactement ?

— J'aimerais que tu m'expliques comment toi, tu peux te retrouver à déjeuner dans un self d'entreprise alors que tu ne possèdes pas moins de dix des plus grands restaurants de cette ville.

— Je voulais voir Juliet et je crois que j'ai réussi à rattraper le coup.

— Tu crois ? Non, mais qu'est-ce qui t'arrive, Gabe ?

— Elle m'a carrément avoué ce qu'elle ressent pour moi. Cette nana est d'une innocence déconcertante. Et dans le même temps, elle m'a traité de goujat et limite de mauvais coup. Tu imagines ?

Il sourit en coin, je n'aime pas ça. Mais il a quand même de bonnes nouvelles : le flic n'a pas trop poussé ses recherches et, si je ne commets pas d'imprudence, il n'y a aucune raison pour que je m'inquiète. Alors que je m'apprête à terminer mon entretien avec Liam, je reçois un mail :

« Gabriel,

Rendez-vous à Paname, 20 heures

Juliet »

Aussitôt, je souris. Un message en français, dans un restaurant français avec une femme française. Elle veut jouer sur son terrain, comme c'est malin !

— Mec, tu verrais ta tronche, elle va te dévorer !

Merde, je l'avais oublié celui-là !

— Liam, peu importe les moyens, seul le résultat compte. Et je désire cette nana.

— C'est ça !

Il se lève et quitte mon bureau. Je vais devoir faire un rapport complet de ma soirée un de ces jours, mais pour l'heure, j'ai mieux à faire.

« Juliet,

Heureusement que je serai accompagné d'une traductrice hors pair.

Je m'en remets à toi.

Gabriel »

« Gabriel,

Ne me fais pas l'offense d'essayer de me faire croire que tu ne comprends pas la plus belle langue du monde.

Juliet »

Je vais devoir reprendre quelques leçons de français, je n'ai jamais été très performant dans cette langue bien trop compliquée à mon goût. Mais, d'ici ce soir, un gros planning m'attend et je dois tout mettre en œuvre pour que ma condition soit réalisée. Je préviens Stacy et je file. En chemin, je ferme les yeux un instant et, inévitablement, le sourire de Juliet s'impose dans mon esprit.

Putain, dans quelle merde je suis en train de me fourrer ?

Rien à foutre, je suis Gabriel Vance, je peux garder le contrôle !

Juliet

Pourquoi j'ai accepté ce dîner ? Pourquoi suis-je entrée dans son petit jeu ? Il est tellement séduisant, c'est impossible de lui résister. En plus, je vais devoir expliquer ça à James. Il a été si attentionné avec moi hier, il va forcément être déçu. Quand je pense qu'il voulait rester dormir à l'appartement, je culpabilise à mort ! Sa proposition était adorable et ses intentions honorables, mais je ne pouvais pas accepter.

Maintenant que j'ai revu BB, je me dis que j'ai peut-être un peu paniqué pour rien. Cela dit, il a beau faire des efforts, il y a quelque chose en lui qui me donne un sentiment d'insécurité, il est comme un prédateur. Bizarrement, ça m'excite. Je ne me reconnais plus du tout depuis que cet homme est entré dans ma vie. Et je suis convaincue que je vais le voir de plus en plus souvent. Avec toutes les sociétés qu'il possède, pourquoi est-ce qu'il passe ses journées dans mon immeuble ? J'en saurai plus ce soir. J'espère que ça a un rapport avec moi.

Merde, je suis vraiment faible.

Je ferme les yeux et voilà que mon esprit s'égaré... Je rêve de ce que pourrait être ma vie à ses côtés. Je n'imagine pas du tout une vie de couple classique, cet homme n'est pas le genre à apprécier la routine. Avec lui, ce serait trépidant et surprenant. Mon téléphone qui sonne me tire de mes pensées.

— Salut Arizona.

— Alors, cette journée ?

— Si tu savais. Il m'a invitée à déjeuner. Je lui ai filé rencard à la cafétéria de la boîte. C'était drôle de le voir avec son super costard au milieu des employés. Je comprends toujours pas pourquoi il a accepté. Mais il a été gentil et prévenant. Du coup, je crois que...

— Que quoi ? Jul's ?

— Ben, j'ai accepté de dîner avec lui ce soir.

— T'es sûre de ce que tu fais ?

— Justement, non. Je ne suis sûre de rien avec lui, mais... Tu vois, c'est plus fort que moi et je me dis que peut-être...

— Juliet, promets-moi d'être prudente. Cet homme me fait penser à un chasseur et toi, tu es clairement le gibier.

— Je sais. Tu crois que j'ai eu tort ?

— Je crois que pour la première fois de ta vie, tu te lâches un peu et je suis heureuse pour toi. Mais fixe-toi des limites auxquelles te raccrocher, au cas où ça dégénérerait quoi ! Ça te permettrait de savoir quand tu dois dire non. C'est certain que dire non à un mec comme lui ne va pas être simple, mais tu n'auras pas le choix si tu veux pas te faire dévorer.

— T'as raison. Je vais me faire belle et y aller, mais je ne le laisserai pas obtenir mes faveurs. C'est quoi la règle sur le nombre de rendez-vous déjà ?

— Avec un homme normal, on dit trois rencards, mais avec lui, je serais tentée de t'en conseiller quatre. Histoire de lui montrer que tu gardes le contrôle. Enfin, ne t'avance pas trop, il ne faudrait pas que ton corps te trahisse.

— Bonne idée. À part ça, tu crois que James va comprendre ?

— Je pense qu'il a déjà compris. Il a appelé ton bureau à midi et on lui a dit que tu déjeunais avec BB. Il est forcément un peu déçu, il t'a toujours beaucoup aimée. T'inquiète, il s'en remettra. Mais attends... je t'appelais pas que pour ça : t'as reçu un appel, un Français qui raconte un tas de trucs sur le répondeur, tu devrais le rappeler. Je crois que c'est Lucas. J'ai rien compris, mais j'ai reconnu sa voix sexy.

— OK, je l'appelle tout de suite. Merci Ari, je repasse à la maison dans un moment.

Nous raccrochons et je tente de joindre Lucas avec une pointe d'angoisse, comme à chaque fois que je le contacte. Lucas est le copain de ma meilleure amie. Depuis plusieurs années, elle séjourne dans une clinique en Suisse, à la suite d'un accident de surf. Comme il ne répond pas, je m'inquiète et contacte la clinique.

— Safeswiss, bonjour.

— Oui, bonjour, je suis Juliet Clarck, je vous appelle au sujet de Jeanne Bastille, je voudrais avoir de ses nouvelles.

— Oh oui, Monsieur Bona devait vous contacter à ce sujet.

— Que se passe-t-il ? Comment va Jeanne ?

— Rien de nouveau, mais elle va devoir changer de chambre et nous avons besoin de votre accord. Monsieur Bona voulait se charger des formalités.

— Bien entendu que vous avez besoin de mon accord ! Écoutez, dites au Docteur Beaumont de me rappeler, je veux avoir des précisions. Je ne comprends pas pourquoi Jeanne changerait de chambre et j'ai besoin de temps pour me libérer. Je suis la seule à pouvoir vous accorder tout changement, ne l'oubliez pas. J'attends son coup de téléphone.

— Très bien Mademoiselle, ce sera fait.

Je raccroche, énervée et inquiète, mais je ne veux pas alerter tout le monde. Autant attendre de savoir de quoi il retourne. Je me plonge dans un dossier avant de faire une conférence téléphonique avec notre

homologue californien.

Lorsque je quitte le bureau, je n'ai toujours pas eu de nouvelles de Lucas et ça ne m'étonne pas. Il sait que je ne vais pas le laisser faire et il repousse l'échéance. De toute façon, ils ne feront rien sans mon accord, je suis la tutrice de Jeanne et c'est moi qui paie la clinique. Je dois me calmer.

Alors que je passe le pas de ma porte, Arizona me saute dessus.

— Jul's, tu ne devineras jamais ce qui a été livré pour toi !

— Non, mais je m'attends à tout. Cette semaine est décidément la plus longue de ma vie. C'est quoi ?

Je ferme les yeux et grimace en attendant qu'elle crache le morceau. Au lieu de ça, elle se marre.

— Mais non, c'est une belle surprise, je pense, va voir dans ta chambre.

D'abord, j'écoute le message que Lucas avait laissé sur mon répondeur. Au simple son de sa voix, mon corps se tend. Ce mec m'exaspère ! Nous devrions être proches et nous serrer les coudes, mais c'est impossible. Il est omniprésent et c'est insupportable. J'efface le message après l'avoir écouté deux fois et gravé chacun de ses mots dans mon esprit, pour les lui ressortir s'il trouve assez de courage pour me rappeler.

Enfin, je vais dans ma chambre et oh, surprise ! Une énorme boîte Chanel blanche en carton a été déposée sur mon lit. La voilà, la fameuse condition de Gabriel. Ça me tire un sourire involontaire.

Merde, je devrais être choquée qu'il se permette de choisir ma tenue pour notre rendez-vous, non ?

Je m'empresse de l'ouvrir pour découvrir de quoi il s'agit ; on ne sait jamais, cet homme a peut-être du goût. Je tire sur le ruban et ôte le couvercle. Un mot dont je reconnais l'écriture a été glissé à l'intérieur, c'est la même que celle sur mon bureau.

« Juliet,

C'est un cadeau et non une condition.

S'il te plaît.

Gabriel »

Pff, quel menteur !

Je ris puis déplie le papier d'emballage pour découvrir une robe de soie bordeaux. Elle est très

ajustée, est-ce que je vais rentrer là-dedans ? Bien entendu, sous la robe, se trouve une pochette contenant de la lingerie fine. Il est gonflé, le mec ! Arizona me rejoint alors que je suis sous la douche. Elle pousse un cri en voyant mon nouveau vêtement.

— Putain Jul's ! Tu vas être top canon avec ça, cette robe est magnifique.

— Oui, enfin si je rentre dedans.

— Dis pas de connerie ! Et cette matière, tu vas avoir l'impression de ne rien porter.

Et à cet instant, je décide de le prendre à son propre piège. Je sors, me sèche rapidement, me maquille et tente d'enfiler ma robe. Une vraie merveille ! La sensation de la matière sur ma peau est extrêmement agréable. Elle doit coûter une fortune. Jamais je ne l'aurais achetée, pourtant je l'aime déjà. J'enfile mes bas et mes jolis escarpins. J'arrange mes cheveux avec une barrette en les ramenant sur le côté, attrape mon manteau et pars avant d'être en retard. Lorsque je croise brièvement mon reflet dans le miroir, je me surprends. On dirait l'une de ces femmes importantes qui sortent tous les soirs. Une voiture est garée devant chez moi, le chauffeur qui semble attendre sur le trottoir depuis un moment s'avance vers moi.

— Mademoiselle Clarck, Monsieur Vance m'a demandé de vous escorter jusqu'au restaurant, je vous en prie, mettez-vous à l'abri.

Il fait vraiment froid, surtout avec cette robe très légère ; aussi je me glisse rapidement dans le véhicule lorsqu'il m'ouvre la portière. Mince, c'est mieux qu'un taxi ! Il ne nous faut pas longtemps pour atteindre notre destination. J'aime beaucoup cet endroit où tout le monde parle ma langue maternelle. Ici, c'est un peu comme chez moi et je suis presque devenue une habituée. Le patron vient m'embrasser et me débarrasse de mon manteau.

— Juliet, comment vas-tu, ma belle ?

— Très bien, j'ai réservé pour deux personnes Charles.

— Oui, ton ami est déjà arrivé. Quel chanceux, tu es superbe ! Par contre, tu sais qu'il ne parle pas un mot de français ?

— Méfie-toi, je le soupçonne de faire semblant.

— Ça ne m'étonne pas, il en impose comme mec.

— Comme tu dis oui. Tu nous as installés où ?

Il souffle et me fait signe de m'avancer vers le bar où BB est assis, dos à nous. Il a dû faire part de ses exigences en arrivant. Ses épaules sont encore plus impressionnantes que dans mon souvenir et je le trouve très grand. Il doit mesurer 1 mètre 90 au moins. Bon sang, quel sport il fait pour être taillé comme ça ? Je ne me sens pas de poser la question et je n'ai pas trop envie qu'il me demande si je suis sportive. Moi, à part la course, je suis une grosse fainéante. Je travaille trop de toute façon.

Je m'approche de lui et le contourne. Dès qu'il me voit, un immense sourire malicieux traverse son

visage.

— Juliet, tu es splendide !

— Merci, j'aime beaucoup ton cadeau. Carrément démesuré et très tape-à-l'œil, mais ravissant.

— Cette tenue ne fait que mettre en valeur ta beauté. T'as apprécié les accessoires assortis ?

Je souris et décide de ne pas répondre à cette question. Il découvrira bien assez tôt que je ne porte rien sous ma robe. Bien que je me sois promis de ne pas lui succomber ce soir, cette tenue est si moulante que c'est évident. Je change de sujet pour faire diversion.

— Tu veux boire quelque chose au bar ?

— Oui, notre table n'était pas prête. Je t'offre quelque chose en attendant ?

— Je veux bien un verre, mais rappelle-toi ma condition : c'est moi qui t'invite. Tu prendras quoi ?

— Whisky, s'il te plaît.

Je fais signe au barman de s'approcher pour passer notre commande, whisky pour lui et Sancerre pour moi. Alors que je m'installe sur un tabouret haut, Gabriel reste debout.

— Ta voix est si sexy quand tu parles français. J'adore.

— C'est tellement agréable, à chaque fois que je viens ici, je me sens chez moi. Tu comprends ?

— Je le sens. Ce n'est pas trop difficile d'être loin justement ?

— J'ai pas envie de parler de ça. J'aime ma vie à New York.

Mon ton le surprend tout autant que moi. Mais sa question me fait penser à Jeanne, au fait qu'elle me manque à chaque instant et ça m'attriste.

— Excuse-moi, aujourd'hui a été une mauvaise journée d'un point de vue personnel.

— Juliet, tu as des problèmes ?

— Rien de plus que mon quotidien. Et toi, t'as passé une bonne journée ?

Il sourit et reste muet. Il veut que je me confie à lui, mais il en est hors de question !

— Gabriel, tu es bien silencieux.

— Tu ne m'as pas répondu.

— Je n'ai rien à ajouter. Ta journée ?

— Un délicieux déjeuner dans un endroit tout à fait atypique, des réunions, des sociétés, des

investissements. Et enfin, toi dans cette robe. Une belle journée en somme.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, Gabriel ?

Le serveur qui vient nous avertir que notre table est prête l'empêche de répondre. Gabriel passe sa main dans mon dos et nous le suivons. Ce simple contact m'électrise tout le corps. Notre table est isolée du reste du restaurant. Je m'installe en remerciant notre hôte alors que Gabriel s'assied face à moi. Ses yeux sont brillants, il me désire, c'est flagrant.

— Juliet, je suis attiré par toi, c'est magnétique entre nous. Je suis sûr que tu le sens aussi. Tu es surprenante, je veux dire... différente des femmes que j'ai l'habitude de rencontrer.

— Je sais, je suis moins expérimentée, tu l'as déjà dit.

Pas la peine d'en rajouter une couche...

— Moins expérimentée, mais surtout beaucoup plus innocente. Et ça me touche. Je ne m'attendais pas à ça. C'est une grande qualité. Et je n'ai pas l'habitude d'être surpris, crois-moi.

Beau-parleur !

— Quelle chance, moi les gens me surprennent tout le temps. Je suis toujours préparée au pire. Et même avec ça, tu es au-delà de tout. Un vrai prédateur.

— Un prédateur ?

— Exactement. Et tu le sais très bien. Enfin, je ne me fais pas d'illusion, je sais que tu ne tarderas pas à te désintéresser de moi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est la vérité. Sois honnête, au moins envers toi-même, Gabriel. Et tu peux aussi l'être avec moi. Je suis jeune et inexpérimentée, mais j'ai déjà éprouvé la dureté de la vie, crois-moi. Je suis bien plus forte que j'en ai l'air.

— Quel est ton secret, Juliet Clarck ?

— C'est trop intime. Ça ne te regarde pas. Et toi, quelle est ta blessure, Gabriel Vance ?

Son visage se ferme et la panique se reflète un instant dans ses yeux.

— Ouh la ! Sujet sensible, n'est-ce pas, Gabriel ? Pas de panique, nous pouvons très bien nous contenter de légèreté entre nous.

Et je lui balance mon sourire affirmé. Il me répond par le sien, mais je devine que je l'ai touché. Il se ressaisit.

— Pourquoi la météorologie ?

— Une passion depuis mon enfance et des facultés en sciences. Plus de belles rencontres et quelques voyages fondateurs. Tu sais, j'ai toujours su que mes recherches pourraient intéresser bien plus que les états et les chaînes d'infos. Mais je n'ai pu réellement disposer de gros moyens que le jour où je suis arrivée aux États-Unis. J'aime l'idée qu'ici, tout est possible. Vous les Américains, vous n'avez aucune limite. C'est effrayant pour certains, mais moi j'adore. Et toi ? Tu es né dans ce milieu ?

— Tu pourrais obtenir encore beaucoup plus si tu développais ton réseau. Tu es une femme vraiment brillante. Et puis, je croyais que tu étais américaine ?

— Oui, je suis franco-américaine, mais j'ai grandi en France. J'estime que ça a été une chance.

— Pourquoi ?

— Parce que la vie en France n'a rien à voir avec celle d'ici. Les enfants grandissent sans pression. Les gens ne travaillent pas autant et prennent plus le temps de vivre. Quand je suis en France, je n'ai plus d'horaires, comme si je vivais au ralenti. C'est extraordinaire. Tu devrais essayer.

— À travers tes yeux, c'est très tentant. Moi, je suis dans les affaires depuis ma sortie de l'université. Au début, j'ai eu un peu de chance et j'ai très vite compris qu'avoir de bonnes relations permettait de tout maîtriser. C'est pourquoi je ne travaille pas avec beaucoup de collaborateurs, mais ceux que je choisis sont d'une loyauté sans faille. Tu en as d'ailleurs croisé deux hier matin.

— Les deux beaux gosses qui étaient dans ton bureau ? Ça ne m'étonne pas. Les prédateurs les plus redoutables chassent en bande.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que j'ai beaucoup étudié les espèces animales et c'est un fait avéré. Les hommes restent des animaux. Et tu es un spécimen assez représentatif de ton espèce.

— Je ne peux pas en dire autant pour toi.

— Ça, c'est un compliment. Merci Gabriel.

Je lui adresse un sourire aguicheur.

— Quand tu me regardes comme ça, je me demande qui chasse qui.

— Et ?

Juliet arrête ça, tu t'aventures sur un terrain miné et tu vas te faire dévorer toute crue.

Il affiche un sourire en coin. Je le regarde fixement. Je devrais baisser les yeux, mais va savoir pourquoi, lui faire face m'excite terriblement. C'est presque instinctif. Ce qui prouve bien que mon instinct de conservation a été complètement annihilé par une existence en société. Je suis détraquée par mon mode de vie. Quelle tristesse... Bon, que va-t-il bien pouvoir me sortir ?

— Et j'aimerais que tu me dises ce que toi tu attends de moi. Le sais-tu seulement ?

— Oh, mais je ne m'en cache pas, j'en sais rien. Et tu sais quoi ? Ça me va. Je ressens enfin quelque chose, je ne sais pas trop ce que c'est, mais ça viendra. Tu crois pas ?

— Moi qui pensais tout connaître des femmes.

— Gabriel, je suis un robot ! Le robot le plus élaboré jamais conçu.

Nous nous marrons de bon cœur.

— Mais d'où viens-tu ?

— De France !

Ce coup-ci, il rit vraiment sans aucune retenue et, pour la première fois, je vois des petites rides au coin de ses yeux. Son visage est détendu. Cet homme est superbe et lorsqu'il n'essaie pas de maîtriser les éléments, il est touchant. Je comprends aisément qu'aucune femme ne puisse lui résister.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Je découvre pour la première fois ton visage lorsque tu ris. Ça te va bien.

Il baisse les yeux sans répondre. Je laisse le silence s'installer, je veux voir comment il va se sortir de cette conversation. Il trouvera une issue, c'est un homme intelligent.

— Tu as le don de me désarçonner jeune fille. Comment fais-tu ?

— Le talent ! Bon, tu as choisi ce qui te ferait envie ?

— Tu as l'air de bien connaître cet endroit, que me conseilles-tu ?

— Que connais-tu de la France ?

— Je sais que les Français sont les rois de la gastronomie. Mais je voudrais savoir ce que toi tu aimes le plus.

— Dans ce cas-là, je vais te confier un secret dont j'ai presque honte.

— Je suis impatient.

— J'ai déjà goûté tous les plats de la carte, je suis super gourmande.

Il rit à nouveau et ferme la carte d'un geste décidé.

— Dans ce cas, je prends exactement comme toi.

— Parfait, alors ce sera Pot au Feu et pour le vin ?

— Je préfère le blanc, mais prends celui qui ira le mieux avec nos plats.

Je passe donc notre commande, une bouteille de Sancerre sera parfaite avec le foie gras et une de Côte-Rôtie pour le plat. Gabriel ne perd pas une miette de mon échange avec notre serveur et je le laisse déguster le vin en premier.

— Pourquoi veux-tu que je goûte ?

— Parce que si tu ne connais pas mon avis, tu ne seras pas influencé. Alors ?

— Le Blanc, j'adore.

— Commençons par là. Tu ne conduis pas au moins ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que tu vas ressortir d'ici bien éméché.

— Méfie-toi jeune fille, tu pourrais bien devenir une proie facile si tu es plus éméchée que moi.

— Gabriel, tu veux parier ? N'oublie pas que je suis française. Et puis j'ai grandi dans un vignoble alors...

— Un vignoble, intéressant. Tu es donc une initiée.

— Exactement.

Notre repas se passe tellement bien que cela me surprend. Il a beaucoup d'humour. La nourriture semble lui plaire et, contre toute attente, il adore le vin rouge. Pas de doute, il passe du bon temps ! Au moment du dessert, je commande le pain perdu maison que nous partageons. Lorsqu'il le goûte, son visage s'illumine et ça déclenche une vague de chaleur sur ma peau tout à fait inattendue. Il est tard, je profite d'un passage aux toilettes pour régler l'addition et nous décidons de partir. Son chauffeur est toujours devant.

— Gabriel, j'ai passé une super soirée, merci.

— Tu plaisantes, c'est moi qui te remercie. Je te raccompagne, monte avec moi.

Il ouvre la portière et j'accepte sans un mot. Dès que nous sommes seuls, son chauffeur, invisible derrière la vitre de séparation teintée, démarre. L'ambiance entre nous devient alors torride. L'air est électrique, sans même que nous nous touchions. Il est à côté de moi et je n'ose plus bouger. Son parfum caresse mes narines. Il pose sa main sur la mienne alors que nos regards se croisent. En un instant, ses lèvres sont sur les miennes. Il m'embrasse avec passion. Sa barbe naissante contre ma peau m'arrache un frisson, qui me parcourt jusqu'à mon bas ventre.

Ce type a des pouvoirs magiques.

— Juliet, tu sens si bon, tu es si...

Il mord ma lèvre et sa langue me caresse avec chaleur. Très vite, ses doigts glissent sous mon manteau

qui tombe alors de mes épaules. Je me surprends à effleurer du bout des doigts ses épaules, ses pectoraux et à déboutonner sa chemise. Son odeur m'enivre et ma tête tourne. Enfin, sa main s'aventure sous ma jupe.

— Je croyais que tu devais garder les mains dans tes poches ?

Il mordille ma mâchoire et souffle dans mon cou.

— Tu veux que j'arrête ?

Je retrouve ses yeux et y lis son ardeur. Oh, mon Dieu, j'ai tellement envie de lui !

— Je ne sais plus ce que je veux.

— Je suis chanceux, tu as bien failli me rendre fou. Pourquoi ne portes-tu pas de sous-vêtements ?

— T'as remarqué ?

Il ne se donne pas la peine de répondre et replonge sur mes lèvres. De sa main libre, il dégrafe ma robe sans jamais lâcher mon regard. Je termine mon entreprise sur sa chemise qui glisse le long de son dos. Son corps se dévoile sous mes yeux pour la première fois et m'arrache un petit cri de surprise. Un énorme tatouage recouvre la totalité de son torse. Délicatement, je passe mes doigts sur les signes tribaux qui se mélangent, mis en valeur par des suites de nombres et un drapeau. Malgré la pénombre, je distingue l'encre qui s'étale jusque sur ses poignets que je recouvre de baisers. Ce corps magnifique, coloré par des significations cachées, m'émeut.

Lorsque Gabriel s'aperçoit de mon état de contemplation et de désir, il colle ses muscles et sa peau suintante contre la mienne en forçant mes cuisses à s'écarter lentement. Sa main, qui se fait de plus en plus audacieuse, caresse avec tendresse mes cuisses et remonte lentement ma robe le long de mes jambes. Torse nu face à moi, il fait alors glisser les bretelles sur mes épaules. Lorsque ma poitrine se dévoile à lui, il empoigne mon sein avec fermeté et douceur, barrière fragile entre plaisir et brutalité. Son étreinte est surprenante et elle déclenche aussitôt un spasme dans mon ventre. Je suis en haleine et quand il s'agenouille devant moi, son sexe bandé et tout contre mon corps. Dans un murmure, il arrive à faire tomber la fine barrière qui subsistait encore entre nous.

— Comme tu es appétissante !

Je ne réponds plus de rien, la façon dont il fait pression sur mes tétons entre ses doigts me fait vriller. Sa langue trouve la mienne et sa main libre effleure à présent mon intimité. À l'instant où il pose son index sur mon clitoris, je gémiss contre ses lèvres sans aucune retenue. Mon corps tremble.

— Tu frissonnes Juliet. Tu aimes ça ?

— Oui...

Il se penche alors et positionne chacun de ses bras parfaitement musclés autour de mes cuisses. Des étoiles me brouillaient déjà la vue, mais j'atteins maintenant le nirvana. Sa langue sur mon sexe me fait

crier. Mes tremblements sont incontrôlés, des gémissements sortent de ma bouche de façon chaotique.

— Gabriel, je...

— Tu vas jouir, je sais. Viens, jouis pour moi, jouis dans ma bouche. Hummmm. Tu es délicieuse.

Cet homme prend alors totale possession de mon être et contrôle mon plaisir. Sa langue est chaude, humide et il aspire mon intimité. Son propre plaisir se traduit par de petites plaintes rauques. J'agrippe ses cheveux et explose contre ses lèvres.

— Oh oui, oui, oui.

Maintenant hors d'haleine et prise de soubresauts, il continue de jouer avec sa langue, ce qui prolonge mon orgasme. Il aspire mon clitoris entre ses dents et mon corps se cambre dans un dernier spasme. Ses paumes remontent doucement, caressent mon ventre et ma poitrine alors que ses yeux reflètent la passion qui vient de me dévorer. Lentement, il remet mes bretelles et boutonne ma robe.

— Gabriel, c'était incroyable, merci.

Il sourit et s'installe à mes côtés. Je passe ma main sur sa cuisse prête à lui rendre la politesse, mais il m'arrête.

— Merci pour cette soirée, j'ai tout adoré. Et particulièrement ce moment. Je te souhaite une bonne nuit, Juliet.

Je reste bouche bée alors qu'il ouvre la portière. Je ne m'étais même pas rendu compte que nous ne roulions plus.

— Tu ne veux pas que... ?

Ses doigts glissent dans mes cheveux et il retire la barrette qui les tenait. Mes boucles tombent sur mon épaule.

— Je veux un millier de choses, mais, pour ce soir, je suis comblé.

Je me lève tandis qu'il reboutonne sa chemise. Une fois sur le trottoir, le froid me saisit. Je me penche pour plonger mes yeux dans les siens.

— Je peux te poser une question ?

— Je ne peux pas te promettre de répondre, mais je t'écoute.

— Où mène le plan tatoué sur ton corps ?

Ma main posée sur son torse, il me regarde fixement.

— Quand je disais que tu es surprenante, j'étais loin du compte en réalité.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la première fois qu'on me pose cette question. Et non, je ne te répondrai pas ce soir. Bonne nuit ma belle.

Je passe ma tête dans l'habitacle pour lui donner un baiser au coin de sa bouche et chuchote, juste pour lui :

— Tu sais Gabriel, tu n'es pas le seul à être perdu, nous sommes tous des enfants égarés dans ce monde...

Gabriel

Merde, quelle soirée !

Je me laisse tomber sur mon canapé et passe mes mains sur mon visage. Je devrais me passer un coup d'eau, ça me réveillerait peut-être. Parce que là, je suis un peu sonné. Cette gamine est en train de me faire devenir dingue. Je ne cesse de penser à son joli petit cul depuis que je l'ai rencontrée. J'en rêve même la nuit et l'imagine dans toutes sortes de positions, en train de couiner comme jamais, juste pour moi. Je me surprends à la courtiser comme un adolescent et, en plus, j'adore ça.

Putain, je suis allé bouffer dans une cafétéria, non, mais qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

Et son restaurant français avec tous les trous du cul Frenchies qui n'arrêtaient pas de la mater, j'avais envie de leur coller mon poing dans la gueule ! Heureusement que je suis arrivé avant elle : s'ils nous avaient installés en plein milieu du restau, ils auraient pu lui toucher le dos... ou pire. Rien que d'y penser, ça me fait serrer les poings ! En plus, le serveur a osé me prendre de haut quand je lui ai fait changer notre table.

Bon respire Gabe, respire.

Dès qu'elle est arrivée, je n'ai plus vu qu'elle, son sourire, ses cheveux, ses seins. Cette robe était définitivement faite pour elle. On aurait dit une diva des 50's, toute en forme et sensualité. Elle ne se rend même pas compte de l'effet qu'elle a sur les hommes. Elle est si douce, si gentille, si naïve. Et moi, je ris comme un con à toutes ses blagues. Parce qu'en plus, elle a de l'humour, enfin, elle a surtout le même que le mien, et c'est plutôt rare. Tiens, je suis sûr qu'Aedan et Liam l'adoreraient. Bon allez, je me lève et vais prendre une douche froide, ça devrait me calmer.

J'aurais dû la laisser me sucer, je me sentirais plus détendu. Quel abruti de vouloir jouer les jolis cœurs ! Mais non, je ne voulais pas de fellation, j'ai tellement kiffé la voir jouir juste pour moi, juste grâce à moi, que je ne désirais rien de plus. Elle est tellement belle. Je laisse tomber mes fringues sur le sol alors que je bande comme un fou. Je presse les paupières et imagine ses yeux posés sur moi, ses mains qui me touchent, ses lèvres qui m'embrassent et son odeur qui m'enivre. Je me branle tellement fort, en des va-et-vient si rapides, que je jouis en un temps record. Je perds le contrôle de ma vie, je devrais être en train de sauter une nana lambda croisée dans un bar, en prévoyant déjà ma journée de boulot de demain. C'est ce que je fais tous les soirs ou presque, et ça me convient très bien !

Sauf que voilà, cette petite gamine me fait un effet incroyable. Et le pire, c'est qu'à chaque fois qu'elle ouvre la bouche, je suis sidéré. Elle souffle le chaud et le froid avec une innocence qui n'appartient qu'à elle et moi, pauvre con, je la dévore des yeux, impuissant. Impossible de m'en empêcher ! Non seulement elle est intelligente, mais elle est surtout maline. Ses mots résonnent en boucle dans mon esprit : « Où mène le plan tatoué sur ton corps ? ». J'en suis resté bouche bée. Comment a-t-elle pu comprendre que

mon tatouage représentait un plan ? Personne ne m'a jamais posé cette question. Cette nana d'apparence naïve est en réalité dangereuse. « Tu sais Gabriel, tu n'es pas le seul à être perdu, nous sommes tous des enfants égarés dans ce monde... », cette phrase transpire la sagesse. Bordel, elle n'a que vingt-cinq ans !

Je sors de sous la douche, me sèche rapidement et m'étale sur mon lit. Demain, ce sera entraîné avec les gars. Mais là, il faut que je dorme sinon je vais me faire défoncer. Comment pioncer après une soirée pareille ? Cette femme m'a envoûté. Il faut que je reprenne les rênes. Mais comment ?

J'en étais sûr, je n'arrive pas à fermer l'œil, et vers 03 heures du mat, mon portable vibre. Je l'attrape et découvre un message.

** Tu dors ?*

Aussitôt, je réponds avec un sourire en coin à la con, totalement incontrôlé.

** Je te manque déjà ?*

** Pourquoi n'as-tu pas voulu... plus ?*

** Te voir jouir de plaisir juste pour moi était une délicieuse expérience.*

** Sauf que tu n'arrives pas à dormir, c'est pas malin. Moi qui te prenais pour un homme extrêmement avisé.*

Putain, elle a raison, j'ai tellement envie de la baiser que ça me fait presque mal. Le temps que je me décide à lui répondre, je reçois un nouveau SMS.

** Fais de beaux rêves. Et pour répondre à ta première question, oui.*

Bon, c'est officiel, je craque complètement pour cette fille. Je suis si heureux, mon cœur bat à tout rompre. Une autre douche s'avère nécessaire. Fait chier ! Mais, je lui manque, ça suffit à me combler.

Je suis presque soulagé lorsque le jour se lève, même si je n'ai pas dormi une seule seconde. Au moins, j'aurai l'esprit occupé. J'enfile mon jogging et prends mon sac. Quand j'arrive à la salle, je suis le premier, comme d'habitude. Je file au vestiaire et Aedan me rejoint. Il a une sale gueule et je comprends à sa tenue qu'il n'était pas chez lui cette nuit. Je lève un sourcil dans sa direction avec un sourire provocateur. Aussitôt, il s'installe et se lance :

— Rousse, yeux verts, longues jambes, vingt-trois ans. Elle m'a tué. Et toi, c'est quoi ton excuse pour avoir cette tronche ?

— Je suis dans la merde !

Ce coup-ci, c'est lui qui rigole.

— Juliet, vingt-cinq ans, brune aux yeux bleu électrique. L'innocence, la légèreté, je craque ! Je ne l'ai

même pas sautée. Tu te rends compte ?

Il recrache la gorgée d'eau qu'il était en train d'avaler.

— Attends, tu ne l'as pas encore sautée ? Même pas cette nuit ?

— J'étais seul, mais je n'ai pas dormi. Elle m'a hanté toute la nuit. J'ai dîné avec elle hier soir, elle m'a mis à genoux. Je te jure, je sais pas comment elle fait.

— Attends, il ne s'est rien passé du tout ?

— Non, je l'ai fait jouir et j'ai admiré la vue. J'étais tellement bien que j'ai pas voulu qu'elle me rende la pareille. Putain, quel bordel !

Je comble ma frustration en donnant un coup de poing dans le casier.

— Mec, tu es officiellement dans la merde ! Tu veux que je t'appelle ma rouquine pour te changer les idées ?

— Passer derrière toi ? Jamais ! J'ai pas non plus perdu ma dignité. Je vais régler ça moi-même. Je vais me la faire aujourd'hui même et demain, je reprends le contrôle de ma vie. C'est décidé.

— Tu ne devrais pas te mettre tant de pression petit chaton, tu vas craquer...

Il se fout de ma gueule alors que nous rejoignons le ring. Liam est en retard, ce n'est pas une surprise, autant commencer sans lui.

— Aedan, je vais te défoncer.

— Dans tes rêves !

Bon, heureusement que le gérant de la salle nous connaît et surtout qu'il nous sépare parce que régulièrement, on dépasse un peu les bornes. Mais aujourd'hui, je ne suis pas vraiment là. Même en cognant comme un malade dans un sac, elle obnubile mes pensées. Dort-elle encore ? Je l'imagine sous ses draps, nue... L'enfer ! Lorsque je sors de là, j'abandonne les gars qui se questionnent sur quel restaurant choisir pour le déjeuner. Moi, je sais déjà où je vais. Enfin, surtout avec qui. Je dois régler ça avant demain, donc je passe à l'action en sortant mon téléphone.

** Déjeuner ?*

Je trépigne d'impatience en attendant un SMS de sa part comme si ma vie en dépendait, tandis que je monte dans la voiture. Je m'installe et indique au chauffeur la direction de son appartement. Je vibre enfin.

** Suis prise, mais je veux bien prendre mon dessert et un café avec toi après.*

Comment ça elle est prise ? Et par qui ? Bon, il faut que je trouve une réponse adéquate et surtout que je découvre avec qui elle est. Mais avant, je souffle pour me calmer.

* *Hummm... Ne mange pas trop alors.*

* *Promis, rejoins-moi à l'entrée Est de Central Park à 14 heures 30. xxxx*

Putain, je fais quoi moi en attendant ? Je repasse alors chez moi pour bosser un peu. Bien entendu, il est impossible de me concentrer sur quoi que ce soit ! Mais le fait de lire des dossiers et de répondre à quelques mails permet de passer le temps. Je reçois aussi un appel de mon père, mais ne décroche pas : il sentirait immédiatement que je ne suis pas dans mon état normal, cet homme est une sentinelle. Puis, je me change et pars à pied, le col de ma veste remonté. Merde, il caille aujourd'hui. Comment sera-t-elle habillée ? Et, bordel, avec qui a-t-elle déjeuné ? Lorsque je rejoins le point de rendez-vous, elle n'est pas encore là. Je m'installe sur un banc et quand elle arrive enfin, mon sang se glace. Elle est avec le flic. Merde, pourquoi elle est avec lui ? Elle ne m'a pas vu et je préfère ne pas bouger. Elle l'embrasse sur la joue avant de le quitter, attrape son téléphone et le mien se met immédiatement à vibrer.

* *Je suis là, où es-tu ?*

Je ne réponds pas et m'approche d'elle à pas de loup. Elle doit sentir mon regard, car elle se retourne vivement. Dans le sourire qu'elle affiche, je peux y lire son innocence. Je lui renvoie son smile comme un idiot parce que, comme d'habitude, je ne peux pas m'en empêcher.

— Ça a été ton déjeuner ?

— Oui très bien et le tien ?

Putain, elle ne s'étend pas ! Je me renfrogne, c'était qui ce mec ? Faites qu'il ne compte pas pour elle... Mon silence semble la surprendre, car elle reprend la conversation.

— Tu sais Gabriel, tu es si froid par moment, j'ignore comment me comporter avec toi. Hier soir, tout allait bien, mais cet après-midi, je ne sais plus. Tu veux que je te laisse ?

Ressaisis-toi mec et vite.

— Ce matin, je suis allé à la salle de boxe avec mes potes et ensuite, j'ai travaillé. Rien de passionnant. Et non, je ne suis pas froid, je me demandais juste pourquoi tu n'avais pas accepté de manger avec moi.

— Voilà pourquoi tu as des épaules aussi larges et un corps d'athlète. De la boxe, wouah, je détesterais voir ça ! Et j'avais promis de déjeuner avec le frère d'une de mes amies donc je ne pouvais pas décommander au dernier moment.

— Le frère d'une amie ? Vous êtes ensemble ?

— Pas de la même façon que toi et moi. C'est un copain, il est protecteur avec moi. Il voulait juste savoir si j'allais bien, étant donné que j'ai été pas mal cette semaine.

— Tu lui as dit quoi ?

— Ah, Gabriel et l'art du contrôle absolu ! Je lui ai dit ce que je ressentais et ça ne te regarde pas, même si tu es concerné.

— Et pourquoi ?

— Tout simplement parce que ce que je ressens vis-à-vis de toi et moi ne regarde que moi. Est-ce que je te demande ce que tu ressens quand tu me vois ou quand je suis loin de toi ? Non, parce que c'est quelque chose de personnel. Si un jour j'ai envie de partager ça avec toi, je le ferai, mais là tout de suite, j'ai froid et je n'en ai pas envie. Tu comprends ?

— Non, mais c'est pas une surprise. Et je peux au moins savoir pourquoi tu n'aimes pas la boxe ?

— Non, j'aime bien, mais je détesterais voir quelqu'un te taper dessus, ce serait insupportable pour moi. Voilà tout.

Je lui souris et elle se pend à mon bras avec un naturel si surprenant que je la laisse faire. Nous marchons un moment et elle frissonne, pourtant elle est couverte ; j'aime à croire que c'est à cause de moi. À cet instant, elle plonge ses yeux dans les miens et j'ai une irrésistible envie de l'inviter chez moi.

— Tu veux qu'on aille prendre un café où ?

Elle lit dans mes pensées, ce n'est pas possible.

— On peut aller chez moi, je n'habite pas très loin.

Elle rougit violemment et baisse le regard, sans répondre.

— Ou ailleurs si tu préfères ?

— Non, chez toi c'est bien, c'est juste que je ne pensais pas que tu m'y inviterais. Et je me demande si tu fais souvent ce genre de chose. Tu vois, toi et moi, c'est un peu spécial quand même, non ?

Elle me fait fondre. Quelle femme de ce siècle avoue son ressenti aussi librement et surtout face à un homme comme moi ? Elle a compris depuis longtemps que je collectionne les conquêtes, que je ne m'attache pas et pourtant elle est là, devant moi. C'est comme si ma personnalité ne risquait pas de déteindre sur elle. C'est exactement ça en fait. Et un sentiment horrible s'insinue en moi, celui qu'elle reste toujours elle-même, car je ne compte pas à ses yeux. Aussi je panique et la prends dans mes bras. J'aimerais la serrer si fort qu'elle soit obligée de me laisser entrer en elle.

— Tu sais Juliet, *spécial* est loin d'être le qualificatif le plus approprié. Je dirais *étrange*. Et tant mieux. Viens avec moi !

Elle enlace ses doigts autour des miens et sa chaleur me réchauffe. J'adore sentir les battements de son cœur qui se répercutent dans tout mon corps grâce au lien étroit de nos peaux. Je marche à vive allure et elle trotte presque à mes côtés.

— Gabriel, tu ne veux pas ralentir un peu ? Tu marches trop vite, je suis obligée de courir. Si tu as un

rendez-vous, on remet ça, mais je suis essoufflée.

— Pardon.

Je ralentis et elle appuie sa tête contre mon épaule, je me délecte de l'odeur de karité et d'amande de ses cheveux. Cette femme est délicieuse. Elle a l'élégance à la française, même en jeans et baskets. Nous arrivons devant mon immeuble et le portier nous accueille. Lorsque les portes de l'ascenseur se referment, elle est coincée contre l'habitable.

— Tu habites à quel étage ?

— 21^e.

— Tes voisins sont sympa ?

— Mon appartement fait tout l'étage, mais ceux en dessous doivent l'être, sauf que je ne les connais pas.

Les portes s'ouvrent enfin et je lui fais signe d'entrer. Elle observe avec attention mon monde, c'est la première fois que je fais venir une femme chez moi ! Enfin, une femme que je fréquente. Je me demande bien ce qu'elle va penser de l'endroit, ça me stresse un peu. Mais bien que l'émotion soit nouvelle, je trouve que Juliet se marie bien avec le décor.

Bon Gabe, le plan de base était de la sauter et de passer à autre chose au plus vite. Essaie de t'en souvenir. Parce que là, je sens que tu t'égares.

Tout à coup, elle me regarde bizarrement.

— C'est très joli chez toi. Mais pourquoi tu vis dans un appartement aussi grand alors que tu es seul et que tu ne fais jamais venir personne ? Je ne juge pas, je voudrais juste comprendre.

Et allez, encore une surprise ! J'hallucine...

— Pourquoi crois-tu que personne ne vient jamais ici et que je vis seul ?

— C'est pas le cas ?

— Si, mais réponds à ma question s'il te plaît.

— Il n'y a aucune chaleur dans cet endroit. Tout est très beau, trop beau en fait, on dirait un studio pour un catalogue de décoration d'intérieur. Ils sont où les objets que tu utilises tous les jours ? Elle est où la vie ici ?

— La vie ? Elle est de toute évidence devant moi. Et je reconnais que même si je ne me suis jamais posé cette question, tu es ce qui ressemble le plus à la vie ici. Mais viens, je te fais visiter le studio photo.

Je lui offre mon sourire malicieux auquel elle répond volontiers. C'est fou comme elle peut toujours

avoir raison sans jamais être dans le jugement ! Je suis à l'aise avec elle et, pour la première fois, je trouve cet appartement vraiment impersonnel. Il y a une bonne raison pour que je ne garde pas de souvenirs ni de babioles, mais j'aimerais pourtant conserver une trace d'elle ici. C'est à ça que servent les objets personnels, non ? Je lui montre la cuisine que je n'utilise jamais, les pièces presque toutes abandonnées et enfin l'extérieur. Elle n'a touché à rien depuis le début de la visite, mais elle s'approche du télescope qui trône au milieu de la terrasse. Merde, j'aurais dû le ranger, elle va poser des questions embarrassantes.

— T'aimes l'astronomie ?

Je regarde mes pompes.

— Un peu.

— Moi aussi j'aime imaginer toutes les vies que nous ne pouvons voir. J'ai pas mal étudié l'astrophysique et j'ai quelques théories personnelles sur le sujet.

— Des théories personnelles ? Carrément ?

— Oui, je suis une scientifique.

Elle jette un œil dans le télescope avant de reprendre.

— Enfin, moi, je n'y vois que l'aspect scientifique. Toi, c'est pas exactement ça, si ?

Je me laisse tomber sur un fauteuil de jardin. Putain, comment elle fait pour toujours taper dans le mille ?

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle sourit et répond après quelques secondes :

— T'as pas envie de parler de ça donc tu veux pas que je réponde à cette question. Mais tu devais pas m'offrir un café ?

Elle entre à nouveau dans le salon. Je lui fais signe de me suivre vers la cuisine et, pendant que je prépare la boisson, elle ouvre le réfrigérateur. Elle pousse un cri de surprise en découvrant son contenu.

— Wouaw !!! Gabriel, qui fait les courses ici ?

— Ma femme de ménage.

Pourquoi elle réagit comme ça ? Cette nana est un ovni.

— Pourquoi t'es surprise ?

— Tu as de quoi nourrir une famille nombreuse pendant au moins quinze jours, de façon super équilibrée qui plus est. Tu dois même pas manger ici trois fois par semaine ! Moi je ferais des miracles

avec toute cette bouffe.

Je lève un sourcil et l'imagine aussitôt en petite tenue en train de me faire la cuisine. Quelle image bandante ! Bon, les cafés sont prêts. Elle souffle sur la tasse que je lui tends. J'observe ses lèvres qu'elle lèche après sa première gorgée. Elle s'en aperçoit et son regard se transforme.

— Gabriel, tu crois que si nous couchons ensemble, les choses s'apaiseront entre nous ?

Je manque de m'étouffer. C'est exactement la question que je me pose ! Pourtant, le fait qu'elle se la pose aussi me dérange.

— Je l'ignore, t'en penses quoi ?

— Je m'inquiète pour mon boulot, tu es mon patron et j'ai besoin de cet emploi. Je sais que je pourrais en retrouver un autre, mais j'aime cette entreprise et aussi mes collègues. Je ne veux pas tout recommencer. Rien n'était facile pour moi quand je suis arrivée aux États-Unis, rien n'est simple dans ma vie. Disons que ce travail, c'est ce qui me sécurise sur plusieurs points. Et toi, t'es juste en train de tout remettre en question et tu refuses toujours de me dire ce que tu attends de moi. Alors, rassure-toi, je peux entendre que tu veuilles me sauter pour me sortir de ta tête. Je n'ai jamais fait ce genre de chose, mais, après tout, pourquoi pas ?

J'écarquille les yeux. Comment vais-je me sortir de cette mauvaise passe ? Et là, comme si tout ce qu'elle venait de me dire n'était pas déjà complètement dingue, elle pose sa tasse, s'approche de moi, balance son pull en cachemire par-dessus sa tête, déboutonne son jeans et s'en débarrasse avec ses chaussures. Elle vient ensuite se blottir contre moi. Quel beau spectacle ! Elle pose ses lèvres gonflées et chaudes sur les miennes et susurre au creux de mon oreille :

— Gabriel, j'ai très envie que tu me fasses l'amour. Mais je suis pas sûre d'être prête pour une baise féroce. Tu saurais faire la différence ?

C'est le truc le plus excitant qu'on ne m'ait jamais dit. Pourtant, des trucs cochons, j'en ai dit et entendu dans ma vie. Je pose ma tasse et passe ma main dans ses cheveux brillants. Ses yeux se plongent dans les miens et je la prends dans mes bras. Je la soulève d'un geste brusque alors qu'elle s'accroche à mes épaules en enfonçant ses ongles dans mes habits. Tout en la portant, je la dirige vers ma chambre avant de l'allonger délicatement sur mon lit. À mon tour, je me déshabille pour elle. Elle s'assied face à moi et son regard ne me quitte pas. Lorsque je suis en sous-vêtements face à elle, elle se lève et s'approche pour caresser du bout des doigts mon tatouage. Elle me regarde comme personne ne m'avait jamais regardé. C'est comme si elle voulait enregistrer chaque ligne, chaque symbole dans un coin de sa tête. J'aimerais ne jamais oublier ce moment si intime dont je savoure chaque seconde, et cela semble réciproque. Cette femme est magnifique, à la fois fine et musclée, même si je devine qu'elle n'a jamais franchi la porte d'une salle de gym.

Elle possède une poitrine à faire bander tous les hommes de la planète sans exception. Ses seins en forme de poires sont gonflés et fermes, naturellement parfaits. Plus beaux que tous ceux que j'ai vus dans ma vie. Elle n'est pas très grande, mais son corps est d'une proportion exemplaire. Et son cul, alors là, c'est juste l'enfer, rebondi et ferme à la fois. Sa peau est d'une douceur incroyable et moi je craque, j'ai

envie de mordre dedans. Si elle me trouve ne serait-ce que moitié moins appétissant que je la trouve irrésistible, elle ne pourra jamais me résister. De toute façon, elle n'en a pas envie, c'est certain. Je passe délicatement mes mains sur son corps et titille chaque zone avec ferveur. Elle halète déjà alors que je n'ai pas encore touché son intimité. Ses seins se dressent devant moi et pointent quand je lui ôte son soutien-gorge en coton blanc. Cet ensemble est enfantin, mais ça lui correspond tellement.

— Gabriel, pourquoi tu souris ?

— Tu es tellement belle avec cette lingerie.

— Tu parles, te moque pas de moi, elle est moche et nous le savons tous les deux.

Je tire sur ses cheveux pour croiser son regard.

— Non, elle est simple et je ne crois pas en avoir vu de similaires depuis mon adolescence, mais sur toi, elle est sublime. Ton corps le rend sublime. Ton pouvoir de séduction est sans limites.

Elle se jette à mon cou et j'en perds la raison. Je masse son dos et passe mes mains sous ses fesses pour la soulever. La chaleur de son entrejambe que je sens contre mon ventre à travers sa culotte me brûlerait presque. Elle est trempée. Je bande comme jamais et, alors que je la soulève un peu plus pour embrasser sa poitrine et caresser sa nuque, elle tire violemment sur mes cheveux, ce qui m'arrache un gémissement bestial. Elle retombe délicatement sur ses pieds pour saisir ensuite mon membre, avant de me pousser sur mon lit pour que je m'y asseye. Elle se met à genoux devant moi et commence à lécher ma queue. Oh putain, même sa langue est d'une douceur hallucinante ! Elle aspire le bout de mon gland sans me lâcher des yeux, tout en jouant de ses mains avec mes testicules.

— Putain, Juliet, n'arrête pas.

En transe, je la fixe alors qu'elle me donne un plaisir infini, amplifiant ses va-et-vient avec ses lèvres. Ma respiration se coupe, je n'arrive plus à ordonner correctement mes pensées. Dois-je la laisser faire pour jouir dans sa bouche ? Ou la stopper pour la prendre violemment sur l'instant ? Pourquoi pas lui rendre la pareille en jouant avec ma langue ? Peut-être bien que la frayeur que me procure ce que je ressens devrait m'obliger à tout arrêter ? Mais c'est si bon...

Bordel, ce n'est qu'une gamine ! Et moi, Gabriel Vance, j'en ai quoi à foutre, d'une putain de gosse ? Eh bien justement, elle compte, la gosse. Depuis toujours, les femmes ne sont que des jouets, mais elle, elle a de l'importance et je me mets en danger à chaque seconde passée avec elle. Tout à coup, comme si elle ressentait la fureur intérieure qui me ronge, elle stoppe son action et se redresse pour poser sa main sur ma joue.

— Tu n'aimes pas ou tu aimes trop ça ?

— J'aime définitivement trop ça. Juliet, qu'est-ce que tu m'as fait ? Pourquoi ?

— Ça fait peur, hein ? Je ressens exactement la même chose. Sauf qu'au lieu de paniquer, je décide de profiter, c'est la seule différence entre toi et moi Gabriel. Dans la vie, on souffre toujours alors je préfère souffrir de trop d'amour que de pas assez.

Une larme coule sur sa joue, enfin je comprends son ressenti, je vis son ressenti. Je passe ma main dans son dos et elle se retrouve à califourchon sur moi. Tiens, elle n'a plus de petite culotte... Très vite, je la pénètre doucement. Elle se déhanche sur moi et je devine qu'il lui faut quelques secondes pour que son corps accepte le mien, elle est si étroite. Et tout à coup, je réalise. Je la soulève d'un coup.

— Juliet, on n'a pas mis de capote, merde.

Cet oubli est une première ! Je suis officiellement devenu dingue. J'attrape vite un préservatif et l'enfile avant qu'elle ne revienne sur moi. Lorsqu'elle est à nouveau haletante, j'embrasse son cou et enfin sa bouche. Je mords sa mâchoire tandis que mes mains caressent ses seins pendant qu'elle griffe mon dos et gémit de plus en plus bruyamment. Même sa façon de gémir est sensuelle. Elle n'est pas dans la démonstration, elle ressent les choses, elle ne fait pas semblant. Puis, tout à coup, je sens son rythme ralentir et elle tire sur mes cheveux. Je croise son regard.

— On échange ?

Elle fatigue, faut dire qu'elle se trémousse sur ma queue depuis un moment et que je la laisse faire tout le boulot. Je lui souris et bascule sur elle. J'attrape ses mains et les place au-dessus de sa tête. Alors qu'elle enroule ses jambes autour de mon bassin, je la pénètre avec fougue, elle gémit dans mon oreille :

— Merci, hummmm...

J'introduis ma langue entre ses lèvres et glisse mon sexe en elle, toujours avec un peu plus de force. Je voudrais à jamais marquer mon plaisir sur sa peau douce, y graver une trace de ma jouissance. Je couvre son cou de baisers mouillés et, au moment où ses cris sont de plus en plus rapprochés et que son corps se contracte sous le mien, je jouis si fort que le lit cogne contre le mur de ma chambre. Bien qu'éphémère, je laisse enfin ma trace dans son corps haletant. Son petit corps se détend peu à peu tandis que nos cœurs retrouvent lentement un rythme régulier et je me laisse retomber à côté d'elle, en sueur. À cet instant, l'atmosphère change du tout au tout. Elle se recroqueville et se tourne vers la baie vitrée alors que je me penche vers elle, en quête de son regard.

— Juliet, tout va bien ? Je ne t'ai pas fait mal ?

— À toi de me le dire.

Je ne comprends pas. Elle se retourne et ses yeux sont rougis par les larmes. Je me redresse d'un coup et allume une lampe près de mon lit. Panique à bord !

— Je t'ai blessée ? Où ? Je suis tellement désolé. Tu es si fragile.

— Non, pas de blessure physique, mais nous savons tous les deux que maintenant que tu as obtenu ton gain, les choses vont changer entre nous.

— C'est pour ça que tu pleures ? Tu m'as fait flipper ma belle.

Elle se redresse et remonte le drap.

— Tu pourrais faire preuve d'un peu plus d'empathie Gabriel. Tu ne me connais pas encore très bien, mais tu sais que tout ceci ne me ressemble pas. Tu peux me laisser seule cinq minutes ? Le temps que je rassemble mes esprits et mes affaires, s'il te plaît. Ensuite, je te laisserai reprendre le cours de ton existence.

— Mais non, Juliet. Je suis juste soulagé de ne pas t'avoir fait mal. Je n'ai jamais dit que je voulais reprendre le cours de ma vie comme si rien ne s'était passé. Bon, je reconnais que c'est ce que j'envisageais le jour où je t'ai rencontrée. Mais tu es si étrange. S'il te plaît, reste un peu avec moi. On peut passer du temps ensemble et on verra bien où ça nous mène, non ?

En un instant, elle se jette dans mes bras et pleure à gros sanglots. Je suis comme tétanisé, c'est la première fois qu'une femme pleure dans mes draps. Cela dit, c'est la première femme qui se retrouve invitée dans mon lit.

— Oh Gabriel, c'est déjà si douloureux et ce sera de pire en pire. Je ne le sais que trop bien.

— De quoi tu parles ?

— Toi, moi et notre fin. Plus on s'attache aux gens, plus on apprend à les connaître et plus l'absence fait mal.

OK, maintenant je comprends, sauf que je ne devrais pas comprendre. Je ne suis pas censé être un maniaque du contrôle qui a fait une enquête sur elle et qui a découvert son passé.

— À moins que tu ne sois réellement un robot, je ne vois pas comment tu peux savoir ce qu'il va se passer entre nous.

— Pourtant, à l'instant où j'ai croisé ton regard, j'ai deviné où ça me mènerait.

La peine que je lis dans ses yeux me fait souffrir, c'en est insupportable et je préfère stopper la conversation.

— Viens, je vais te montrer un truc.

Elle s'enroule dans les draps et j'enfile mon caleçon. Mais avant de quitter ma chambre, elle s'arrête devant mon dressing. Elle y entre et en ressort avec ma chemise de la veille toute froissée sur le dos, qui était restée au sol. Sans commentaire de ma part, elle place sa main dans la mienne et fait glisser ses doigts libres sur mes épaules, le long de mon tatouage pour être plus précis. Quand nous sommes face à la porte de mon bureau, je la laisse passer devant et son visage s'illumine. Je ne lui avais pas encore montré cette pièce, c'est mon repère secret. Être chez moi signifie être dans mon bureau. Il m'arrive même d'y dormir.

— Gabriel, ça c'est exactement toi, tu vis ici en fait ?

— Je vis dans tout l'appartement, mais cette pièce, c'est ma préférée, effectivement.

— J'adore cet endroit, il te ressemble. Il traduit exactement ce que je lis dans tes yeux, c'est

incroyable. Les tableaux, les journaux, les cartes, le sofa et ton odeur. Tu es partout. Je peux ?

Elle désigne mon vieux fauteuil en cuir.

— Bien sûr, attends, je le débarrasse.

— Surtout pas. Laisse tout en l'état.

Elle passe sa main sur la carte accrochée au-dessus de mon bureau, une carte d'un ciel étoilé, accompagné d'un pentagramme. Son regard s'attarde dessus et les mots qu'elle avait prononcés sur la terrasse me reviennent en tête. « Pour moi, le pentagramme est un symbole. » Elle est très observatrice, c'est pourquoi elle prend la parole.

— Le pentacle ou pentagramme, protection suprême. Belle image.

— Tu n'y crois pas ?

— Non, mais j'aimerais beaucoup, crois-moi. Ça m'aiderait au quotidien.

Enfin, elle lève les yeux vers moi et s'approche, alors que je suis resté sur le pas de la porte. La voir dans cet endroit me rassure, je ne sais pas pourquoi.

— Merci de m'avoir montré ton antre. Ça signifie beaucoup pour moi. Si j'osais, je te dirais que j'adorerais faire l'amour avec toi ici. Mais avant d'envisager quoi que ce soit, il me faut une pharmacie de toute urgence.

— Pourquoi ?

— À moins que tu n'envisages la possibilité de devenir père dans les prochains mois, j'ai besoin d'une contraception.

Oh putain, j'avais oublié, je suis complètement à la rue !

— Tu ne prends pas la pilule ?

— Non, mais t'inquiète pas, je vais tout de suite rectifier la situation.

— Non, bouge pas.

J'appelle mon chauffeur et lui demande de me trouver ça. Il semble surpris, mais me garantit qu'il fera le nécessaire. Puis je raccroche.

— Tu dois être très proche de ton chauffeur pour lui demander un truc aussi intime quand même.

Son portable sonne alors, elle jette un œil sur l'écran et me fait signe qu'elle va prendre l'appel. Elle répond en français. Malgré mes quelques notions, elle parle avec une telle rapidité et une telle aisance que je ne comprends absolument rien. Enfin rien de la conversation, mais c'est évident qu'elle s'énerve et que les choses ne se passent pas comme prévu. Puis elle raccroche et laisse son téléphone tomber à ses

pieds. Je m'approche d'elle, elle respire calmement et je devine qu'elle essaie de garder son calme.

— Juliet, tout va bien ?

— Je vais régler ça.

Pas de doute, elle ne dira rien de plus.

— Tu veux cuisiner un truc ?

Elle me fait un grand sourire.

— Volontiers, mais avant, je dois encore passer un coup de fil, tu veux bien m'excuser ?

— Bien sûr, va dans mon bureau si tu désires être tranquille.

Je l'entends à nouveau parler, toujours en français. Cette fois-ci, elle est plus calme, mais également plus directive. Son interlocuteur ne l'interrompt pas et va obéir à ses ordres. Elle est rapidement de retour, et si je n'avais pas croisé son regard triste posé sur la photo en fond d'écran de son téléphone, j'aurais parié qu'elle venait de solutionner son problème. Cela ne semble pas être totalement le cas, aussi je la serre dans mes bras.

— Tu n'es pas la seule à savoir repérer les signes, si je peux être utile en quoi que ce soit Juliet, je le ferai.

— Merci beaucoup. Je vais régler ça très vite. Bon, tu voudrais manger quoi ?

Elle est toujours avec ma chemise sur le dos, sans rien en dessous, elle est si belle. Je reste assis sur un tabouret à la contempler pendant qu'elle fouille dans mon réfrigérateur. Elle a réussi à chasser ses idées noires en un instant, ce genre d'appel semble lui être habituel. Elle lève un sourcil dans ma direction.

Merde, grillé, comme d'habitude...

— Au lieu de mater mes fesses, tu veux pas me dire ce que tu aimerais manger ?

— Je pourrais bien manger ton petit cul, tu sais.

— Dans ce cas-là, pas besoin de ce qui est là-dedans.

Très lentement, elle déboutonne ma chemise qui lui va si bien en me dévorant des yeux.

— Juliet, tu avais envie de cuisiner, je t'en prie.

— J'ai encore plus envie de toi, maintenant, tout de suite. Monsieur le Big Boss, c'est une urgence.

Elle laisse tomber son seul vêtement avant de s'approcher de moi. Mon regard se pose sur son corps. Rien de mieux pour se changer les idées. Je vais l'aider, je la désire si fort. Je me lève avant qu'elle

n'arrive à mon niveau et, lorsqu'elle tente de poser une main sur mon torse, je saisis son bras et la fais pivoter pour qu'elle se retrouve dos contre moi. Je la pousse contre le plan de travail et elle se laisse tomber dessus, penchée en avant. Elle offre une vue d'un érotisme effarant. Ses fesses rebondies et la chute de ses reins me font instantanément bander. Heureusement, j'avais prévu le coup, j'empoigne le préservatif coincé dans mon caleçon et l'enfile juste avant de la prendre contre le meuble de cuisine.

J'agrippe ses hanches et ses pieds décollent du sol, elle se laisse manipuler comme une poupée. Elle est déjà trempée au moment où je la pénètre de tout mon sexe tendu. Mon Dieu, que cette nana est serrée ! J'ai du mal à m'enfoncer, mais son corps se détend sous mes assauts. C'est une sensation délicieuse, sa respiration se mêle à de petits gémissements de plaisir. Elle se redresse alors, je saisis ses hanches et la soulève pour l'installer à quatre pattes sur le plan de travail. Quelle vue incroyable ! Son cul juste devant moi. Quand je passe délicatement un doigt sur sa chatte, elle pousse un cri. Un cri qui résonne comme une supplique. J'ai très envie de lui bouffer le cul, aussi je ne me fais pas prier. Elle frissonne sous mes mains quand je caresse ses fesses. Mon Dieu, quelle beauté !

Elle mouille tellement que je peux voir son intimité suinter juste pour moi. Avec ma langue, je titille son clitoris et me délecte de son goût. Cette gamine est une incitation à la débauche. Elle se cambre pour me donner un accès total à son sexe et gémit si fort sous mes coups de langue, qu'elle pourrait me faire jouir rien qu'en la regardant. Je la sens proche du précipice, mais je veux encore la baiser plus fort. J'insère un doigt en elle et fais quelques va-et-vient avant de l'ôter et de la retourner violemment. Elle se laisse faire et je suce mon doigt avant de lui faire signe de venir sur moi. Assis sur un tabouret haut, elle se laisse glisser sur mes genoux. La poupée est enfin redevenue cette femme sublime. Une fois empalée sur mon membre, elle plante ses griffes dans mon dos et halète tout contre mon oreille à chaque ondulation de son corps.

— Gabriel, oui, encore.

Sa voix est douce et suppliante, j'adore la voir si faible, mais à la fois si forte sur moi. Notre rythme s'accélère, tandis que je me lève et continue à la baiser sauvagement, jusqu'à mon bureau. Je l'allonge sur la banquette. Je me penche sur elle et relève ses jambes au-dessus de mes épaules, avant d'accélérer le rythme. Ses yeux brillants me fixent avec intensité, tandis que sa bouche s'entrouvre à chaque coup de reins. Je me sens puissant de lui donner autant de plaisir ! Ses cris de jouissance provoquent les miens et je m'écrase contre elle pour reprendre mon souffle. Elle colle son nez contre le mien. Elle est d'une tendresse infinie, tout ça est si nouveau ! Je la serre dans mes bras, c'est plus fort que moi. Nous restons là un long moment et nos respirations se calent l'une sur l'autre. Elle cache son visage dans mon cou et se frotte tout contre moi. Son odeur enivrante titille mes narines, un délice !

Après un temps, mon estomac gargouille.

— Tu as faim Gabriel ? Quelle heure est-il ? Tu veux que je te prépare un truc à grignoter avant que je ne file ?

— Tu es pressée de me quitter ?

— Disons que j'ai quelques formalités à accomplir avant demain.

Merde, elle veut foutre le camp.

Pourtant, elle reste tout contre moi.

Gabe, tu ne vas pas laisser cette nana semer le trouble dans ta vie !

Je me redresse d'un coup, ce qui l'entraîne dans mon mouvement. Pour le coup, je ne suis pas tendre. Et lorsque je croise son regard après avoir enfilé des vêtements délaissés ici il y a quelques jours, je devine qu'elle est déçue. Tant pis pour elle, elle aurait dû y réfléchir avant de suggérer qu'elle avait mieux à faire ! Je quitte la pièce tandis qu'elle marmonne en français quelque chose d'incompréhensible. Elle passe dans le couloir pour rejoindre ma chambre, et s'enferme dans la salle de bain.

Eh merde !

Elle en ressort quelques minutes plus tard après s'être rhabillée. Elle a même mis ses baskets. Elle me regarde avec un sourire timide, mais sans se dérober un instant.

— Je comprends pas pourquoi tu es si cyclothymique, Gabriel. Je ne t'en veux pas, je suis juste surprise. Je te laisse, tu dois avoir beaucoup de choses à faire. Bonne soirée.

Elle s'approche, dépose un baiser contre mon torse toujours nu et quitte mon appartement sans se retourner. Comme j'aimerais la retenir, la serrer dans mes bras et lui dire que je veux dîner avec elle. Je suis un gros con, non, un énorme gros con ! Mais j'ai trop peur de l'inconnu, ce qu'elle éveille en moi est si nouveau !

Quelques minutes après son départ, on sonne à l'interphone et je me précipite en espérant que c'est elle qui revient. Mais ce n'est que mon chauffeur qui monte avec ce que je lui ai demandé. Merde merde et re merde ! Elle est partie et, en plus, elle n'a pas pris sa pilule. D'énervement, je donne un coup de poing dans le mur à côté de l'ascenseur. Bordel, je suis fou de rage !

6

Juliet

Je me retrouve sur le trottoir devant chez lui, avant même d'avoir fermé ma veste. Il fait un froid glacial et c'est tant mieux, j'avais besoin de respirer un bon bol d'air frais avant de tourner de l'œil.

Jul's, comment as-tu pu en arriver là ?

L'heure du bilan a encore sonné, et c'est pas joli à voir :

- Tu tiens tête au nouveau PDG de ta boîte devant tous tes collaborateurs,
- Tu t'engueules avec lui devant témoin,
- Tu manques de te faire sauter sur ton lieu de travail par ce même PDG,
- Tu vas déjeuner avec lui à la cafétéria au milieu de tous tes collègues qui ne te lâchent pas des yeux,
- Tu acceptes de dîner avec lui dans ton restaurant préféré alors que, visiblement, il se fout de toi,
- Tu portes les fringues qu'il t'offre et tu omets volontairement de mettre des sous-vêtements,
- Tu le laisses te faire jouir dans sa somptueuse voiture,
- Tu vas chez lui sachant très bien qu'il n'espère que te sauter pour passer à autre chose,
- Tu commences un rapport sans protection,
- Et pour finir, tu t'enfuis comme une délinquante...

T'as perdu la tête, ma vieille ?

Je crois bien que c'est l'unique explication, sans compter que j'ai mêlé James à toute cette histoire et qu'il s'est renseigné sur mon boss dans son dos. Autant dire que Gabriel Vance n'est pas le genre d'homme sur qui on se renseigne sans qu'il n'y ait de conséquences. Mon boulot est en jeu, merde ! Et pourtant, même après avoir fait état de toutes mes conneries, la seule chose qui m'inquiète, c'est lui. Je suis terrifiée à l'idée qu'il ait mal réagi à cause de ce que je lui ai lancé à la figure. C'était si merveilleux d'être avec lui, que j'aurais voulu ne jamais le quitter. Mais il s'est fermé comme une huître, alors j'ai paniqué et ai préféré me sauver. Comme une lâche...

Bon, commençons par la plus grosse connerie de ma liste interminable, à savoir cette histoire de contraception. Je rentre à pied et, en chemin, je m'arrête dans un drugstore pour acheter ma pilule. Malgré le tas de décharges à signer, je repars satisfaite. Ces Américains sont complètement dingues ! J'irai demain matin au labo pour faire une prise de sang de contrôle MST. Franchement, il ne manquait plus que

ça !

Je rentre enfin chez moi, épuisée et le cœur en miettes. Heureusement, je suis seule. Je me délasse sous une bonne douche et me fais couler un café long avant de m'installer à mon bureau en tenue d'Ève. Il faut que je règle les autres problèmes inhérents à ma vie de merde. Oui, parce que je dois aussi aller en Suisse dans les prochains jours. Mike, mon supérieur, a prévu de m'y envoyer dans quelques semaines, mais je dois avancer la date pour être auprès de Jeanne quand ces cons vont la déplacer. Je jure que si ce n'était pas pour elle, je les aurais tous envoyés se faire foutre !

Putain, je suis folle de rage que Lucas m'ait caché ça et que la clinique ne me prévienne que maintenant ! Non, mais il croyait quoi ? Que j'allais le laisser faire sans rien dire ? Et le médecin qui me balance que je dois venir pour qu'il m'explique les nouvelles méthodes qu'il veut tester sur la personne que j'aime le plus au monde. Non, mais il est sérieux lui ? Gros con... Heureusement que j'étais avec Gabriel et qu'il m'a distraite, parce que j'aurais pu tout casser...

Et puis, c'est quoi ce protocole de merde ? Et d'où il pense que je peux me libérer sous vingt-quatre heures ? Remarque, avec ce que je lui ai dit, je crois qu'il a compris qu'il valait mieux ne pas me pousser à bout. S'il veut courir le risque d'un procès médiatique, alors pas de problème... Je ne laisserai jamais personne toucher à Jeanne sans mon accord.

Fait chier !

J'envoie une série de mails et réserve mes billets pour mercredi prochain. Je ne rentrerai que lundi matin et enchaînerai le vol avec le boulot comme à chaque fois, histoire de passer le plus de temps possible avec mon amie. D'un autre côté, je suis heureuse de la voir et j'avoue qu'il me tarde. Avec tout ce que j'ai à lui raconter, je vais en avoir pour un moment et Lucas n'a pas intérêt à traîner dans les parages... J'entends Ari qui rentre et j'enfile mon jogging pour la rejoindre au salon. Elle est rayonnante, comme à son habitude, l'air frais lui a donné des couleurs sur les joues. Tout est si simple chez elle. Comment ma vie à moi a-t-elle pu devenir un tel bordel ? Elle lit mon désespoir dans mon regard.

— Péripéties du jour, fais-moi un bilan.

— T'as une corde ?

— Tu sais Jul's, tu peux pas continuer à porter toutes ces responsabilités sur tes épaules. Ça fait très longtemps maintenant, et Jeanne ne voudrait peut-être pas ça.

Ses mots sont insupportables à entendre.

— Ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Jeanne est toujours là, je la sens à chaque instant. Je l'aime tellement, je le saurais si elle était partie. Et puis son état reste encourageant, elle dort c'est tout.

Elle comprend mon chagrin et tente de détendre l'atmosphère.

— Eh bien, quelle marmotte !

— À qui le dis-tu ? Elle a toujours eu du mal à se réveiller, mais là, c'est le pompon !

Nous nous sourions.

— Et l'autre mauvaise nouvelle ?

— Gabriel.

— Ah ?

— Ben j'ai merdé ! J'ai déjeuné avec lui devant mes collègues, on a dîné dans mon restaurant préféré et on a couché ensemble sans protection. Ensuite, il est devenu froid et distant alors je me suis enfuie. Fin de l'histoire. Je suis une vraie conne !

— Ma Juliet, viens par là.

Elle me serre dans ses bras.

— J'ai pas besoin de te demander si tu as fait ce qu'il fallait pour cette histoire de protection ?

— T'inquiète, j'ai fait le nécessaire.

— Quel est l'aspect positif à conserver de toute cette histoire ?

Ah oui, Arizona a une théorie selon laquelle dans chaque relation, même la plus foireuse, nous avons toujours quelque chose qui nous enrichit. Que ce soit un apprentissage, une émotion ou un objet. Cela varie énormément d'un homme à l'autre. Avec Gabriel, je sais déjà quoi garder, bien que ce ne soit pas suffisant.

— J'ai eu plusieurs orgasmes et je n'oublierai jamais son odeur.

— Non, tu ne dois garder qu'une seule chose, c'est la règle. Et fais attention, ton choix sera révélateur.

— Dans ce cas-là, je ne garderai que son odeur. C'était juste un délice, je n'avais jamais senti pareille fragrance.

— Mauvaise réponse. Mais ça, tu le savais déjà, hein ?

Je lève les épaules et file dans ma chambre, mon téléphone m'annonce l'arrivée d'un message. Je me demande quelle catastrophe va encore me tomber sur la tête. Gabriel...

** Tu es partie sans ton comprimé. Je ne veux pas être insistant, mais je crois que le délai d'action est assez court. Je peux passer te le déposer ?*

Sûrement pas ! Je n'ai pas besoin de lui, surtout pour me rappeler qu'il ne veut pas un « souvenir » de nos ébats. Je l'avais compris toute seule. Et de toute façon, moi non plus je n'en veux pas.

** Comme c'est délicat ! Mais rassure-toi, je ne suis pas bête. J'ai fait le nécessaire en rentrant. Demain, je me fais dépister et ensuite, tout sera terminé. Bonne soirée.*

Mon téléphone sonne, mais je ne veux pas décrocher, c'est assez humiliant comme ça ! Je dois garder un minimum de dignité, enfin s'il m'en reste encore un peu. Puis un message.

** Tu te fous de moi ? Te faire dépister pour quoi ? Tu me prends pour qui ? Je dois m'inquiéter ?*

** À ton avis, pourquoi je me ferais dépister ? Comment je pourrais savoir à qui j'ai affaire puisque tu changes de comportement toutes les deux minutes ? T'inquiète pas, je suis clean sans l'ombre d'un doute. Et si tu veux des détails bien croustillants, je n'ai couché qu'avec un seul homme dans ma vie, et avec protection. Et il y a eu toi. Satisfait ?*

Et puis, plus rien.

Il a obtenu ce qu'il voulait et va se désintéresser de moi pour de bon. Avec un peu de chance, s'il est dans un bon jour, je ne perdrai pas mon emploi. Je devrais être satisfaite, mais je m'effondre en larmes sur mon lit. Ce que je lui ai dit sur la souffrance est conforme à mes pensées, mais c'est quand même douloureux. Trop d'amour est toujours préférable à pas assez, mais comment ai-je pu m'attacher à cet homme en si peu de temps ? Surtout que je me sentais préparée...

Bon allez, Juliet, arrête de culpabiliser et trouve des solutions pour te sentir mieux. Tu as déjà fait pire que ça, merde !

Je me relève, essuie mes larmes et mets du rouge à lèvres pour me redonner une certaine contenance. Je ne sais pas pourquoi, mais à chaque fois, ça fonctionne : un coup de rouge à lèvres et, hop, je me sens mieux. Lorsque je retrouve Arizona en train de faire des gaufres dans la cuisine, elle comprend à mon allure que j'ai besoin d'un remontant.

— Ce rouge est magnifique. Tiens, mange ça.

Je me jette dessus.

— Crop bon, merci...

Nous rions toutes les deux comme des imbéciles et Carla nous rejoint avec son mec du moment. Je suis en jogging et Arizona en pyjama, rien de mieux pour passer une super soirée tous les quatre ! Cet homme est sympathique et ne semble pas choqué par nos discussions assez franches et brutes. Enfin, je rejoins ma chambre et m'endors sans même un regard pour mon portable. Demain sera un autre jour, chassons celui-là au plus vite !

À mon réveil, je suis courbaturée, mais décide de ne pas repenser aux raisons de cette douleur, des raisons délicieuses ! Je file sous la douche et, alors que je me sèche, j'aperçois dans le miroir une trace que Gabriel a laissée sur ma peau. Juste au-dessus de mon sein gauche, au niveau de mon cœur, un suçon. Je passe ma main dessus. Je devrais être horrifiée qu'il ait osé me faire ce truc, mais non... J'aimerais garder cette trace de nous à jamais. Je la regarde avec attention pendant que je me maquille, que je me brosse les dents, que je m'habille. À partir de maintenant, elle disparaîtra un peu plus chaque jour, pour ne plus exister. Ça me rend triste tout à coup. Avant de partir, j'attrape mon téléphone qui clignote. Un

message.

* *Tu n'as pas besoin de test de dépistage, je suis clean et je n'ai jamais eu de rapports sans protection. Passe à mon bureau en arrivant, nous devons parler.*

Je ne réponds pas et pars travailler.

Lorsque j'arrive, un mail de Gabriel me somme de le rejoindre immédiatement dans son bureau. Non, mais pour qui il se prend ? Avant que je ne me décide à lui répondre, Mike vient me saluer.

— Jul's, j'ai vu tes mails hier, mais je suis désolé, je crois que ça bloque au-dessus pour ton intervention en Suisse.

Le monde s'effondre sous mes pieds.

— Comment ? Tu plaisantes ?

Alors là, je n'ose comprendre. La boîte m'envoie en Suisse tous les deux mois depuis des années, et j'ai toujours réussi à me rendre disponible pour leurs séminaires à la con dans toutes les villes de la planète ! Et pour une fois que je décale un voyage, ça bloque ?! C'est un coup de Gabriel, j'en suis sûre. Mike regarde ses pompes, en restant silencieux.

— Écoute Mike, je suis convoquée *au-dessus* comme tu dis. Je vais voir si ça vient de là, mais ne me prévois pas de rendez-vous, je dois y aller de toute façon. Je prendrai des congés si besoin. D'accord ?

— Des congés, toi ?

— Ouais, je dois partir dans tous les cas. Tu comprends, pour Jeanne ?

— Je ferai le nécessaire si ton déplacement est refusé. Pas de problème, je suis désolé, Jul's.

— Bon, j'y vais.

— Courage ma belle.

Je sens son regard sur moi jusqu'à l'ascenseur. Arrivée à l'étage supérieur, je m'annonce auprès de la secrétaire.

— Je suis attendue par Gabriel, euh... Gabriel Vance.

— Veuillez patienter, je le préviens.

Étrange, elle ne prend même pas son téléphone et continue à pianoter sur son ordinateur. Au bout de quelques secondes, elle se lève et vient vers moi pour m'escorter jusqu'au bureau, comme si je ne pouvais pas y aller seule. En fait, c'est juste de l'intimidation. Si elle savait à quel point je connais son boss... Remarque, elle le sait peut-être. Et peut-être même qu'il couche aussi avec elle. Cette seule pensée me pousse à détester cette femme sans même la connaître. Gabriel est assis à son bureau et ne lève même pas un œil vers moi. La secrétaire s'éclipse alors que je m'avance vers lui.

— Vous vouliez vous entretenir avec moi, Monsieur Vance ?

Il daigne lever les yeux et son regard s'attarde sur ma tenue. Je porte une robe noire extrêmement moulante, un peu trop peut-être. En tout cas, je me sens trop serrée d'un seul coup. Mes chaussures à hauts talons me donnent un peu de contenance. Je plonge mes prunelles dans les siennes, lorsqu'il détache enfin son regard de ma poitrine.

— Juliet, je voulais te voir en effet. Et comme tu ne réponds pas lorsque je t'envoie un SMS, je suis obligé de te convoquer. C'est quand même regrettable.

— Ce qui est regrettable, c'est que tu ne sois pas capable de faire la différence entre ce que tu peux imposer professionnellement et personnellement. Mais maintenant que tu as usé de ta supériorité hiérarchique une fois de plus, je t'écoute. De quoi voulais-tu parler ?

— Pourquoi as-tu décalé ton voyage en Suisse ?

— Pour raison personnelle.

— Donc pour convenance personnelle, tu changes des rendez-vous professionnels, et c'est moi qui ne sais pas faire la différence entre les deux, c'est ça ?

Mais quel connard !

On me change mes déplacements en permanence et nous savons tous les deux que ce changement n'aura aucune incidence sur mes homologues, au contraire. Son argument est purement revancharde. Minable... Mais puisqu'il veut jouer sur ce terrain, alors jouons !

— J'ai compris, ça ne se reproduira plus. Je vais donc prendre quelques jours de congé à compter de demain.

— Et si je refuse ?

— Je démissionne et je cherche un nouvel emploi.

Je le fixe sans ciller. Ce n'est pas négociable. Je suis hors de moi.

— Tu sembles bien excédée aujourd'hui.

— Gabriel, tu es en train de franchir ma seule limite. Arrête ça immédiatement ou je quitte cette pièce et cette entreprise dans la seconde.

— Bon, bon, calme-toi. Je t'ai fait venir pour te dire que j'ai validé ce matin tes billets d'avion et ta réservation pour ce déplacement. Chercher un nouvel emploi pourra attendre. Mais je voulais aussi que nous ayons une discussion à propos d'hier. T'avais mieux à faire que de me répondre et je voulais juste m'assurer que tu avais bien résolu notre... *problème*.

— Arrête d'appeler ça un problème. Un bébé n'est pas toujours un problème. Appelle un chat un chat, bon sang ! Tu veux pas avoir d'enfant et moi non plus, mais n'appelle pas ça un problème, c'est

insupportable. J'ai fait ce qu'il fallait, alors pas la peine d'en parler pendant dix ans. C'est réglé, merde !

Il se lève et contourne son bureau. Je recule, il s'arrête.

— Si tu as fini, j'ai du travail qui m'attend. Je vais y aller.

— Non, justement, j'ai pas fini.

Il s'approche un peu plus et, cette fois-ci, je ne bouge pas. Je ne l'avouerai jamais, mais je meurs d'envie qu'il me touche. Il est si près que je peux maintenant sentir son souffle dans mon cou. Il attrape une mèche de mes cheveux et la replace derrière mon oreille. Son geste délicat me surprend et me vole un frisson.

— As-tu besoin que quelqu'un t'accompagne pour ton voyage ?

— Non, c'est pas nécessaire. Je connais mon sujet, je me débrouillerai très bien.

Son regard est interrogateur, mais je préfère le remettre à sa place avant qu'il n'ouvre la bouche.

— Gabriel, je ne veux pas répondre aux questions que tu t'apprêtes à poser, mais ça ne signifie pas que je te repousse. Comme hier d'ailleurs ! Je ne devais pas rentrer trop tard car j'avais quelques détails à régler pour mon déplacement justement. Mais ça n'enlève rien au fait que j'ai passé un très bon moment avec toi.

— J'ai pas eu cette impression.

— Tu ne m'as pas trouvée assez expressive, vraiment ? Pourtant, il me semblait avoir été, disons démonstrative... à deux reprises.

Il sourit, mon Dieu j'aime tellement le voir sourire ! Ça me donne le sentiment d'être unique au monde. Bien sûr, c'est le cas, mais être unique à ses yeux, voilà ce qui me chamboulerait. Je suis ridicule.

— Tu ne pars que mercredi matin, dîne avec moi ce soir.

— Avant toute chose, tu couches avec ta secrétaire ou avec tes employées de façon générale ? Je veux dire, c'est une habitude, une largesse que tu t'octroies du fait de ton statut ?

Il se marre. Pas moi.

— Actuellement, je couche avec toi. On peut donc considérer que c'est une largesse que je m'octroie vis-à-vis d'une de mes employées. Mais c'est pas ça ta question en réalité, si ?

Je lui renvoie son sourire. Hors de question d'être jalouse face à un homme comme lui, dans sa propre entreprise, dans son propre bureau, dans son sublime costume. Et pourtant... Il passe une main sur ma joue et caresse ma lèvre inférieure avec son pouce.

— Actuellement, je ne couche qu'avec toi, si c'est ça la question. C'est assez inhabituel pour moi, mais comme depuis que je te connais je vais de surprise en surprise, ça ne m'étonne même plus.

— À qui le dis-tu ?! Mais c'est plutôt une bonne chose, non ? Je veux dire, les surprises ?

J'aimerais pouvoir lire dans ses pensées à cet instant. Je devine qu'il est incapable d'exprimer à haute voix ses sentiments. On dirait un enfant qui découvre le monde, il possède une innocence infinie. Mais il se reprend très vite et m'offre un sourire satisfait.

— Je ne te ferai pas l'affront de te poser la même question, étant donné que tu y as déjà répondu hier. Ce fut pour le coup une bonne surprise, une excellente surprise même ! Et ça explique le fait que tu aies du mal à t'habituer à ma queue.

— Oui, j'ai pas trop de points de comparaison, mais je crois que la nature a été généreuse avec toi, non ?

Alors là, il jubile carrément.

— Bon, tu devrais retourner bosser, sinon je t'arrache cette robe bien trop sexy pour un lundi de travail, et je te prends sur mon bureau.

— Tu n'aimes pas ma robe ?! Dommage, je comptais la porter pour dîner avec toi ce soir.

— Sois prête à 19 heures 30. Je passe te chercher chez toi.

Je me hisse sur la pointe des pieds et dépose un baiser au coin de ses lèvres avant de me retourner pour filer. Cependant, il me retient et m'embrasse avec fougue. Je ressens son désir, son ardeur en même temps que sa délicatesse, c'est assez surprenant. Il se détache de moi et j'inspire profondément. Alors que je le contemple, le fou rire me prend, ça le déconcerte.

— Gabriel, je te déconseille de sortir de ce bureau, ni même de recevoir qui que ce soit avant un passage aux toilettes.

Il lève un sourcil.

— Ta bouche est de la même couleur que la mienne, à savoir rouge couture. C'est très joli, mais inapproprié pour un PDG tel que toi.

Il passe sa main sur ses lèvres en souriant. Je l'embrasse à nouveau en me penchant à son cou et il me laisse faire malgré sa surprise.

— Quitte à devoir te laver le visage, autant en profiter encore un peu.

Il me donne une claque sur les fesses.

— Allez, file vite.

En sortant de son bureau, je souris comme une andouille, mais le regard de sa secrétaire me fait froid dans le dos. Celle-là ne doit pas rigoler tous les jours. Ou bien est-elle jalouse de moi ? Elle ne peut pas avoir entendu notre conversation quand même ? Parce que si des bruits circulent sur moi, ça va devenir compliqué. Très compliqué même ! Il faudra que j'en discute avec lui ce soir. Mais avant, un petit texto.

* *Gabriel, je n'aime pas ta secrétaire.*

* *Moi non plus. Je vais finir par croire que tu es jalouse ???*

* *Nous en parlerons ce soir, j'ai du travail. Xxx*

Je me replonge dans mes recherches et analyses de données. Mike et moi animons ensuite une conférence téléphonique dans une salle vitrée, lorsque je découvre Gabriel qui m'observe depuis le couloir. Penchée sur un graphique, je m'interromps en croisant ses pupilles. Très vite, tout mon auditoire se retourne pour suivre mon regard et je reprends pour écourter ma gêne. À 18 heures 30, je file pour ne pas être à la bourre. Enfin dehors, le chauffeur de l'autre jour est sur le trottoir. Il s'avance vers moi et s'annonce. J'entre dans le véhicule et me surprends à apprécier l'attention. Pourtant, hors de question de devenir l'une de ces femmes qui trouvent normal de se faire chouchouter de la sorte ! Bon, je suis quand même chez moi en seulement quelques minutes et c'est appréciable. Je me douche rapidement et passe de jolis sous-vêtements que je ne porte jamais. Je me maquille légèrement et enfile ma robe noire. Chaussée de mes talons hauts, je retrouve Arizona dans le salon. Quand elle m'aperçoit, elle semble étonnée.

— Jul's, t'es déjà rentrée ?! Quelle surprise ! Mais t'es magnifique ! Tu sors ce soir ?

— Oui, je dîne avec Gabriel.

— Juliet, t'es foutue ma vieille.

— Je sais. Tu me comprends ?

— Ma chérie, prends bien soin de toi.

— Promis. Tu fais quoi toi ?

— Je mange avec James.

— Embrasse-le pour moi. Tu sais, je m'en veux un peu de l'avoir mêlé à toute cette histoire avec Gabriel.

On sonne à l'interphone. Aucun doute, c'est Gabriel. Immédiatement, mon estomac se serre et Arizona remarque que je frissonne.

— Effectivement, il te fait de l'effet ce mec. Amuse-toi bien. Tu rentres dormir ?

Je souris, mais ne réponds pas. Qui sait ? Je passe le pas de la porte et descends en trombe. Lorsque j'arrive sur le trottoir, le même chauffeur m'adresse un large sourire.

— Quel est votre nom, Monsieur ? Je vous croise de plus en plus souvent et je ne sais même pas qui vous êtes.

— Je m'appelle Harry, Mademoiselle.

— Je vous remercie Harry.

Il ouvre alors la portière pour que je m'engouffre dans le véhicule. Gabriel est à l'intérieur, j'en suis étonnée.

— Tu sembles surprise de me voir. Tu t'attendais à quelqu'un d'autre ?

— Non, mais je ne pensais pas que tu serais réellement venu me chercher étant donné que c'est ton chauffeur qui m'a accueillie dehors.

— T'aurais préféré ?

— T'aurais pu monter un instant, enfin... Comme le ferait...

Je ne termine pas ma phrase, il n'est pas mon petit ami. Il a l'air soudain si froid, si distant.

— Arrête de me regarder comme ça, on dirait que tu vas me bouffer. Je ne suis pas en train de critiquer. Je dis juste que si tu en as envie, tu peux aussi te comporter de façon naturelle avec moi.

Il essaie de se détendre, mais semble rester sur la défensive.

— Mais je suis naturel !

— Alors nous ne venons pas du même monde, c'est évident. Sache que si je te dis un jour que je passe te chercher chez toi, je n'enverrai pas quelqu'un, je le ferai moi-même. D'ailleurs, à ce propos, pas la peine de demander à ton chauffeur de me reconduire chez moi, je prends les transports en commun et ça me va très bien.

— Le confort te dérange ?

— Je ne suis pas avec toi pour le confort et j'en ai pas besoin. La seule chose que je veux, c'est passer du temps avec toi. Le reste, je m'en fous. Juste toi et moi, et rien en rapport avec ton argent. Tu comprends ?

— Ne me dis pas que l'argent ne compte pas, il est primordial.

— Je ne le sais que trop bien, crois-moi. Mais justement, je ne veux pas de tout ça entre nous. Ton fric ne m'intéresse pas. Et puis par rapport à mon boulot, c'est problématique.

— Problématique ?

Avant de continuer cette conversation, je me jette sur lui. Il va se refermer comme une huître et je ne veux pas de ça. Avec un contact physique, il se sentira peut-être plus en sécurité. Assise sur ses genoux, je l'embrasse avec passion. Il semble surpris, mais me laisse faire lorsque je passe mes bras à l'intérieur de sa veste pour me lover contre son corps.

— Oui, problématique. Je ne veux pas que ta secrétaire ou tes employés remarquent que nous avons une... disons... une relation. Tu vois ? Sinon, je passerais pour celle qui couche pour évoluer, et ce serait inadmissible.

— Mais qu'est-ce qu'elle t'a fait, ma secrétaire ?

— Elle m'a regardée comme si elle avait compris ce qui venait de se passer. Ça m'a gênée, c'est tout. Et puis le déjeuner à la cafétéria, tout le monde me dévisageait. Il y a aussi ton chauffeur devant le hall d'entrée de nos bureaux. Et enfin, toi qui m' observes en pleine réunion, moi qui sens ton regard et qui me fige au beau milieu d'une phrase... Ça fait beaucoup. Même Mike est un peu étrange avec moi, je crois qu'il se pose des questions. Nous devrions être plus discrets.

Il ne répond pas, je me serre un peu plus fort contre lui.

— Je ne suis pas en train de dire que je n'aime pas être avec toi, j'adore vivre tous ces moments. Je dis juste que sur notre lieu de travail, c'est pas très approprié. T'en penses quoi ?

— Je pense que cette conversation me fait chier.

— Parfait, problème résolu.

Juliet

Je rigole tout contre lui, puis deviens silencieuse, sans jamais me détacher de son corps. Aussi, il se détend petit à petit. Je le sens aux battements de son cœur. Comment un homme aussi intelligent peut-il choisir délibérément d'éviter de régler un problème plutôt que de l'affronter pour trouver une solution ?

— Bon, tu m'amènes où ce soir ?

— Un vernissage d'une expo au MET⁽⁵⁾. Mais niveau discrétion, c'est pas l'idéal ! Si tu veux pas qu'on te voie avec moi, tu risques d'être très embêtée.

Merde, mon beau discours sur la discrétion est en effet tombé au mauvais moment.

Et puis, je ne connais rien à l'art, je suis une scientifique, moi ! Pourtant, le simple fait de penser qu'il a choisi d'y aller avec moi me rend heureuse.

— Effectivement. Que crois-tu que les gens vont s'imaginer ?

— Ils vont penser que je suis chanceux, tu es divine.

— Moi, je pense qu'ils vont surtout se dire que c'est moi qui suis chanceuse. Pourquoi moi, Gabriel ?

Il ne répond pas.

C'est un peu facile quand même...

Ça m'agace qu'il ne comprenne pas mon questionnement. Je reste sur ses genoux, silencieuse. Pas la peine d'envenimer la situation, mais hors de question de lui faciliter la tâche ! Nous sommes coincés dans un embouteillage et restons l'un contre l'autre en silence.

Enfin arrivés, je m'apprête à sortir, mais il attrape mon bras pour me retenir. Je me retourne alors et ses yeux plongent dans les miens. Cet échange est intense. J'y découvre la colère, le désir, la frustration, mais aussi la peur. Tout ça en même temps !

Enfin, nos regards se détachent et la main de Harry m'aide à m'extirper de l'habitacle tandis que Gabriel contourne la voiture pour venir à ma rencontre. Lorsqu'il passe sa main dans mon dos, je me laisse guider vers l'intérieur. Un portier nous ouvre sans nous demander quoi que ce soit. BB prend mon manteau et le dépose au vestiaire avec le sien. Nous sommes encore dans le hall. Je ne veux pas me retrouver dans la fosse aux lions avec un Gabriel en proie aux doutes. Mes doigts glissent sur son visage d'un geste tendre et il me susurre quelques mots à l'oreille :

— Tu vois, c'est pour ça que je désire être avec toi. Tu es douce et honnête. Et je ne laisserai personne

m'en empêcher. Ma secrétaire sera virée demain matin, et je veillerai à ce que la prochaine ne te pose pas de problème.

Et il me tire avec lui vers le vernissage. Je le retiens, hallucinée.

— Gabriel, tu ne vas pas virer toutes les personnes qui vont se poser des questions sur nous, quand même ?! Fais pas ça à cette femme. Je voudrais juste clarifier la situation entre nous pour que je sache comment me comporter en public face à toi.

— J'ai pas envie d'avoir cette conversation maintenant.

— Eh bien moi, j'en ai besoin.

— Juliet, j'ai dit pas maintenant. Ça suffit !

Il est si froid tout à coup. Ça me met hors de moi. Comme à son habitude, il fait pression sur moi pour que je le suive. J'ai envie de lui foutre une bonne gifle et de me casser en courant, mais il ne m'en donne pas l'occasion. Je tente alors de me calmer, en vain. Tout est contradictoire dans sa manière d'agir : nous croisons pas mal de ses connaissances et il me présente sans préciser notre lien. Pourtant, il cale sa main dans le creux de mes reins de façon possessive. Personne ne sera dupe, mais je suis tellement en colère que ça m'est égal.

Un serveur passe alors devant nous et Gabriel me lâche un instant pour nous attraper deux flûtes de champagne. J'hésite à battre en retraite, mais ce con serait capable de me pourchasser et, pour être honnête, il me fait parfois presque peur. Il me tend mon verre et se penche pour croiser mon regard. Je le fusille, littéralement. Lui semble impassible. Au moment où j'hésite sérieusement à lui balancer mon champagne en pleine figure, Mike se pointe.

Merde Mike, il fout quoi ici ?

— Juliet, quelle surprise ! Je ne pensais pas te croiser ici.

Il me sourit, mais ce n'est pas naturel. Je suis sûre qu'il m'observe depuis un moment. Il est accompagné de sa femme que je connais bien. Je leur souris tandis que Gabriel se presse contre moi.

— Mike, Rachel, je suis heureuse de vous voir.

Tous les trois se saluent, je suis de plus en plus mal à l'aise. Alors que Gabriel discute avec Mike, Rachel se rapproche de moi. Je me détache de BB et elle m'entraîne vers le buffet.

— Jul's, tu sors avec ton patron ?

— Rachel, pitié, me juge pas, pas toi.

— Je ne juge pas, je suis très surprise et apparemment, Mike aussi. Mais ça fait longtemps ?

— Attends, je ne sais même pas moi-même ce qui se passe. T'as pas idée ! Ce mec est très déroutant, je ne maîtrise rien.

Elle pose sa main dans mon dos. Elle et Mike ont toujours été protecteurs avec moi et je les apprécie beaucoup.

— Ma belle, je n'ai aucun conseil à te donner, mais fais gaffe à toi. Tu risques de souffrir bien plus que lui de cette histoire.

— Je le sais bien, mais il est si...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il est de nouveau en train de marquer son territoire sur moi. Merde, il m'entraîne avec lui alors que je suis en pleine conversation. Quel gougeât ! De pire en pire. Nous nous retrouvons dans un coin de la galerie devant une œuvre hideuse, un peu isolée. Je me détache vivement de lui et il me lance un regard sombre.

— Ça suffit, Gabriel ! J'étais en train de discuter.

— Non, tu étais en train de passer un interrogatoire.

— Mais tu sais même pas qui sont ces gens pour moi ! Je les aime beaucoup. Ils étaient juste très surpris de me voir ici avec toi. Et ils ne doivent pas être les seuls étant donné que tu agis comme si j'étais une de tes propriétés. C'est insupportable. Je veux m'en aller tout de suite. Lâche-moi !

— Non, je ne veux pas que tu me quittes.

— Que je te quitte ? Mais tu te rends compte de ce que je ressens, moi ? Non, bien sûr que non ! Tu n'en as rien à faire de toute façon. La seule chose qui t'importe, c'est que je sois à ta disposition quand tu le souhaites.

— Dis pas ça ! Si je ne voulais que ton corps, je ne t'amènerais pas dans ce genre de soirée, je ne dînerais pas avec toi. Nous ne nous verrions que dans des hôtels et rien de plus.

— Au moins, je saurais à quoi m'attendre alors que là, je ne comprends plus rien. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Il essaie de me prendre dans ses bras, mais nous ne sommes pas seuls. Et bien entendu, il ne répond pas à ma question.

— Je ne veux pas faire un esclandre en public, alors laisse-moi respirer. Sinon je vais exploser et ça ne sera bon ni pour toi ni pour moi.

Il dépose un baiser juste au creux de mon cou et je frissonne. Comment peut-il me faire cet effet alors que je suis furieuse après lui ? Il chuchote, juste pour moi :

— J'ignore ce que j'attends de nous. Mais je ne veux pas que tu m'en veuilles et que tu me quittes. Je virerai sans aucune hésitation toute personne qui se mettra en travers de notre route. Même si je ne sais pas pourquoi je te désire toi et personne d'autre. Tu comprends ?

Comment peut-il se comporter comme un vrai con et me faire fondre la seconde suivante ?

— Gabriel, tu peux pas user de ton autorité professionnelle pour gérer notre vie privée. Je ne veux pas te quitter, mais je ne souhaite pas non plus me sentir inférieure à toi dans notre intimité. Tu es mon patron, mais ce qui m'importe le plus, c'est celui que tu es quand nous sommes tous les deux. Et si nous établissons des règles précises, tu n'auras pas besoin d'outrepasser tes fonctions. Tu veux bien essayer, pour nous ?

Je croise son regard et pose ma main sur sa joue. Il doit comprendre ce que je ressens et surtout ne pas se refermer d'un seul coup. Il me sourit.

— Pour nous ? Établir des règles ?

— Oui, des règles pour notre vie publique, pas quand nous sommes seuls. Juste pour nous protéger un peu.

— T'attends quoi de moi Juliet ? Tu veux quoi au juste ?

J'appréhende sa réaction, mais refuse de lui mentir. De toute façon, ça n'engage que moi alors je choisis la sincérité brute.

— Tout. Je veux tout de toi. Le Gabriel souriant, tendre, drôle, parfois autoritaire, prévenant, charmant et sûr de lui. Le vrai Gabriel, quoi ! Celui que tu es quand tu fais tomber ton masque de Superman.

Il passe une main autour de ma taille et m'embrasse sensuellement. Là, au beau milieu de l'exposition, devant tous les invités ! C'est comme si nous étions seuls au monde. Le retour sur Terre est difficile. Lorsque j'arrive à nouveau à ouvrir les yeux, il me sourit.

— Moi qui étais persuadé que toutes les femmes rêvaient de rencontrer Superman, je suis sous le choc.

— Mais je ne suis pas comme toutes les femmes, je pensais que tu l'avais compris. Et puis, je te trouve beaucoup plus sexy que lui.

— Ça, pour être surprenante, je te confirme que tu l'es ! T'es plus fâchée ?

— Avec toi, je passe d'une émotion à une autre aussi rapidement que tu changes d'attitude. Mais non, je ne suis pas fâchée. Par contre, cette soirée est nulle et ces œuvres relèvent du domaine de l'absurde. On s'en va ?

— Absurde ? Qu'est-ce qui est absurde ?

— Tout, mais surtout moi ici, dans cette exposition avec toi et tous ces trucs qui nous entourent.

— Je ne suis pas d'accord et j'adore ce genre d'expo. Tu peux découvrir des œuvres absurdes, c'est certain, mais il y a aussi de belles choses. Regarde !

Il me pointe un tableau dans un coin qui ne représente rien, mais dont les couleurs se mélangent à merveille pour donner une impression de sérénité.

— Je reconnais que c'est assez beau. C'est apaisant de le regarder.

— Tu vois que tu es sensible à l'art !

— Non, je suis sensible tout court.

Je découvre un nouveau Gabriel qui aime l'art, un Gabriel insoupçonné.

— Tu es collectionneur ?

— Un peu.

Et nous visitons la galerie à la découverte de l'exposition.

— Je comprends pourquoi ton appart ressemble à un catalogue de design.

— Très drôle.

J'en ai marre de sentir les regards sur nous, ça me donne envie de partir au plus vite.

— Bon, j'ai faim moi, on y va ?

Il rit, mais continue d'observer un tableau avec des coups de peinture en relief. Ça me dépasse totalement. Ça ne représente rien, en tout cas rien que je connaisse. Apparemment, lui y voit quelque chose. Il fait signe à la galeriste de se pointer et discute un moment avec elle. J'en profite pour flâner, mais le sourire bêta de la jeune femme me clame qu'il est temps de réapparaître. Je m'approche du dos de Gabriel et place ma main dans la sienne en prenant soin de caresser son bras avec mon autre main. Je me hisse pour parler au creux de son oreille, mais suffisamment fort pour qu'elle entende.

— Tu as fini ton tour chéri ? J'aimerais un moment juste pour nous deux maintenant. Tu veux bien ?

Je lui souris avec douceur pendant qu'il plonge ses yeux dans les miens.

— Je règle juste un détail concernant ma dernière acquisition et je suis tout à toi. Tu veux dîner où ?

— Ta dernière acquisition ?

Il m'attire vers lui et passe son bras autour de ma taille pour me montrer la toile qu'il vient d'acheter. Une émotion particulière m'envahit, son achat est comme une évidence.

— Elle te plaît ?

— Euh oui.

— Vraiment ?

— Oui vraiment. Vous en avez pour longtemps, Madame ?

La jeune femme me regarde des pieds à la tête comme si elle venait de se rendre compte de mon existence. Je ne suis pas dupe ! Je l'imité sous l'œil attentif de Gabriel et lui lance mon sourire de

victoire. Non, mais elle ne croit pas m'impressionner j'espère ?! Parce que c'est impossible. Une godiche de salon ne me fera jamais me sentir inférieure. Je sais être méchante et ne supporte pas de la voir tourner autour de mon Gabriel. Oui, c'est mon Gabriel ! Comme elle voit que je n'ai pas l'intention de me laisser faire, elle s'empresse de reprendre son travail.

— Non, juste un instant. Monsieur Vance, souhaitez-vous que je le fasse livrer chez vous ou à votre bureau ?

Monsieur Vance me fixe toujours et lui répond avec détachement :

— Chez moi, prenez contact avec la réception pour les détails.

Puis, juste pour moi, en m'adressant un clin d'œil :

— Tout à toi, allons-y chérie.

J'ai envie d'exploser de rire, mais je suis tellement flattée que je ne peux que lui sourire bêtement. Il m'entraîne vers la sortie après avoir récupéré nos manteaux. Je me retourne un instant pour planter mes prunelles dans celles de la godiche qui ne nous a sûrement pas quittés des yeux. Elle baisse le regard.

Gagné !

Une fois dans la voiture, je me blottis tout contre lui.

— Tu es donc réellement jalouse, chérie.

— Désolée. Mais tu l'as vue aussi cette cruche ?

— Je n'avais même pas fait attention à elle avant que tu ne me fasses ton petit numéro. Très réussi, cela dit. Je ne te pensais pas si sûre de toi. J'ai été impressionné.

— Moque-toi ! Et non, je ne suis pas sûre de moi, mais ça, elle ne le sait pas et tant mieux. Bon, j'ai un peu exagéré avec ce *chéri*, mais j'étais lancée.

— J'aime assez, et je trouve que ça me va très bien à vrai dire. Bon, tu veux dîner où ?

— Dans un endroit seule avec toi. Tu crois que c'est possible ?

Je minaude et me love encore plus près de lui. Il sourit tout contre la peau de ma nuque et sa barbe naissante me chatouille. Il pianote sur son téléphone avant de le ranger. Il passe sa main dans mon cou et m'embrasse, sa langue s'insinue dans ma bouche pour caresser la mienne. Je laisse échapper un gémissement contre ses lèvres lorsque ses paumes glissent sur mon corps pour s'agripper à mes hanches. Il me soulève et je suis sur lui. Je glisse mes doigts dans ses cheveux et il en fait tout autant. Il tire légèrement dessus pour me faire pencher la tête en arrière.

— Tu vas devoir cuisiner pour moi, Juliet. Tu crois que c'est possible ?

— Oh oui. On va chez toi alors ?

— Nous sommes presque arrivés, tu vas pouvoir patienter ?

Il me dit ça alors que je suis déjà en train de défaire sa ceinture et que sa chemise est largement ouverte sur ses pectoraux. Je réprime un grognement et plante mes ongles dans sa peau chaude. Du bout des doigts, je suis le plan dessiné sur son corps et devine des coordonnées selon les chiffres. Mais le véhicule s'arrête et je descends vite de ses genoux.

— Ne t'inquiète pas, un jour je te baiserais dans cette voiture. Allez viens.

Cette façon de me dire des trucs intimes de but en blanc me fait frissonner à chaque fois ! En fait, j'adorerais ça, aucun doute. Je lui emboîte le pas et le réceptionniste me salue avec un grand sourire lorsque nous entrons tous les deux. Gabriel s'arrête un instant et je me dandine comme une ado. Il prend ma main et nous pénétrons dans l'ascenseur.

— Tu ne vas pas te sentir mal à l'aise à chaque fois que tu viens ici, Juliet ?

— Ben si, tout ça est impressionnant quand même.

— Mais non, c'est un immeuble particulier avec une réception, comme dans un hôtel.

— Ouais, sauf que toi tu vis avec ces gens, que nous sommes arrivés avec un chauffeur, qu'il y a un portier et que tu dois avoir trois femmes de ménage différentes. Alors pour moi, ça restera toujours impressionnant et j'ai pas envie de m'habituer à ça, jamais.

— Tu serais bien la seule femme à ne pas apprécier le luxe. Et puis, d'après ce que j'ai vu, tu gagnes très bien ta vie toi aussi.

— Non, j'ai pas besoin de ça. Et effectivement, je gagne bien ma vie, mais je vis simplement.

— C'est une critique ?

— Pour être tout à fait honnête, ce train de vie me ramène à de mauvais souvenirs. Du coup, je ne suis pas à l'aise. Mais pour toi, je peux faire un effort. La prochaine fois, j'essaierai de faire mieux.

— Faire un effort pour accepter de se faire servir, c'est un comble ! Juliet Clarck, tu es un mystère. Mais tu vas être ravie, tu vas t'employer à cuisiner maintenant. Parce que même avec toute la meilleure volonté du monde, je ne saurais t'aider dans cette tâche.

— Oui et bien je te préviens qu'avant la cuisine, je veux du sexe. Sinon tu ne mangeras pas ce soir.

Il m'attrape les poignées.

— Dis-moi jeune fille, ça ne te dérange pas de me donner des ordres dans ma propre maison ?

— Absolument pas, toi tu donnes des ordres à tout le monde en permanence. Ça te fait du bien, *chéri* !

Et je lui souris. Lorsque les portes s'ouvrent, il me pousse contre le mur du hall, mon sac à main tombe sur le sol. Il m'embrasse avec fureur, comme si sa vie en dépendait. Bizarrement, j'ai ainsi le sentiment

que c'est le cas pour la mienne.

— Oh Gabriel...

— Chut.

Ses mains glissent le long de mon corps, avec douceur, le couvrant peu à peu de frissons. De mes cheveux jusqu'à mes cuisses. Je déboutonne une fois de plus sa chemise, mais sauvagement cette fois, et tous les boutons sautent. Je la balance au sol avec sa veste. La ceinture de son pantalon ne me résiste pas non plus. Lui titille mes épaules et agrippe le col de ma robe. D'un geste brusque, il tire dessus et le tissu se déchire de haut en bas. À présent en lingerie et en bas devant lui, il caresse mes seins et, de ses doigts experts, fait voler mon bustier.

Pantalon et boxer sur les chevilles, il ne se déchausse même pas. Moi non plus. Pendant qu'il m'embrasse le cou, il fouille dans la console à côté de nous. Je passe mes mains sur son membre et le fais coulisser contre mon ventre, j'ai tellement envie de lui que je sens mon intimité se liquéfier. Il s'écarte alors légèrement de moi, enfille une capote et tire de chaque côté de ma culotte en soie. Cette dernière finit en lambeau sur le sol du hall et il m'attrape les cuisses pour me soulever. Je sens son sexe contre le mien et j'entoure sa taille de mes jambes. D'un coup, il me plaque contre le mur et me pénètre avec fermeté. Je hurle, c'est plus fort que moi. Cette sensation est délicieuse. Il se stoppe et observe mon visage. Je griffe son dos et gémiss de plus en plus fort.

— Encore !

Alors là, il se déchaîne et s'enfonce toujours un peu plus à chaque coup en moi. C'est tellement bon que je suis au bord de la jouissance, quand je le sens enfoncer un doigt dans mon cul. Personne ne m'avait jamais fait ça et je n'y avais jamais pensé, mais maintenant que je le ressens, le plaisir m'envahit et je jouis sans aucune retenue contre sa bouche. Lui accélère encore et mon orgasme dure, dure. Il lâche enfin un grognement bestial dans mon oreille et, immédiatement, sa respiration se calme. Je serre encore plus mes cuisses, je ne veux pas qu'il se retire tout de suite. J'adore le sentir en moi. Il m'assied sur la console et se retire au bout de quelques instants, aussi je fais la moue.

— Tu grimaceras encore plus demain si je reste en toi. Tu ne pourras pas marcher droit si je continue.

— Dans ce cas, je devrais rester au lit toute la journée. Quelle malchance, vraiment ! Tu crois que tu pourrais rester à mon chevet ?

— Tu es dangereuse ma belle, vraiment dangereuse.

— Attends, qui a déchiré toutes mes fringues ? Comment je vais rentrer chez moi ? Nue sous mon trench ?

— Bien que l'idée m'excite énormément, il en est hors de question. Tu restes ici cette nuit.

Je ne réponds pas et me dirige vers la cuisine, légèrement chancelante. Comme hier, tout est en ordre. J'ouvre le réfrigérateur pour en sortir plein d'ingrédients. Il me suit du regard.

— Tu vas rester comme ça pour cuisiner ?

Ah oui, je suis nue. Moi, ça ne me dérange pas, mais lui, peut-être.

— Si tu veux que je m'habille, tu vas devoir me prêter quelque chose.

— Je n'y tiens pas. Je suis juste surpris.

— Oui, eh bien j'adore me balader à poil, c'est un truc assez bizarre, mais j'aime ça depuis toujours.

Mais attends, nous sommes seuls ?

Il explose de rire.

— Ouais, tu crois que je t'aurais baisée dans le hall si quelqu'un était ici ?

— Ah oui, c'est vrai.

J'avais occulté ce fait, je ne suis pas dans mon état normal.

— Bon, tu veux que je te prépare quelque chose en particulier ?

— Fais ce qui te plaît. Fouille, prends tout ce dont tu as besoin.

Je souris, il y a sûrement tous les équipements dernier cri ici. Chaque fois que j'ouvre un placard, je fais de belles découvertes.

— Tu es certain que je peux sortir tout ça ?

Il s'approche, m'embrasse dans les cheveux et murmure tout contre moi :

— Tout ce que tu veux.

— Comment peux-tu être un homme aussi doux par moment, et aussi froid à d'autres ?

— Aux fourneaux, femme !

Il me donne une tape sur les fesses et attrape son journal après avoir enfilé son caleçon. Il s'installe sur un tabouret haut et le feuillette. Moi, je m'active. Je vais lui préparer une blanquette de veau. J'adore ça et ça fait longtemps que je n'en ai pas mangé. Le seul hic, c'est que j'ai pas mon livre de recettes sur moi. Je retourne donc dans le couloir pendant que les casseroles sont sur le feu et attrape mon téléphone. Je vais appeler Suzon, la sœur de Jeanne, qui a récupéré son livre de recettes, elle saura me dire.

— Allô, Suzette, c'est Jul's, tu vas bien ?

Je retourne dans la cuisine et surveille mes plats en sortant une bouteille de vin blanc du réfrigérateur. Je la dépose devant Gabriel avec un tire-bouchon pendant que je discute. Il ne me quitte pas des yeux un instant.

— Oui très bien, enfin tu sais pour Jeannot ?! Encore une idée de Lucas. Il me sort par les yeux, je vais finir dans les journaux.

— Ma pauvre Suzon, je te le tiens pendant que tu le frappes si tu veux. Je lui ai hurlé dessus hier. Je ne comprends pas pourquoi il fait ça. Mais j'arrive mercredi et je vais tirer cette histoire au clair.

— Tu m'appelleras ? Je veux être là, tu ne seras pas seule pour l'affronter.

— Tu es adorable, mais je ne t'appelle pas pour ça, j'ai besoin de la recette de la blanquette de Jeannot. Je ne suis pas chez moi et je cuisine. Tu peux m'aider ?

— Euh oui bien sûr, attends que je la trouve. Tu as de la chance, j'allais partir pour la clinique. Alors tu veux savoir quoi ?

— Tu me fais une photo et tu me l'envoies ? Comme ça, j'aurai l'écriture de chat de Jeannot en prime.

— OK. Il me tarde de te voir.

— Moi aussi, vous me manquez tellement toutes les deux. Au fait, tu as vu la nouvelle chambre de Jeannot ? Tu penses qu'elle sera mieux ?

— Elle est plus grande, mais surtout les médecins ont l'air de dire qu'elle sera mieux prise en charge. Ce nouveau protocole de traitement a de bons résultats. Il t'a expliqué, Duchnoc ?

— Pas vraiment, je le vois mercredi matin.

— Je viendrai avec toi.

Je ne réponds pas, je sens le regard de Gabriel sur moi et l'angoisse de ce rendez-vous m'envahit peu à peu.

— Jul's, ça va aller, j'ai un bon pressentiment et le médecin-chef est un canon, ça va peut-être la motiver. J'y crois.

Mes yeux se mouillent. Je respire lentement pour tenter de me calmer, mais ma voix tremble.

— Moi aussi j'ai envie d'y croire. Bon, je te laisse et je te vois mercredi ma belle. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Je raccroche, les larmes coulent sur mes joues. Je les essuie avec une serviette et tapote sous mes paupières. Je suis dos à Gabriel, il n'a peut-être pas senti mon malaise. Mais je l'entends se lever et s'approcher de moi.

— Juliet, tout va bien ?

D'un geste de la main, je fais signe que oui.

— Ça va aller.

Hors de question qu'il me voit pleurer. Je fais mine de m'intéresser à la cuisine, mais ma tentative est vaine. Il enroule ses bras autour de moi et me retourne pour me retrouver face à lui. Quand il aperçoit mon visage, c'est comme si le sang venait de quitter le sien. Il se crispe devant moi.

— Juliet, que se passe-t-il ?

Le voir si mal me fait réaliser que je ne peux pas me laisser aller. Je lui souris.

— Rien, juste une conversation avec une vieille amie qui me rend un peu nostalgique. Parfois, la vie là-bas me manque et je suis bien trop sensible. Mais tout va bien. Bon, tu l'ouvres cette bouteille de vin ? Tu sais que j'adore ce vin, c'est un très bon choix.

À mon grand désespoir, il ne se laisse pas endormir si facilement.

— Tu vas voir ton amie en Suisse ?

— Gabriel, j'ai pas envie de parler de ça, s'il te plaît.

— Tu me dis que la vie là-bas te manque. Je veux juste savoir si ces quelques jours te suffiront. Je ne voudrais pas perdre un de mes meilleurs éléments.

— Écoute, il y a beaucoup de choses qui me manquent, mais j'ai fait un choix quand je suis venue vivre ici. C'était un gros sacrifice, mais je l'ai fait en connaissance de cause et sans regret. Je rentrerai lundi comme convenu, et je serai à mon poste. Ne t'inquiète pas pour un de tes meilleurs éléments. Bref, parlons d'autre chose. Toi, tu as de la famille ici ?

— Lundi, tu ne rentres que lundi ?

— Oui, je vais rester pour le week-end, mais ne t'en fais pas, je prends en charge mon billet de retour et j'ai annulé celui que la société avait commandé.

— Je m'en fous du prix du billet d'avion. Je pensais te voir ce week-end.

— On peut se voir lundi soir. Ça me ferait plaisir. J'adorerais. Et puis, je te ferai un point sur mes avancées là-bas.

— Tes avancées ?

— Oui, ils ont mis au point un traitement des relevés sur la base de ce que j'ai mis en place ici. J'ai hâte de savoir ce que ça donne en Europe. Et pour toi, ce sera intéressant de pouvoir les répercuter sur tes sociétés basées en Europe.

Il reste muet.

— Pourquoi tu veux pas me dire qui tu vas voir là-bas ?

— Parce que c'est trop dur. S'il te plaît, Gabriel.

Il baisse les yeux et je me serre contre lui, toujours nue.

— Et tu n'as pas répondu à ma question, tu as de la famille ici ?

— J'ai très peu ou pas de famille et mes amis, tu les connais.

— Tu es donc aussi solitaire que moi. Tu veux que je te dise un truc ?

— Je t'écoute.

— Mais c'est pas joli joli.

— Dis-moi.

— Ça me fait presque plaisir, comme ça tu seras plus disponible pour moi. Je suis égoïste quand il s'agit de nous. Je sais que c'est mal, mais la vérité, c'est que je m'en fous.

Il sourit et me tend mon verre.

— Tu n'es pas égoïste, tu es possessive. Moi, je suis égoïste.

— Oui enfin, je n'ai rien à exiger de toi. Je sais que tu ne te gêneras pas pour me le rappeler si je dépasse les bornes.

— Je promets d'être vigilant. Mais j'aime à penser que nous nous ressemblons assez finalement.

— C'est vrai. Bon, laisse-moi me concentrer, sinon on ne dînera pas avant des heures et j'ai déjà faim.

Juliet

Il repart s'asseoir et je regarde la recette sur mon téléphone. Je souris à la vision de la photo que m'a envoyée Suzon. Comme je laisse mon portable sur le plan de travail devant lui, il y jette également un coup d'œil.

— Tu arrives à déchiffrer ça ?

— Oui.

— Qui a écrit ?

Je me retourne vivement, il pose encore des questions et il comprend très bien que je n'aime pas ça.

— C'est ma meilleure amie. Elle écrit comme un chat, mais je n'ai pas mon livre de recettes, donc ça me dépanne bien.

Puis je ne dis plus un mot, tout en continuant ma cuisine.

Lorsque tout est prêt, une odeur délicieuse se répand dans la pièce. On sonne à l'interphone.

Merde, je suis à poil !

Il m'apaise de son regard et me fait signe qu'il s'occupe de tout. Je l'entends parler, mais n'y prête pas attention, trop concentrée sur les hiéroglyphes à décrypter pour arriver au bout de mon repas. Je fais même une pâte à crêpes pour le dessert. Mais Gabriel revient à vive allure et m'entraîne avec lui dans sa chambre.

— Bon, tu as dû attirer mes potes en parlant d'eux, ils sont en bas et ils montent. Tu peux pas les accueillir dans cette tenue.

— Tu crois ?

Je lève un sourcil pour qu'il se déride un peu. Il a l'air contrarié.

— Juliet, habille-toi !

Il me plante au milieu de son dressing pour passer un appel. J'enfile l'un de ses caleçons et l'une de ses chemises. Comme il est beaucoup plus grand que moi, on dirait une robe, une robe sexy, mais une robe quand même ! De toute façon, aucun de ses pantalons ne pourrait m'aller. Je lui pique une ceinture pour faire un peu plus féminin et enlève mes bas. Je vais rester pieds nus. Gabriel revient avec le reste de mes vêtements et sourit en me voyant me débattre avec sa ceinture.

— Je suis présentable ?

— Tu es superbe. Ils vont t'adorer. Bien que j'espère qu'ils ne resteront pas longtemps.

— Rappelle-moi leurs noms ? Et puis vu ce que j'ai préparé, il y en aura assez pour que l'on dîne tous ensemble, alors sois pas grossier avec eux ! Au fait, pour le dessert, je te fais des crêpes. Tu aimes ?

— Aedan et Liam. Et je te signale que je ne suis jamais grossier avec mes potes. J'ai pas mangé de crêpes depuis des années, j'adorais ça.

Je souris tandis qu'il s'approche de moi alors que nous entendons l'ascenseur s'ouvrir sur des voix masculines. Gabriel chuchote pour moi :

— Je pense de plus en plus à te séquestrer ici, chérie.

Puis il enfle un tee-shirt sur son bas de jogging qui lui tombe juste sur les hanches et quitte la pièce en me tenant la main. Nous arrivons dans la cuisine et les deux types inspectent mes casseroles.

— Ne touchez pas à ça. C'est dangereux.

Ils se retournent avec un sourire malicieux. Ils sont tous les deux grands, relativement athlétiques et très séduisants. Leur style est beaucoup plus classique que celui de Gabriel. Quand tous les trois se font face, on sent bien que leur complicité est ancienne et qu'ils font partie de ces mecs sûrs d'eux, dont il faut absolument se méfier.

L'un d'eux prend la parole :

— Gabe, tu cuisines, c'est une bla...

Il s'arrête en me voyant, tandis que le gars affiche un sourire diabolique. Il est brun aux cheveux courts et aux yeux noirs comme le désespoir.

— Mais non Liam, je crois que notre pote a de la visite. Bonsoir, Mademoiselle ?

Je m'avance et ils me détaillent des pieds à la tête.

— Juliet Clarck, enchantée. Eh oui, ce chantier est mon œuvre. Ça sent bon, non ?

Je leur serre la main fermement et Gabriel ne pipe mot. Puis je me détourne et surveille la cuisson de mon plat.

— Enchanté, Liam Smith. Oui, ça a l'air délicieux, c'est quoi ?

Je lui réponds en français sans même détacher mon regard de mes casseroles :

— Une blanquette de veau. Vous connaissez ?

Il paraît d'abord surpris de m'entendre parler français, mais me répond aussitôt dans ma langue

maternelle. Il a un accent, mais il semble maîtriser.

— Dans mon souvenir, il n’y a pas de meilleure cuisine que la gastronomie française.

Là, je plonge mes yeux dans les siens et lui souris. Son autre ami s’approche du robot de cuisine.

— Salut, moi c’est Aeden.

Il est blond avec des très jolies boucles retombant sur son front. Ses prunelles vertes lui donnent un petit côté nordique. Tout l’inverse de Liam. Là où le premier pourrait paraître ténébreux, lui est tout le contraire, on dirait un ange.

Me voilà cernée, tandis qu’il continue de parler.

— Et ça, c’est quoi ?

— De la pâte à crêpes.

Vu la mine qu’il affiche, lui ne connaît pas un mot de français, mais hors de question que je l’aide, ça m’amuse ! Liam semble avoir pitié et tente une traduction foireuse. Je rigole et le corrige.

— Croyez-moi, c’est meilleur que des pancakes. Beaucoup plus de beurre, une recette française.

— Donc tu es française.

— Effectivement.

Puis il poursuit pour son ami :

— Gabe, tu ne nous avais pas dit que tu étais pris ce soir.

L’intéressé répond après avoir servi du vin à chacun de ses potes :

— J’en ai pas eu le temps. Mais il n’y a aucun problème. Et Juliet est franco-américaine. Goûtez ça, les mecs.

Chacun d’eux attrape un verre et BB m’apporte le mien. Nous prenons tous une gorgée et les deux Américains semblent adorer. Gabriel remet alors une bouteille au frais. Liam se pointe derrière moi, il est tout près, trop près.

— C’est donc un repas 100 % français que tu prépares pour Gabe ?

Je me retourne vivement et, avec un doigt, l’éloigne de moi. Je plante mes yeux dans les siens et lui réponds toujours en français puisqu’il semble apprécier notre échange :

— Perspicace.

Il rit et va taper l’épaule de Gabriel. Il lui murmure – sans aucune discrétion – qu’il m’aime bien. Puis

les trois hommes se mettent à discuter. Quant à moi, je prépare tout pour la réalisation des crêpes que je ferai en fin de repas. Ma blanquette est presque prête et les gars ont vidé la seconde bouteille, quand Gabriel se colle contre mon dos. J'en profite pour me pendre à lui et l'embrasser dans le cou. Liam et Aedan semblent sous le choc, ils ne parlent plus l'espace de quelques secondes puis ils reprennent contenance. BB et moi faisons comme s'ils n'étaient pas là.

— Gabriel, c'est bientôt prêt, propose à tes amis de dîner avec nous si tu le souhaites.

Il lève mon menton après avoir passé un doigt sur ma lèvre inférieure.

— T'es sûre que ça t'embête pas ?

— Oui, mais où est la vaisselle ?

Il ne répond pas en regardant à droite et à gauche. Il ne le sait pas. Je rêve. J'éclate de rire et me dégage. Ses amis bloquent sur moi puis se marrent à leur tour.

— Messieurs, je propose que celui qui arrive à résoudre ce mystère ait droit à la première crêpe pour le dessert, ça vous convient ?

Les trois sont surpris, je continue :

— Vous ne croyez tout de même pas qu'en plus d'avoir cuisiné pour vous, je vais mettre la table et vous servir ? Sérieusement ?

Aedan part dans un fou rire. Apparemment, ils ne me prennent pas au sérieux... Je marmonne en français :

— Des assistés, ce sont des assistés. Je rêve.

Liam comprend et se lève pour fouiller un premier placard. Les autres le suivent, et c'est Aedan qui revient du salon victorieux.

— Gabe, tu savais que le buffet de ton salon regorgeait de vaisselle ? Il y a tout ce qu'il faut, viens m'aider.

En quelques minutes, tout est prêt et je pose une assiette de foie gras que j'ai déniché dans le réfrigérateur au centre de la table. Aedan m'observe avec attention.

— Messieurs, servez-vous.

— Euh... C'est quoi ?

Sérieux, ces mecs sont des boulets !

Mais le temps que je réagisse, Gabriel attrape l'assiette et sert son pote.

— Goûte et tu verras bien.

J'éteins le feu avant de m'installer en les observant déguster le foie gras nature.

— Vous savez, c'est meilleur sur une tranche de pain et avec de la confiture de figes dessus.

Je prépare quatre tartines, leur en donne une chacun et croque dans la mienne. Gabriel sourit tandis que je le questionne.

— Ne me dis pas que tu as pu aller visiter la France sans jamais goûter ça ?

— C'est excellent, mais j'ai jamais mangé un truc pareil. Vous les Français, vous êtes des champions de la bouffe. Mais quand je vais en France, c'est pour le travail.

— Quel dommage !

Aedan revient à la charge après avoir terminé sa tartine.

— C'était quoi ce truc absolument délicieux ?

— T'as pas envie de le savoir, crois-moi.

Puis il se sert à nouveau et je le mets en garde.

— La cuisine française est très riche, tu devrais faire attention. Gabriel, si tes amis sont malades, ce sera pas de ma faute, tu es témoin.

Aedan attrape le bras de son pote pendant que je retourne aux fourneaux.

— Elle ne tenterait pas de nous empoisonner quand même ?

— Moi, je suis plutôt gentil avec elle donc je suis tranquille, mais toi, méfie-toi.

Je souris en me penchant sur les épaules de mon amant et je fixe Aedan. Liam explose de rire.

Gabriel me suit à la cuisine, enfle ses mains dans les gants de cuisine et se saisit du plat. Je le vois sourire du simple fait de soulever cette marmite, je suis sûre qu'il n'avait jamais fait ça. Il le dépose avec un air conquérant au centre de la table. Lorsque j'ôte le couvercle après lui avoir donné un baiser au coin des lèvres, tous les trois se penchent pour observer le contenu. Je tends la grande cuillère à Liam pour qu'il nous serve. Il s'exécute et nous commençons à discuter de tout et de rien. J'apprends que les trois hommes sont associés et amis et ils semblent très intéressés par mon métier et mes diplômes. Tous les trois me félicitent pour mes talents de cuisinière et se resservent copieusement.

À la fin du repas, il ne reste plus rien et Gabriel sauce son pain avec le fond du plat. Il ressemble à un gamin. Je les abandonne à leur conversation sur le boulot et mets la poêle à chauffer. L'odeur du beurre fondu embaume la pièce et quand je mets la première crêpe à cuire, les trois m'observent. Gabriel, qui est près de ses amis, chuchote pour eux. Je n'entends pas ce qu'ils se racontent, mais ça m'est égal parce que lorsque je croise son regard, il semble heureux et ça me suffit amplement. Puis ses yeux se posent sur mes jambes et aussitôt, une vague de chaleur m'envahit. Bon, je me concentre sur mes crêpes. Je fais sauter la première pour Aedan qui n'attend pas ses amis pour se jeter dessus. Il gémit de plaisir et les

deux autres me surveillent de près en attendant les leurs. Une fois que tout le monde est servi, j'en fais une seconde et ils m'en demandent une troisième. Je les sers avec joie. Je me sens comme avec les filles quand je cuisine pour elles. Puis Gabriel tente de me resservir du vin, je le stoppe :

— Gabriel, je travaille demain matin et mon patron ne va pas apprécier que je sois encore bourrée en arrivant. Je m'arrête là. Et je vous conseille à tous les trois de décommander vos rendez-vous importants de demain. Entre ce que vous avez mangé et ce que vous avez bu, vous ne serez pas en état.

Je les abandonne pour me rendre aux toilettes. À mon retour, Gabriel me tend mon portable.

— Tu as manqué un appel, un certain Lucas.

Mon visage doit se fermer car celui de Gabriel se transforme.

— C'est qui ?

— Euh, c'est le copain de ma meilleure amie.

— Tout va bien ?

— Oui, je l'aime pas beaucoup, c'est tout. Je vais voir ce qu'il veut.

Et merde, Liam parle trop bien français pour que je prenne le risque de le rappeler !

Comme d'habitude, ce con n'a pas laissé de message. Je me passe un peu d'eau sur le visage et m'assieds sur son lit pour vérifier mes SMS. Gabriel me rejoint, le regard sombre. Je sursaute, je ne l'avais pas entendu arriver.

— Juliet, mes potes s'en vont. Et nous devons parler. Je ne sais pas ce que cet homme t'a fait, mais j'aime pas ça.

Oh putain, je suis dans la méga merde là !

Il est en colère, voilà un problème de taille à gérer ! En plus, il a trop picolé, comment je vais me sortir de cette situation, moi ? Je me lève et me jette dans ses bras.

— Je vais bien, il me tape juste sur les nerfs et, crois-moi, il va arrêter ça très vite. Je vais embrasser tes amis. Au fait, ils sont très sympa, je les aime beaucoup ces deux-là.

Il sourit et m'emboîte le pas. Les deux hommes attendent dans le hall. Je m'approche et lorsque Liam me tend la main, je me hisse sur la pointe des pieds et l'embrasse sur les deux joues. Aedan éclate de rire et nous lance une tirade sur le *french kiss*. Je le reprends :

— Rassure-toi, ce n'est pas un *french kiss*. Juste une façon plus chaleureuse de se saluer. Après cette soirée 100 % française, il fallait bien ça.

Il fait la moue comme un gamin.

— Désolée mec, mes *french kiss* ne sont destinés qu'à Gabe, comme tu l'appelles.

Les deux hommes nous quittent et mon amant me serre dans ses bras.

— Merci pour cette soirée chérie. Je crois qu'ils t'adorent. Tu leur as tapé dans l'œil et ta cuisine, je n'en parle même pas. J'ai même du mal à croire que tu aies pu préparer tout ça avec ce qu'il y avait ici.

— J'ai beaucoup aimé vous faire à manger. Je t'avais dit que je ferais des merveilles !

— Par contre, ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça. J'aime pas que ce Frenchie t'appelle et te mette dans tous tes états. C'est quoi son nom de famille ?

— Arrête ça, on a passé une excellente soirée. Si tu insistes, alors Lucas aura vraiment réussi à me gâcher ce moment. J'ai pas envie de parler de ça avec toi et je ne te donnerai pas son nom.

— Pourquoi ?

— Parce que Lucas, que je le veuille ou non, fait partie de ma vie. Je vais le faire taire, mais je ne supporterai pas que tu t'en mêles.

Il baisse les yeux.

— Gabriel, je plaisante pas. Cette partie de ma vie est bien plus compliquée que tu ne l'imagines. Et puis, arrête de me harceler avec toutes ces questions. Ça te plairait que je te questionne sur ton enfance, sur tes pentagrammes ou sur ton penchant pour l'art ? Je ne pense pas et je respecte ça. Alors, fais preuve d'empathie et essaye de comprendre que c'est trop douloureux de parler de ça.

Mes yeux s'embuent, je ne veux pas qu'il me rejette encore une fois, surtout après cette soirée. Je me suis sentie si bien et il avait l'air tellement détendu. Il m'observe puis s'éloigne en direction de la cuisine.

— Tu me raconteras un jour ?

— Je croise les doigts pour l'instant.

Je le suis alors et m'apprête à faire la vaisselle.

— Laisse, la femme de ménage le fera.

— Hors de question, je vais faire ça rapidement. Je te rejoins dans quelques minutes.

— Tu restes cette nuit ?

— J'aimerais, oui.

Il sourit en déposant la marmite dans l'évier.

— Mais je vais devoir partir tôt, je dois récupérer des vêtements chez moi.

— Pas la peine, il y en a pour toi à la réception, Stephen va les monter d'un instant à l'autre.

— Quoi ?

— Oui, j'en ai fait livrer pour que tu ne sois pas obligée de te balader nue dans toute la ville, tu en serais bien capable.

— Tu as vraiment demandé à quelqu'un d'acheter des fringues pour moi et de les livrer chez toi ?

— Oui et alors ?

— T'es un assisté. J'hallucine.

Il ne semble pas comprendre.

— Que vais-je faire de toi ?

Je fais la vaisselle, éteins les lumières et le rejoins dans sa chambre. Il est sous la douche. J'abandonne mes vêtements pour l'y retrouver après avoir remarqué dans son dressing plusieurs tenues pour femme et une boîte débordante de lingerie. Je me glisse derrière son dos et caresse ses épaules. Il se retourne et m'attire contre lui. Les yeux fermés, du shampoing recouvrant son visage. Il se secoue sous le jet pour se rincer.

Il est tellement canon !

De la mousse parfumée ruisselle sur mon corps et la chaleur de l'eau sur ma peau nue me surprend. Lorsqu'il me regarde enfin, il se décale pour me laisser profiter du jet. Je ferme les paupières et savoure la sensation. J'adore l'eau très chaude : après chacune de mes douches, la salle de bain ressemble à un hammam. Gabriel se savonne sans jamais me lâcher des yeux et je l'imité. Il met ensuite de l'huile de douche dans sa main et s'approche pour me laver le dos. Une vague de désir s'insinue au fond de mon ventre. Il caresse ma peau et descend vers mes fesses qu'il empoigne avec vigueur. Je pousse un cri de surprise tandis qu'il me retourne. Je saisis sa queue encore pleine de savon et titille son gland avec mon pouce. Sa respiration s'accélère. Ses mains lavent maintenant mes seins, mon ventre et mon sexe. Je me colle contre le mur de la douche et ne bouge plus. Il caresse mes plis et je gémiss. Puis il me tend le shampoing et quitte la cabine. Il me laisse là, complètement frustrée.

— Gabriel, t'as pas fini !

— Patience chérie, patience.

Il réapparaît quelques secondes plus tard et me mate en train de me languir tout en déroulant la capote autour de son pénis. Je le regarde en souriant pendant que je rince mes cheveux. Avec mon majeur, je lui fais signe de me rejoindre. Il se jette alors sur moi et je décolle du sol. De nouveau, il me prend contre un mur et, de nouveau, je m'accroche à lui tout en me cambrant.

Faites qu'il me pénètre, et tout de suite !

Mon plaisir s'accroît chaque seconde, et le sien se ressent par son sexe qui enflé. Puis, il me repose à terre. Ses yeux sont brillants. Sans un mot, il coupe l'eau et nous sortons de la douche. Un gros fauteuil recouvert de velours bleu orage se trouve dans la salle de bain. Il est derrière moi et positionne mes paumes sur le dossier auquel je fais face. Puis il soulève mes hanches pour que je pose mes genoux dessus. L'instant suivant, il me prend par-derrière. La sensation est délicieuse, je gémiss de plus en plus fort. Délicatement, il passe ses mains sur mes seins puis sur mon sexe et chuchote à mon oreille :

— Tu as aimé que je te mette un doigt tout à l'heure. Maintenant, je vais y mettre ma queue, tu vas hurler de plaisir.

À peine ai-je eu le temps de comprendre le sens de ses mots que je sens ses doigts là où je ne les attendais pas. C'est très surprenant, mais plutôt agréable.

— Personne ne m'a jamais... hummmm, jamais fait ça. Gabriel, tu crois que ça va faire mal, hummmmm ?

Il retire ses doigts, je devine qu'il est prêt à entrer en moi. Il passe ses mains sur mon clitoris et appuie dessus.

— Je parie que tu vas adorer. Détends-toi. Parce que quand j'aurai défloré ceci, je ne pourrais plus m'arrêter. Je veux jouir là où personne ne t'a encore touchée.

Et il force pour me pénétrer. En même temps, il enfonce deux doigts dans mon intimité et je ne sais plus ce qui me fait le plus d'effet. Ma respiration se coupe alors qu'il entre en moi un peu plus profondément. Ma tête tourne, mais hors de question qu'il arrête. Il beugle dans mon dos.

— Putain chérie, tu es si chaude, si bonne... Tu me rends fou.

Je devine qu'il est à bout, ses va-et-vient sont de plus en plus rapides. Il atteint un point de mon anatomie que je ne connaissais pas. Je tremble, au bord de la rupture. Lui aussi puisqu'il respire de façon totalement désordonnée.

— Gabriel, mon Dieu, Gabriel, oui, oui, oui.

J'explose ainsi autour de ses doigts, de son sexe. Cet orgasme me terrasse et lui redouble de force avant de s'abandonner dans un râle final. Il se retire avec douceur et me retourne. Je suis debout face à lui, mais mes jambes affaiblies me portent à peine.

— Juliet, tu n'imagines même pas comme j'ai aimé.

— C'est si étrange comme sensation, jamais je n'aurais imaginé une émotion pareille ! Pourquoi tu aimes ça ?

— Pour être franc, je n'aime pas spécialement ça, mais savoir que je suis le seul à connaître cette partie de toi, que je suis le premier, ça me donne un sentiment de domination absolue. C'est comme si, désormais, tu m'appartenais. Je suis conscient que c'est faux, mais ça me plaît de le croire.

Je baisse les yeux et ne réponds pas. Jamais je n'avais envisagé de telles pratiques : ai-je adoré ou détesté ? Je ne saurais le dire. Mais pour le moment, je suis épuisée. Nous regagnons la chambre et il s'installe sous les draps, me faisant signe de le rejoindre. Avant ça, je fais un détour par le dressing pour vérifier que les vêtements qu'il a commandés m'iront, et que je pourrais les porter demain au travail. J'y trouve alors une robe, un chemisier ajusté et une jupe crayon. Quant à la lingerie, elle est si soyeuse. Je vais adorer mettre de tels habits, mais pour l'heure, je dormirai nue. Il semble surpris de me voir le rejoindre en tenue d'Ève, sans la nuisette qu'il avait eu la délicatesse de m'acheter.

— Je te l'ai dit, j'aime assez être nue, et je n'ai pas souvent l'occasion d'en profiter en colocation. Ça ne te dérange pas ?

— Bien au contraire, tu es une créature délicieuse et la nudité te va à ravir.

Puis, je me love contre lui et m'endors en quelques secondes.

À l'aube, le réveil de Gabriel sonne. Mais lorsque j'ouvre un œil, je suis seule dans le grand lit. Son odeur est toujours présente, mais pas sa personne. Je coupe la sonnerie de l'appareil avant de me laisser retomber sur les coussins. Il est tellement tôt que le jour n'est pas encore levé. Je m'étire et sors du lit malgré l'heure. Je checke la salle de bain, le salon et la cuisine, mais rien. Gabriel n'est pas là. Et puis, ça me frappe comme une évidence. Il ne peut être que *là*. Lorsque j'arrive devant son bureau, je toque avant d'entrer.

— Oui ?

Bingo !

— Gabriel, je te cherchais.

Assis à son bureau, il range des papiers dans un tiroir. Il est torse nu et ses cheveux en bataille lui donnent un air tellement sexy que ça me surprend.

— T'es déjà debout, Juliet ?!

— Oui, ton alarme m'a réveillée. Je t'ai empêché de dormir ?

— Non, c'est juste que je dors très peu. Mais j'allais revenir me coucher, il est encore tôt.

Il sort de la pièce et m'entraîne avec lui vers sa chambre. Nous nous recouchons et, cette fois, il me fait l'amour avec délicatesse, tout le contraire d'hier soir. Il plonge ses yeux dans les miens et j'y vois une émotion nouvelle, comme une sensibilité insoupçonnée. Puis je me laisse à nouveau tomber dans les nimbes de mon sommeil ; saturée par la sensation de jouissance qui vient de me submerger.

À mon réveil, c'est comme si mon corps était pris dans un tourment. Trempée de sueur, Gabriel est

penché sur moi.

— Jeanne, non, lâchez-la !

Je crie, je hurle, complètement déboussolée, avant de reprendre peu à peu mes esprits.

Oh non, encore le même cauchemar...

— Juliet, je suis là, Juliet, tout va bien. Calme-toi.

— Mais où est-elle ?

—...

— Euh, non. Excuse-moi. Je suis désolée.

Je me redresse sur le lit à vive allure, complètement en émoi. Mon cœur est affolé et ma respiration saccadée. Chaque fois que je suis sur le point d'aller la voir, les cauchemars me hantent. J'aurais dû le prévoir et rentrer dormir chez moi. Ça m'aurait évité une explication.

— Que se passe-t-il ?

— Juste un mauvais rêve. Tout va bien. Excuse-moi, je t'ai réveillé ?

— Ouais, mais t'es sûre que ça va ? C'était bizarre, tu criais des trucs incompréhensibles. Recouche-toi ma belle.

— Non, je dois prendre une douche, je peux ?

Il hoche la tête, visiblement déçu. Je quitte le lit et, une fois hors de son champ de vision, m'adresse à lui :

— Je peux pas me recoucher, sinon mes mauvais rêves vont revenir. Je préfère me lever. Mais reste au lit ! Je me prépare vite et je te fais un petit déjeuner, si tu veux ?

Il me rejoint dans la salle de bain, tandis que je suis sous la douche.

— C'est très gentil, mais j'ai pas encore réussi à digérer le repas d'hier, je vais faire l'impasse sur le petit dej'.

— Je comprends, t'as pas été malade au moins ?

— Non, tout était délicieux, mais je suis pas habitué.

Il s'engouffre après moi dans la petite cabine. J'enfile une tenue qu'il a choisie pour moi, me maquille très légèrement et nous sommes tous les deux prêts à partir en même temps. Avant que nous ne regagnions l'ascenseur, il s'approche de moi et me serre dans ses bras.

— J'ai adoré cette soirée et cette nuit. Tu es un ange. Ce soir, tu veux bien passer la soirée avec moi ? Mon chauffeur pourrait te déposer à l'aéroport au petit matin ?

— D'accord pour la soirée, mais je dors chez moi. Je dois encore faire mon sac et j'ai déjà appelé mon taxi.

Il ne répond pas, mais reste tout contre moi. Nous progressons. Je suis certaine que quelques jours plus tôt, il aurait fait une crise et m'aurait ordonné de me plier à sa volonté.

Nous arrivons de bonne heure dans nos bureaux respectifs et la journée défile à une vitesse folle. J'ai beaucoup à faire avant mon départ. Vers 17 heures, je reçois un message.

** Je passe te chercher chez toi à 19 H 30, je t'amène dans un endroit qui te fera tout oublier. xxx*

** Je serai prête. xxx*

Je finis mes mails et quitte mon bureau. Personne ne m'attend sur le trottoir pour me raccompagner, et c'est tant mieux ! D'autant plus que je sors au même moment que plusieurs de mes collaborateurs. Le métro me convient parfaitement.

Quand j'arrive à mon appartement, je fais rapidement mon sac et me prépare pour la soirée. Une tenue sobre, mais élégante, sera parfaite, surtout pour un endroit mystère. Lui sera à coup sûr en costume, alors autant ne pas passer pour une gourde ! Lorsque Gabriel sonne en bas, je suis en pleine discussion à propos de mon voyage avec Arizona et Carla. Les deux m'embrassent, avant que je ne réponde à l'interphone pour inviter BB à monter. Je suis heureuse qu'il monte. C'est ridicule, cela ne signifie rien, mais pour moi, ça compte. Lorsqu'il entre dans mon appartement, les filles le saluent et se carapotent dans la cuisine, il les met mal à l'aise.

Mon sac est bouclé, nous pouvons y aller.

Juliet

Une fois dans sa voiture, je me risque à quelques questions.

— Que vas-tu faire en mon absence ?

— À ton avis ? Tu crois que je suis du genre à me morfondre ?

— Euh non, mais je me demandais. Si tu veux pas me répondre, t'as le droit.

— Disons que si je te demande ce que toi tu vas faire, tu ne me répondras pas alors j'ai pas envie de te répondre.

— OK. Et tu m'amènes où ce soir ?

Là, son sourire se fait malicieux et bizarrement, ça m'inquiète. Un endroit qui me fera tout oublier... Que peut-il avoir prévu ? En plus, nous sortons de la ville. Il fait nuit noire et, en regardant par les vitres de la voiture, je n'aperçois que des arbres et rien à l'horizon. J'ai comme un mauvais pressentiment...

— Gabriel, tu me déposeras chez moi au retour ?

— Bien entendu.

Nous arrivons dans un quartier qui semble résidentiel. Il n'y a qu'aux États-Unis que l'on peut voir ce genre d'endroit. En réalité, ce ne sont pas des maisons d'habitation, mais des ambassades ! L'une des dernières sur ma droite est l'ambassade de France. Nous passons devant et empruntons un chemin sinueux nous menant vers une bâtisse somptueuse d'où aucune lumière ne filtre. Mon mec descend du véhicule et fait le tour pour m'aider à sortir. Nous montons les marches jusqu'à la porte d'entrée avant que Gabriel ne frappe. Aussitôt, un homme élégant et raffiné nous ouvre, salue mon compagnon et nous invite à entrer. Tout n'est que lumière tamisée et Gabriel prend mon manteau pour le confier au gars devant nous ainsi que le sien. Je trouve cet endroit très étrange. Je me cramponne au bras de BB et il se penche à mon oreille en pénétrant dans la pièce principale.

— Ici, tu ne penseras plus à tes cauchemars, je te le promets.

Et il me fait un clin d'œil.

À cet instant, je suis partagée entre mon désir pour lui et l'appréhension qui grandit au fond de moi. Quelques personnes autour d'un bar nous observent avec attention en discutant calmement. La musique est douce, disons *suggestive*. Gabriel commande à boire pour nous et je m'installe sur un tabouret haut. Un homme s'approche dans mon dos, passe sa main sur mon épaule et se penche pour m'embrasser sur la joue. Je recule contre le comptoir et lui tends la main. Même en tant que Française habituée aux

démonstrations d'affection, je ne veux pas que ce gars me touche. Là, c'est différent.

Dans cette scène, quelque chose me dérange. Paniquée, je regarde Gabriel qui semble détendu. L'homme serre sa main et nous abandonne. Puis Gabriel et moi discutons de mon voyage, de sa journée et de plein d'autres sujets. Mais, lorsque nous terminons notre verre, il me propose de changer de pièce. Aussitôt arrivés dans un grand couloir, la réalité me frappe de plein fouet : cet endroit est un bordel. Un bordel de luxe, mais un bordel quand même. Dans tous les coins, des hommes et des femmes s'embrassent et se caressent. Derrière chaque porte se trouve très certainement une chambre. Des rideaux couvrent les murs et des petits gémissements s'échappent desdites chambres. Non, mais c'est quoi ce délire ?! Je me stoppe net. Gabriel à côté de moi plonge ses yeux dans les miens.

— Gabriel, tu m'as emmenée dans une maison close ?

— C'est pas une maison close, personne n'est payé pour faire ce qu'il fait.

— Je ne vois pas bien la différence, pourquoi m'as-tu amenée ici ?

— Pour que tu ne penses plus. Mais tu n'es obligée de rien. Tu peux juste observer ou écouter si tu le souhaites.

Putain, il connaît bien le lieu...

La panique monte en moi tandis qu'il resserre son emprise sur mon corps. Si je m'énerve, Dieu seul sait ce qu'il me fera. Tous les regards sont braqués sur moi. Je suis volontairement entrée dans cet endroit, si je veux en sortir, je dois rester calme. Je le dévisage et tente de cacher mon effroi. Qui est-il ? Mon cerveau bouillonne. Je souris à Gabriel de façon machinale, sans même m'en rendre compte. La surprise se lit sur son visage, mais il ne dit plus un mot. La peur au ventre, j'ai de plus en plus de mal à feinter la quiétude. Soyons stratégiques ! Comment me tirer d'ici ?

Si j'avais ne serait-ce qu'imaginé qu'il aurait pu me mettre dans cette position, j'aurais été plus attentive au trajet et aux issues possibles. Ce genre d'endroit est très sécurisé, il faut à coup sûr utiliser la porte d'entrée. Et là, un plan se met en place dans ma tête. Je serre ma pochette tout contre moi et me félicite d'avoir pris avec moi mes papiers. Je sais déjà comment je pourrais m'en servir si ça tourne mal. J'observe avec attention tout ce qui se passe autour de moi. Un couple vient à notre rencontre et nous propose d'aller dans un salon privé.

Bah tiens, un salon privé...

L'homme me dévisage comme si j'étais un beau morceau de viande, et la femme pose ses mains sur le bras de Gabriel. Mais lui reste de marbre, il la connaît sûrement déjà. Je réponds à quelques questions sur ma présence sans lâcher Gabriel des yeux. Il commence à se détendre car je ne bouge pas et reste tout contre lui. Mais au moment où il m'entraîne vers une pièce fermée, je me hisse sur la pointe des pieds et susurre à son oreille :

— Je dois faire un saut aux toilettes.

— Je t'accompagne.

— Non, ça va aller, je les ai repérées en arrivant. Je serai pas longue. Installe-toi, je te rejoins.

Je plante mon regard dans le sien. Un éclair vif et puissant apparaît dans ses yeux, mais il ne dit rien et me lâche. Pas sûre d’avoir été convaincante, mais si je dois fuir, c’est maintenant ! Il s’avance vers la porte et moi vers l’entrée. L’homme de tout à l’heure discute avec une jeune femme : pas la peine d’être un génie pour deviner le sujet de leur conversation. Je m’approche des toilettes et, arrivée devant la porte, je saute sur celle de l’entrée pour me retrouver dehors en quelques secondes. Je cours comme une folle le long de l’allée pour quitter le domaine.

Fait chier, cette route n’en finit pas !

Merde, un véhicule arrive depuis la maison close. Je me cache dans une haie. C’est la voiture de Gabriel, la vitre du chauffeur est baissée. Putain, il n’a pas été dupe et il a dû comprendre ce que je manigançais quand je l’ai regardé dans les yeux.

Non, mais quel salaud ce type !!!

Un gros dégoûtant qui pense pouvoir m’échanger avec d’autres mecs, ou même pire, qui veut que je couche avec plusieurs hommes en même temps ! J’ai tellement peur que je ne tremble même pas. Je reste cachée un moment, attendant que la voiture s’éloigne, puis coupe à travers le jardin, ce qui me permettra sûrement de rejoindre plus rapidement la route. Je n’ai pas droit à l’erreur, il doit être furieux après moi ! Je préfère ne pas penser à ce qu’il serait capable de me faire s’il m’attrape. De toute façon, je vais lui échapper, j’ai un plan.

J’ôte mes chaussures à talons et cours, sans m’arrêter ni me retourner. Lorsque je parviens en bas du jardin, sa voiture n’est plus à portée de vue. Plusieurs bâtisses se dressent au bord de la route. Si je me souviens bien, celle qui m’intéresse est la troisième sur la gauche. Je longe les trottoirs éclairés. Il n’y a personne, hormis les gardiens postés en face de chaque monument. J’y suis presque quand j’aperçois le véhicule de Gabriel qui fait demi-tour et accélère dans ma direction. Je cours comme une folle pour rejoindre l’ambassade avant lui, mais, arrivée devant la grille, j’entends la porte de sa voiture claquer. Les gardiens s’approchent de moi, tandis que je hurle. Les pas de Gabriel résonnent derrière moi, mais je ne me retourne pas.

— Au secours, je suis française, ouvrez-moi, vite !!!

Je montre au gars mon passeport que j’avais préparé et les grilles s’ouvrent au moment où j’entends la voix de Gabriel dans mon dos.

— Juliet ne fais pas ça, Juliet, attends !

Je me jette à l’intérieur et cours à leur rencontre. En les dépassant, ils s’interposent entre Gabriel et moi. Un homme sort sur le perron et je sprinte vers lui.

— Je suis française, aidez-moi. Je vous en prie. Cet homme n’est pas français, ne le laissez pas s’approcher de moi !!!

Aussitôt, les gardes stoppent Gabriel, enfin j’imagine, car je suis incapable de me retourner. Mes

jambes tremblent, je suis sur le point de m'écrouler. Le type face à moi examine mon passeport et m'invite à entrer avec un sourire rassurant. Je ne parviens plus à mettre un pied devant l'autre. À bout de souffle, je perds connaissance et m'effondre dans ses bras.

Lorsque je reviens à moi, plusieurs personnes parlant français m'entourent.

— Mademoiselle Clarck, comment allez-vous ? Que vous est-il arrivé ?

Paniquée, je me lève d'un bond avant de réaliser que Gabriel n'est pas là. Je suis saine et sauve !

— L'homme qui me pourchassait, où est-il ?

— Nous lui avons demandé de quitter le sol français, sous peine de poursuites. Que vous a-t-il fait ? Mademoiselle, quelqu'un vous a maltraitée ?

— Non, j'ai réussi à m'échapper. Merci de m'avoir sauvée.

— Vous vous êtes sauvée toute seule, nous ne pouvons pas refuser l'asile à l'un de nos concitoyens en danger. Vous avez eu un bon réflexe. Souhaitez-vous que l'on prévienne l'ambassade américaine ?

— Non, je dois juste prendre un avion demain matin et je ne peux pas repasser chez moi. Pouvez-vous m'héberger et me conduire à l'aéroport ?

— Oui, nous avons fait des recherches. Vous allez en Suisse, c'est ça ?

— Oui. Merci pour tout.

Une fois les détails réglés, je m'isole dans les toilettes. J'observe mon reflet dans le miroir, on dirait une folle furieuse ! J'ai les pieds pleins de terre, ma robe est déchirée et mes cheveux sont dans un état lamentable. Je tente de me donner bonne figure, alors que mon téléphone vibre dans ma pochette. Je l'ouvre : ouf, mes papiers d'identité qui viennent de me sauver la vie sont bien là ! Je me saisis donc de mon portable. J'ai au moins dix messages de Gabriel, tous plus agressifs les uns que les autres. Le pire étant le dernier.

** Comment as-tu osé me faire jeter hors de ta putain d'ambassade à la con ?! Tu es complètement folle. Je te retrouverai où que tu ailles. Tu es à moi Juliet.*

Lorsque son numéro apparaît sur l'écran, tout mon corps se met à trembler. De peur, mais aussi de rage !

Hors de question de le laisser croire qu'il m'effraie... même s'il me terrorise. Je décroche.

— Gabriel, si tu veux pas que *ma putain d'ambassade à la con* crée un incident diplomatique entre nos deux pays, laisse-moi tranquille ! Ne cherche plus jamais à t'approcher de moi ni de quiconque m'étant proche. Je ne plaisante pas, disparais de ma vie !!! Au fait, je n'appartiens à personne, je suis libre, alors va te faire foutre sale connard. Échangiste de merde !!!

Et je raccroche. Il me semble avoir prononcé certains mots en français au milieu de ma tirade, mais je suis certaine qu'il aura saisi l'essentiel. J'expire puis inspire lentement avant de quitter les toilettes.

Un chauffeur passe me chercher environ une heure plus tard et me conduit sous bonne escorte jusqu'à l'aéroport. Un homme m'accompagne jusqu'à ce que je monte dans l'avion. Le vol est très long, mais je ne ferme pas les yeux une seule seconde. Impossible aussi d'avaler quoi que ce soit !

Eh merde, je suis en première classe en plus !

Encore un excès de ce connard de pervers qui croit pouvoir tout acheter avec son sale fric !!!

Penser à lui me fait serrer les poings, mais j'arrive tout de même à me détendre après un moment. Après l'atterrissage, je préviendrai les filles que je ne reviendrai pas de sitôt. Et puis aussi mes parents et Mike. Hors de question de continuer à bosser dans cette entreprise ! Je fais une liste mentale de mes tâches à accomplir, tout en pensant à Jeanne. Aussitôt, une vague de bonheur m'envahit, mélangée à une vague d'inquiétude. Comment vais-je pouvoir continuer à payer cette clinique si je n'ai plus de travail ? En Europe, je ne pourrai jamais gagner autant qu'à New York.

Merde, respire un bon coup, un problème à la fois !

Je suis en robe de soirée et talons hauts, et n'ai pas de valise, n'étant pas repassée chez moi. Lorsque j'atterris, je file dans une boutique et achète quelques vêtements. Une fois changée, je rejoins la clinique au plus vite, en taxi.

Arrivée à destination, je monte dans la chambre de Jeanne. Au moment où je l'aperçois allongée sur son lit, endormie, si calme, si paisible, je fonds en larmes. Je suis dévastée et ne peux plus me maîtriser. Je crie de désespoir devant elle, tandis que j'attrape sa main. Cela fait remuer son corps inerte. Je m'affale sur le fauteuil près d'elle et me laisse aller à mon chagrin. Depuis hier soir, je n'ai pas versé une larme, en agissant de façon pragmatique et froide pour m'en sortir. Mais ici, dans l'intimité avec ma meilleure amie, je craque.

— Oh Jeannot, si tu savais comme j'ai mal, comme je me sens seule à cet instant. Pour la première fois de ma vie, je voudrais être à ta place, tu as l'air si calme, si sereine. J'en peux plus de me battre tout le temps. Si tu es là avec moi, je t'en supplie, fais-moi un signe, je vais mourir de tristesse, je le sens, je craque. C'est maintenant. Si tu savais tout ce qui se passe dans ma vie, tout est de la merde. Il n'y a rien de positif, de beau. Je ne mérite pas ça, Jeannot. Je suis consciente que je n'ai pas su te sauver et je m'en voudrai toujours pour ça, mais là, c'est trop dur Jeanne, je ne peux plus continuer. Je n'y arrive plus. Je vais perdre mon travail, je vais perdre ma vie, je suis paumée, je t'en supplie, aide-moi.

Je pleure si fort qu'une infirmière se pointe. Je la vois, pourtant je ne bouge pas, je ne peux pas ! Je suis tellement en transe que j'entends à peine la voix de Suzon, qui pose une main sur mon épaule. Je m'accroche au bras de Jeannot.

— Juliet calme-toi. Que se passe-t-il ? Ma belle, je suis là.

— Non Suzon, j'en peux plus !!! Tu sais ce que ça me fait de vivre si loin, d'être si seule ?! Et puis, ce mec m'a fait tellement de mal, je ne peux plus y retourner ! Je n'en ai pas la force ! J'ai besoin d'elle

pour continuer !!!

— Je sais, moi aussi j'ai besoin d'elle, mais tu lui en demandes trop Juliet, elle ne peut pas.

— Elle ne peut pas ? Si elle peut ! Elle doit faire un geste, un signe, c'est la moindre des choses ! Jeanne, bouge-toi le cul, maintenant !!! Je n'en supporterai pas plus.

Les larmes coulent à flots. Suzon pleure également, même si je le distingue à peine, mes yeux aussi me lâchent. Je pose ma tête sur le lit à côté de Jeanne et sanglote pendant des minutes, des heures peut-être. Une main caresse mes cheveux et je ne bouge plus, pour profiter de l'instant. Puis, il y a comme un souffle et enfin un son rauque, un grognement, *son* grognement. Je me redresse d'un bond : il y a des souvenirs que l'on n'oublie jamais, des odeurs qui nous suivront pour toujours et parfois même, des sons qui nous hantent.

Je crois que je vais m'évanouir...

Moi, c'est la voix de Jeanne qui m'a hantée durant toutes ces années. Et, à l'instant où un murmure se fait entendre au creux de mon oreille, je sais que c'est elle. Je me frotte les yeux encore pleins de larmes et la vois lutter pour se réveiller.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !!!

Suzon est déjà dans le couloir en train de hurler pour qu'un médecin arrive. Je me penche sur mon amie et caresse son visage. Ses yeux sont grands ouverts, on dirait qu'elle me voit sans me voir vraiment. M'entend-elle ? Souffre-t-elle ? Elle essaye de parler, mais le tuyau entre ses lèvres l'en empêche. Elle panique, semble s'étouffer et je tente de la rassurer comme je peux. Très vite, la fatigue prend le dessus. Elle donne l'impression d'être entre deux mondes.

— Ne bouge pas ma belle, le médecin arrive. Nous sommes là avec toi, tout va bien se passer. Tout va bien. Je reste là.

Je sens sa main qui tente de presser contre la mienne. Son étreinte est si faible.

Elle est vivante, elle est vivante !!!

Oh mon Dieu ! Merci, merci, merci !!! Mon vœu le plus cher au monde a été exaucé. J'ai du mal à réaliser, pourtant ce chamboulement changera mon existence à jamais.

À partir de ce moment, c'est le défilé dans la chambre. Le médecin lui fait des examens, et au bout de quelques minutes, il retire le tube de sa bouche et elle se met à tousser.

Quand Lucas se pointe, il se jette sur elle, effondré. C'est le plus beau jour de notre vie, à tous. À cet instant, plus rien ne compte, plus rien n'a d'importance. Nos engueulades, nos prises de tête, tout cela semble si éphémère et puéril. Il me serre de toutes ses forces dans ses bras.

Mon chagrin et ma vie à New York sont mis de côté car la rééducation de Jeanne est compliquée. Le processus est très long et mon amie a besoin de beaucoup de soins, mais aussi de ma compagnie. Maintenant qu'elle est revenue à la vie, je passe tout mon temps libre avec elle, ma joie incommensurable prend, la plupart du temps, le dessus sur mon chagrin d'amour. Pourtant, en toute honnêteté, je suis dévastée par ce qu'il s'est passé entre Gabriel et moi.

Je me concentre sur les progrès de mon Jeannot et l'aide durant les exercices visant à stimuler le langage et les mouvements qu'elle doit désormais réapprendre. Nous vivons de merveilleux moments et la voir redevenir celle qui fût ma meilleure amie pendant de nombreuses années est un bonheur sans nom, sans limites. Là où elle progresse le plus rapidement, c'est sur la parole, et ça ne m'étonne pas ! Elle adore jacasser, encore plus que marcher. Je suis confiante et optimiste la concernant, mais déprimée et pessimiste me concernant. La trace que Gabriel a laissée sur moi ne s'effacera jamais, je suis marquée à vie, mais le temps atténuera un peu la douleur, enfin j'espère.

**

Cinq mois plus tard.

Alors que nous observons à travers la vitre Jeanne qui tente de mettre un pied devant l'autre avec l'aide du médecin, je me retrouve en pleine conversation avec Lucas. J'ai à peine eu le temps de discuter avec lui ces derniers mois, à peine eu le temps de penser à moi. Seule Jeanne compte. Il prend la parole :

— Je repense sans cesse au jour de son réveil. Je savais que tu serais l'unique personne capable de la faire revenir. Même si aujourd'hui nous sommes heureux, je suis triste pour toi. Suzon m'a expliqué que tu étais effondrée. Tu étais au bord de la rupture, c'est ça ?

— La rupture, c'est exactement ça. Ma vie est en ruine. Mais comment me plaindre aujourd'hui ? Maintenant, j'ai l'essentiel. Le reste, je l'effacerai avec le temps. Enfin... je l'espère.

Nous profitons tous de Jeanne qui ne semble pas avoir changé physiquement, mais qui a bien du mal à réaliser, ainsi qu'à accepter, qu'elle a été dans le coma depuis presque cinq ans. La pauvre, elle était dévastée quand elle a appris cette nouvelle. Mais elle semble accepter peu à peu. Nous en avons même ri une ou deux fois. Les médecins lui prodiguent des séances de rééducation quotidiennes qui s'avèrent être de véritables moments de torture pour elle. Les cours avec l'orthophoniste la déçoivent et je lui fais la leçon tous les jours. Elle bute encore sur pas mal de mots, mais pour les noms d'oiseaux, aucun problème ! Je crois que son premier mot a été « putain ». Quel fou rire d'ailleurs ! J'ai compris ce jour-là que mon Jeannot m'était revenue et je la retrouve chaque jour un peu plus.

Dorénavant, elle exige que le personnel ne lui fasse plus sa toilette, nous avons donc convenu avec les médecins de nous en charger nous-mêmes, un vrai cheval de bataille ! Les équipes changent tout le temps et les nouveaux insistent à chaque fois pour l'aider. Un gros bémol : la bouffe de la clinique est infâme. De ce fait, elle n'avale pas grand-chose. Régulièrement, je sors en cachette lui acheter les paninis au nutella dont elle raffole et elle fait l'impasse sur son repas hospitalier dégueulasse.

Je planque le sachet contenant les restes du fameux panini dans mon sac quand l'infirmière se pointe pour lui faire sa toilette. Jeanne refuse une fois de plus et nous promettons de l'aider dans sa tâche bien qu'elle soit quasi autonome maintenant. Lorsqu'elle quitte la chambre, Jeanne nous surprend.

— Bon les filles, il va falloir que vous me fassiez sortir de ce trou à rat le plus rapidement possible. Je ne peux même me laver toute seule et l'infirmière veut me reluquer sous la douche. C'est quoi cet endroit, sérieux ?

J'explose de rire et Suzon m'accompagne, Jeannot rigole aussi de bon cœur. C'est tellement agréable de la retrouver toujours pleine d'humour. Cependant, sa sœur la reprend :

— Alors le trou à rat coûte une blinde tous les mois à notre Jul's, qui a dû partir bosser à New York pour gagner suffisamment afin qu'on se le permette. Surtout que je te rappelle qu'après une sieste de cinq ans, aucun médecin digne de ce nom ne te laissera sortir du jour au lendemain. Quant au fait qu'elle te reluque sous la douche, tu vas être contrariée d'apprendre que nous avons été obligées de nous battre pour que Lucas ne puisse pas le faire, car il voulait faire ça lui-même pendant ton gros dodo ma vieille. Donc, estime-toi heureuse d'avoir une famille comme nous qui t'a épargné ça.

Depuis le réveil de mon amie, Suzon tente de détendre l'atmosphère. La situation n'est pas facile tous les jours, mais notre joie nous rend toutes si fortes.

Jeanne écarquille les yeux.

— Tu déconnes, il voulait faire ça ? Mais il est malade ou quoi ?

— Il est amoureux et il était légèrement désespéré.

C'est moi qui le défends, c'est un comble. Jeanne plonge alors son regard dans le mien.

— Comment pourrais-je te remercier de ce que tu as fait pour moi ?

— Tu l'as déjà fait, Jeanne, si tu savais comme je suis heureuse que tu sois de nouveau parmi nous. J'ai tant espéré. Je savais que tu étais là, je te sentais près de moi. Mais là, j'ai vécu tellement de merdes, il fallait que tu reviennes pour que je puisse survivre.

— Tu vas tout me raconter, mais avant ça, aidez-moi à me laver avant que l'autre folle ne revienne.

C'est un grand jour, Jeanne est enfin autorisée à prendre une vraie douche. Le lavage au gant de toilette est terminé. C'est une petite victoire, qui est à la fois gigantesque.

Laver une Jeanne survoltée qui n'a pas pris une douche depuis cinq ans et qui tient à peine sur ses deux jambes a été un grand moment de délire. Il vaut mieux en rire ! Après une bonne heure, nous ressortons trempées de la salle de bain, et hilares au possible. Je crois que chacune d'entre nous aurait voulu prolonger l'instant pour que jamais il ne nous échappe. Chaque minute compte à présent. C'était tellement bon. Je me suis sentie protégée, comme dans un cocon, et ça ne m'était pas arrivé depuis son accident.

Tout ça m'avait tellement manqué !

Aujourd'hui est une journée capitale ! En plus d'une vraie douche, pour la première fois, Jeanne ne mangera pas la bouffe prémâchée de l'hôpital. Nous avons commandé de la bonne nourriture, directement livrée à l'hôpital, de la véritable nourriture. Et en toute légalité, c'est ça la nouveauté en fait. Un festin digne de ce nom ! Jeanne avale difficilement, mais ses yeux pétillent. J'en profite pour enfin lui raconter mon chagrin, ça fait des semaines qu'elle me demande de narrer ma vie, mais les médecins m'avaient dit d'attendre, trop en dévoiler aurait pu être un trop gros choc émotionnel. Aujourd'hui, son cerveau est prêt.

Je lui décris mon quotidien aux États-Unis, mon job, ma rencontre avec Gabriel, mes sentiments, nos ébats, son caractère et aussi sa sensibilité, son tatouage, son histoire que je devine. Et enfin, cette effroyable nuit durant laquelle il a tenté de m'échanger ou de me faire partouzer. Je ne sais que penser de ma fuite, l'ambassade, le vol jusqu'à elle. Cela fait des mois que ça me hante. Mes deux amies sont abasourdis et comprennent que je suis au bord de l'effondrement.

**

Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la première douche de Jeanne, et elle a fait des progrès considérables. Enfin, le jour J est arrivé. Je ne l'ai pas quittée une seule journée et, aujourd'hui, mon amie va sortir de l'hôpital. Elle tient sur ses deux jambes, parle couramment et semble stable psychologiquement, du moins, selon le médecin. Ses traits de caractère sont tous revenus et je crois que les choses sont pour ainsi dire comme avant. En tout cas, nous sommes prêtes à faire comme si.

Nous passons la journée tous ensemble avec Lucas, Suzon et bien sûr Jeanne. Alors que nous discutons, je sens un regard sur moi, à travers la fenêtre de la chambre donnant sur le couloir. On frappe, j'ai comme un mauvais pressentiment. Le médecin, que nous avons baptisé Duchnoc, entre avec un homme. Il ne me faut qu'un dixième de seconde pour le reconnaître : Gabriel. Il a les traits fatigués, mais n'a pas vraiment changé en six mois. Je me lève d'un bond et me place en travers de son chemin. Lucas se met aussitôt debout et m'imite.

— Sors d'ici immédiatement.

Ses prunelles, probablement aussi noires que les miennes, me fixent. Pour la première fois, il baisse les yeux. Lucas et Suzon me questionnent du regard.

— Je veux qu'il sorte d'ici tout de suite, fous le camp de cette chambre.

Je parle français et anglais. Gabriel observe Jeanne qui, visiblement, ne comprend rien à la situation. Tout cela va trop vite pour son cerveau encore légèrement embrouillé. Il lui sourit.

— Ne pose pas tes yeux sur elle, je te l'interdis, dégage.

Alors que je m'apprête à lui bondir dessus, Lucas me rattrape et demande au médecin de le dégager. Gabriel et Duchnoc quittent la pièce devant le ton autoritaire de Lucas qui, de par son physique imposant, n'a jamais besoin de se répéter quand il donne un ordre. Je me jette sur les stores pour les fermer et lui demande de tenir la porte verrouillée, tandis que je leur explique rapidement la situation.

Qu'est-ce qu'il fout ici bordel ? Et pourquoi Duchnoc l'a fait entrer dans la chambre de Jeanne ?

Je dois tirer ça au clair. Avant d'ouvrir au médecin qui frappe à nouveau, je préviens mes amis :

— Il faut qu'on se casse au plus vite ! Je vais avancer nos vols pour la France, nous ne sommes plus en sécurité.

Lucas m'assure de son regard. Suzon part préparer nos bagages et régler l'hôtel. Moi, je négocierai avec Duchnoc pour avancer le départ d'une journée, ça ne devrait pas poser de problème.

Voilà, c'est notre plan.

Enfin, je rejoins le couloir. Lucas me suit. Il se penche à mon oreille en fixant Gabriel, toujours à l'étage.

— Je suis ton assurance, je ne le laisserai pas te toucher, sois tranquille.

— Docteur, expliquez-moi pourquoi vous avez laissé cet homme entrer ici !

— Cela fait des mois que Monsieur Vance s'est manifesté, c'est lui qui a demandé que l'on fasse entrer Jeanne dans le protocole que vous avez signé pour lui donner les meilleures chances. Il est de la famille.

— Vous vous foutez de ma gueule ?! Je suis sa tutrice, je suis sa famille ! Personne ne s'approche d'elle sans mon accord, personne ne la touche sans mon accord, personne ne pose les yeux sur elle sans mon accord !!! S'est-il approché d'elle ?

Je fixe Gabriel qui ne comprend pas mon français, j'ai envie de lui arracher les yeux.

— Non Mademoiselle, j'ai cru que...

— Vous avez cru ? Mais vous me prenez pour qui ? Vous n'aviez pas le droit. Je vous promets un procès médiatique et une très mauvaise presse sur ce coup-là. Faites-le sortir d'ici immédiatement, je ne tolérerai pas sa présence une minute de plus, compris ?

Il semble paniqué et appelle la sécurité pour qu'on chasse Gabriel.

Il paraît différent, plus vieux peut-être et il y a quelque chose dans son regard qui semble plus sérieux. Il paraît plus mature, je vois que lui aussi a souffert. Ses cheveux sont plus longs et ses belles boucles se déploient. Il est magnifique, je devine pourtant que ses traits tirés reflètent son manque de sommeil. Toujours le même au premier abord, il paraît en fait transformé. Pourtant, tout ça lui ressemble tellement. Il n'a aucune limite, mais aujourd'hui, il a franchi la mienne. J'ai le cœur en miettes, mais je ne suis pas faible. Stop !

— Tout ceci est une terrible méprise.

— Une méprise qui va vous coûter cher... À moins que vous nous laissiez sortir aujourd'hui même avec un avion privé pour la France ?

Lucas me regarde, visiblement stupéfait. Je cligne des yeux pour qu'il se taise. La clinique possède ce genre de ressource et je veux quitter cet endroit avec ma famille au plus vite.

— Je vais organiser ça. Mais Monsieur Vance a été très généreux.

Je m'approche alors de Gabriel.

— Toi, comment oses-tu te pointer ici ? Tu n'as donc aucun respect ?

— Juliet, je suis tellement désolé.

— T'es désolé ? Mais de quoi ? De t'être foutu de moi ? De m'avoir traitée comme un objet ? De t'être approché de ma famille sans autorisation ? De m'avoir menti ? D'avoir tenté de m'échanger ou de me vendre, je ne sais pas trop ? De m'avoir brisé le cœur ? Dis-moi Gabriel, de quoi es-tu désolé ? Parce que je suis certaine que ça va me détruire encore un peu plus alors vas-y balance toute ta merde, vas-y.

Je hurle et je pleure au milieu du couloir, je tremble et Lucas me rattrape lorsque je m'effondre. Ça fait des mois que je refoule toutes ces questions. J'ai bloqué son numéro et n'ai pas consulté une seule fois mes mails. Je n'avais plus eu la moindre nouvelle. Entre la colère et la fatigue, je suis à bout de force. Il me soulève, Gabriel pète les plombs.

— Lâche-la tout de suite, sinon je te défonce la gueule !!!

Mais Lucas l'ignore, tandis que la porte de la chambre s'ouvre. Jeanne apparaît dans l'entrebâillement, en pleurs.

Quelle horrible image...

Je m'en veux d'avoir fait pleurer la personne qui compte le plus au monde, aussi je me jette à ses pieds.

— Pardon Jeanne, pardon. Je ne crierai plus. Je promets, pitié ne sois pas triste, pitié.

Elle passe sa main dans mes cheveux.

— Jul's, je ne t'en veux pas. Je réalise seulement à quel point cet homme t'a brisée. J'aurais dû revenir plus tôt pour te protéger comme tu l'as fait pour moi.

À ma grande surprise, elle crie à l'attention du médecin.

— Alors il vient cet avion ? Parce que j'ai beaucoup de choses à raconter à la presse si c'est pas le cas... Et veuillez chasser ce malotru.

Bien entendu, Gabriel ne se laisse pas faire face aux agents de sécurité. Il hurle alors à mon attention, tout en se débattant.

— Juliet, je n'ai jamais voulu que ton bonheur ! Je me suis renseigné sur toi, sur ton secret pour te protéger. Je n'aurais pas supporté qu'un autre homme pose une main sur toi, je voulais juste te changer les idées. J'avais tort, mais ne me déteste pas ! Juliet, je t'en prie, pardonne-moi !

— Va au diable, je ne veux plus jamais te revoir. Je ne reviendrai jamais.

Et puis plus rien. Il se fait embarquer et jeter dehors.

Les choses s'organisent rapidement : Suzon revient une heure après avec toutes nos affaires, Lucas s'occupe de notre arrivée à Paris, moi je fais la valise de Jeanne. Elle me regarde aller et venir, sans jamais me quitter des yeux. Elle ne bouge pas. Elle plante ses iris dans les miens.

— Es-tu sûre de toi ? Cet homme s'est très mal comporté, mais...

— Mais quoi ?

— Tu le détestes tellement... La frontière entre l'amour et la haine est si mince. Je me dis que peut-être il ne voulait pas te faire aussi mal ?

— Tu as tout à fait raison ! Je l'ai aimé et détesté depuis le premier regard, sans jamais savoir quel sentiment prédominait. C'est épuisant et destructeur. Mais maintenant je sais, il n'apporte que souffrance et douleur. Je ne veux plus de lui dans ma vie.

La discussion est close, nous rentrons chez nous.

Gabriel

Après six mois sans elle, me faire virer de l'hôpital comme un moins que rien fut le coup de grâce, celui qui m'a achevé pour de bon.

Comment ai-je pu perdre le contrôle de ma vie à ce point-là ? Cette femme me rend fou. Bon, je reconnais que, à la base, ce n'était pas vraiment futé de l'amener dans cette baraque à la con ! Mais j'aurais fait n'importe quoi pour chasser ses cauchemars et l'aider à penser à autre chose. J'ai compris en croisant son regard qu'elle allait me filer entre les doigts. Elle est pourtant très maline et s'est contrôlée à la perfection. Mais je suis maître en la matière, alors je n'ai eu aucun mal à sentir sa peur. En revanche, jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle demanderait asile dans une ambassade, et encore moins que ces idiots me foutaient dehors !

Quand je suis rentré chez moi tout seul comme un con, j'ai tapé dans un mur à m'en briser les os ! J'avais tellement mal que ça me lançait dans tout le bras. Au moins, ça effaçait un peu ma colère. Mon chauffeur a tourné toute la nuit devant chez elle, elle n'y est même pas repassée ! Quand j'ai su qu'elle avait pris son avion, j'ai paniqué. La peur de ne jamais la revoir, de ne jamais pouvoir lui parler, de la perdre pour de bon...

Merde, une putain de crise d'angoisse quoi !

J'ai même dû appeler Liam et Aedan à la rescousse. Ils n'ont d'ailleurs pas manqué de me donner leurs avis quant au gros connard que j'ai été de l'amener là-bas. Ils ont tenté une blague ou deux, en vain, face à mon expression désespérée et l'état de ma main.

Et puis, comme à leur habitude, ils ont assuré. Ils ont pris en charge mes rendez-vous professionnels le temps que je me ressaisisse et m'ont aidé depuis lors. Six mois, six longs mois sans parler à Juliet...

Six mois de cauchemar !

Alors, quand le directeur de la clinique m'a appelé pour me dire que Jeanne Bastille allait sortir entourée de sa famille, je me suis précipité à l'aéroport pour retrouver Juliet. Je n'avais pas réfléchi à un plan. De toute façon, elle va devoir me pardonner, ou au moins accepter d'écouter mes explications. Elle ne peut pas me résister, elle ne peut pas m'abandonner. Ça, je ne la laisserai pas faire. Je suis un homme puissant, elle ne pourra pas me dire non, je suis prêt à tout ! La concernant, je n'ai aucune limite. Je ne sais pas vraiment comment j'en suis arrivé là, mais je me suis embarqué avec elle dans cette folle histoire et pour rien au monde je ne vivrai sans elle.

Cette gamine a réussi à rendre accro à son corps et encore plus à son cœur. Elle est si forte et si fragile à la fois, et n'a pas peur de le montrer. Je suis déconcerté par chacune de ses réactions, mais je m'en fous, je la veux ! Je deviendrai un homme meilleur pour enfin la mériter. Jusqu'à présent, je me suis plutôt

montré froid et insensible, en collectionnant les grosses conneries. Au point de me retrouver comme un idiot sur un trottoir en Suisse ! Devant une clinique à laquelle j'ai accordé une subvention colossale dans le seul but de faire revenir à la vie la meilleure amie de Juliet. Ah Juliet, la femme que j'aime.

Putain je l'aime, je l'aime tellement que je suis prêt à tous les excès de la terre.

À présent, j'en ai pleinement conscience, après tout ce temps passé loin d'elle, juste à réfléchir. Mais comment est-ce possible ? Dans la voiture qui me ramène à l'hôtel après mon ultime échec à l'hôpital, je me fais la liste de tout ce que j'aime chez elle.

– Ses yeux si expressifs et ingénus qui ne te donnent qu'une envie : la protéger !

– Son corps si doux et si sensuel qui ne te donne qu'une envie : la posséder !

– Son intelligence et sa répartie qui ne te donnent qu'une envie : la provoquer !

– Son innocence et son honnêteté qui ne te donnent qu'une envie : lui ressembler !

– Sa volonté et sa ténacité qui ne te donnent qu'une envie : l'encourager !

– Sa bonté et sa loyauté qui ne te donnent qu'une envie : l'apprivoiser !

– Sa personnalité qui ne te donne qu'une envie : l'aimer toujours plus fort, toujours plus près pour ne jamais la quitter, pour que jamais je ne me sente abandonné.

L'abandon, je ne connais que trop bien ce sentiment et elle le sait. Elle a compris ce qui me tourmente, pourtant, je pourrais parier qu'elle n'a jamais enquêté. Elle est tellement brillante, tellement sensible et intuitive ! La peur m'envahit en imaginant un instant ne jamais la revoir, ne plus jamais sentir son odeur, ne plus jamais toucher son corps. Mais surtout, ne plus jamais entendre sa voix, son accent délicieux et sa maîtrise de notre langue, qu'elle ne considère pas comme la sienne. Elle est franco-américaine, mais ne se dit pas américaine. Pourtant, elle parle comme un livre et son accent français lui donne un charme et une intonation inoubliable. Si je ne devais choisir qu'une chose dont il me serait impossible de me passer, ce serait bien sa voix.

Cette femme m'a envoûté. Comment vais-je faire pour la reconquérir ? Elle n'est jamais revenue travailler. Elle me manque tellement. Six mois sans elle, six mois de trop, il est temps de lui envoyer un énième mail. J'en peux plus.

« *Juliet,*

Je voudrais que nous parlions, j'ai beaucoup de choses à t'expliquer. Tu ne peux pas me quitter comme ça, tu ne peux pas me faire ça. Tu as promis de me revenir. Je suis tellement désolé. Appelle-moi.

Gabriel »

Aucune réponse de sa part de toute la fin de journée.

Lorsque j'appelle la clinique pour savoir ce qui se passe pour Jeanne, j'apprends que tous ont filé dans un avion privé pour Paris. Heureusement que je suis assis, car mes jambes m'auraient lâché. Je suis à présent effondré sur mon lit. Elle est rentrée en France pour de bon, elle ne reviendra jamais. Comment vais-je faire ?

J'ouvre le minibar, puis les choses deviennent floues. J'en ai perdu la notion du temps, mais bordel, ce que j'ai froid ! Merde, je suis sous une douche froide, mais il se passe quoi putain ?

— Gabe, tu es une vraie loque, bouge-toi un peu sinon on te fait interner en cure de désintox dès notre retour à New York.

C'est Aedan, en costume, qui me maintient sous la douche, complètement trempé. Liam est là aussi, et téléphone juste à côté. Mais sur qui hurle-t-il ?

Je comprends rien à ce qu'il raconte...

— S'il te plaît Aedan, lâche-moi !!! OK, je vais prendre une douche !

— Tu pues mec, t'as une gueule affreuse ! Putain, tu fais chier Gabe !

Je comate sous la douche que je choisis de prendre chaude. Mon reflet que je croise dans le miroir en sortant me tétanise ! Merde, vu ma gueule, ça doit faire plusieurs jours que je me soûle. J'ai même une barbe, une vraie barbe ! Pas un truc sexy que j'entretiens tous les jours, non, une barbe qui doit avoir plus d'une semaine. Je n'en ai jamais eu une pareille. Mes cernes sont de couleur violette. Mes joues sont creusées, je suis amaigri. C'est flagrant.

Bordel...

Je rejoins les gars dans la pièce d'à côté : Aedan s'est changé et, quant à Liam, il fait les cent pas dans ma suite.

— J'ai un peu pété les plombs les mecs, je suis désolé. Je vais me reprendre.

— *Un peu pété les plombs ?* Tu déconnes ou quoi ? On a cru que tu étais mort ! Et ces connards de l'hôtel à qui tu as interdit de pénétrer dans ta chambre qui ne voulaient pas nous donner de tes nouvelles ! Apparemment, tu n'as rien mangé depuis trois jours !

— Je suis désolé.

Liam prend la parole pour la première fois depuis son arrivée :

— Tu vas rentrer avec nous à la maison, nous sommes navrés de ce qu'il t'arrive. Et cette nana semble avoir disparu de la surface de la Terre. Mais on va la retrouver, t'inquiète pas, c'est une question de temps.

Au moment où il prononce ces mots, de violents souvenirs d'enfance me reviennent.

— Elle a disparu, nous n'avons plus aucune trace d'elle, mais nous continuons à la chercher...

Bla bla bla...

Je dois être pris de panique car les visages de mes potes virent au blanc, et mon centre de gravité se modifie. Black out^[6].

— Gabe, bordel, Gabe, réveille-toi.

— Putain, mais pourquoi t’as dit ça Liam ?! Tu sais bien qu’il supporte pas d’entendre ça, quel con sérieux !

Je reviens à moi peu à peu. Mon cœur bat tellement la chamade qu’ils font venir un médecin qui me fait une injection pour me calmer.

Lorsque je me réveille, je suis chez moi, à New York, dans mon lit. Je suis seul dans ma chambre, mais j’entends des voix au loin. Je me lève et découvre Aedan, Liam et mon paternel dans mon salon.

Merde, il ne manquait plus que lui.

— Gabriel, tu es réveillé.

— Oui, bonjour père, comment allez-vous ?

— C’est à toi qu’il faut demander ça, tu as une mine affreuse. Tes amis m’ont appelé.

Mes yeux leur lancent des éclairs.

— Ils n’auraient pas dû vous déranger, père. J’ai traversé des mois difficiles. À présent, je vais me ressaisir, et tout va rentrer dans l’ordre.

— Mon fils, ne me prends pas pour un idiot. Tu te caches derrière un masque depuis la disparition de ta mère, et je crois qu’aujourd’hui le masque est tombé. Alors même si cela ne te plaît pas, c’est une bonne chose. Je te souhaite vraiment de t’en remettre et d’accepter les choses pour enfin pouvoir vivre ta vie et non la sienne.

La colère bouillonne en moi et je serre les poings.

— Ne me parlez pas d’elle. Vous avez cessé d’y croire dès qu’elle est partie. Vous ne l’avez jamais cherchée. Vous n’avez pas de cœur.

— Et tu me ressembles bien plus que tu ne le penses. Que faisais-tu dans cette chambre en Suisse ? Qui tentais-tu de fuir ?

— Je ne suis pas comme vous, je ne fuis pas. Je n’arrêterai jamais.

— Gabriel, tu sais bien que c’est faux, et même si tu as toujours refusé de l’accepter, j’ai retourné ciel et terre pour retrouver ta mère. Mais nous n’avons jamais su où chercher. Je suis conscient que pour un

petit garçon, c'est dur à admettre, mais j'ai fait et je fais encore tout mon possible. Mais toi, tu n'as pas répondu à ma question. Quelle est la femme que tu as laissé partir ? Parce que c'est bien de ça dont il est question.

— Je ne l'ai pas laissée partir, elle m'a quitté et elle a eu raison ! Je n'en vaud pas la peine. Elle sera plus heureuse sans moi. Je suis maudit, comme vous. Nous sommes maudits tous les deux pour ne pas avoir su la protéger *elle*.

Mon père s'approche de moi et me serre dans ses bras. Je voudrais me battre contre lui, me détacher de son étreinte, mais j'en suis incapable.

— Gabriel, tu étais un enfant, comment peux-tu te reprocher tout ça ? Tu n'as été que la victime. Si je pouvais te donner une réponse, je le ferais. Pour pouvoir t'apaiser, enfin.

— Elle, elle pouvait m'apaiser. Son innocence, sa beauté, son intelligence, sa sensibilité, tout m'apaisait. Sa force aussi, père, elle est si forte, bien plus que je ne le serai jamais. Je ne la mérite pas.

— Ce n'est pas à toi d'en juger. Bon, cette Juliet Clarck est actuellement à Paris, dans sa famille avec ses deux amies et un homme. Elle est constamment entourée. Mais...

— Vous l'avez fait suivre, père ?

— Bien entendu, je la fais suivre depuis des mois. La femme qui peut délivrer mon fils mérite quelques égards de ma part. Je ne parlerai pas ici de filature, mais plutôt de protection. Personne ne s'approchera d'elle. Je l'ai à l'œil, disons. Fils, elle vient de réserver des billets d'avion pour New York avec sa carte de crédit. Elle arrive dans une semaine alors bouge-toi, tu n'es pas présentable.

Elle revient, mon Dieu, elle revient !

— Qu'est-ce que je dois faire ?

Voilà que je me retrouve à demander conseil à mon père à qui je n'ai pas parlé depuis au moins trois ans. Ma vie est dingue. Tout a changé en six mois.

— Tu vas appeler ton employé, celui avec lequel elle est encore en contact malgré sa démission, un Mickael quelque chose. Et tu vas l'augmenter de façon considérable. Ensuite, tu vas t'assurer qu'il te préviendra de tous les mouvements de Juliet et nous, avec tes amis, on va s'occuper du reste. Et par pitié, va te raser et avale quelque chose, tu fais peur.

Je n'ai pas le temps de répondre que je le vois échanger des regards en coin avec mes potes avant de filer, suivi de son chauffeur. Je m'écroule dans un fauteuil.

— C'est vous qui lui avez parlé de Juliet ?

— Non, c'est même lui qui nous a appelés pour qu'on vienne te chercher en Suisse. Je pense qu'il te fait suivre en permanence ou qu'il te protège plutôt.

— Et c'est quoi son plan ?

— Il te l'a dit. Pour le reste, croisons les doigts pour que Jeanne soit plus clémente que Juliet.

— Juliet me détestera encore plus si vous mêlez Jeanne à tout ça. Vous auriez vu son regard quand elle m'a vu poser les yeux sur son amie... Elle est devenue féroce, elle serait capable de tout pour elle. Elle a failli me sauter à la gorge, et c'est l'autre type qui l'en a empêchée. Elle m'a vraiment foutu la trouille et pourtant, son gabarit face au mien, c'est une blague.

— On y pensera. Toi ressaisis-toi et va bosser demain. Tu donnerais envie à aucune femme en ce moment, y compris Juliet ! Mais avant qu'on ne s'affaire à sauver ta vie de la noyade, une question. Est-ce que tu es prêt à tout pour elle ?

— Tout.

— Parfait.

Et je me retrouve seul. Enfin *seul*, pas vraiment. Il y a une nouvelle gouvernante chez moi. Une espèce de jeune fille de l'est que j'aurais à coup sûr baisé, si seulement Juliet n'avait pas envahi toutes mes pensées et dérobé tout mon désir. Je passe un long moment dans ma salle de bain pour me redonner forme humaine. Cette semaine en Suisse fut décidément désastreuse. Peut-être tout autant que les six derniers mois ! Il était temps que je réagisse.

Je dîne alors dans mon bureau, un repas 100 % américain que je n'apprécie pas. Je paierais cher pour une blanquette de veau et une crêpe de ma belle, pour la voir passer la porte entièrement nue, à ma recherche. Je chasse mes rêves et consulte mes mails. Mon cœur rate un battement, j'en ai un de Juliet.

« Gabriel,

J'ai mis du temps à te répondre, car j'ai mis du temps à comprendre ce qu'il s'était passé.

Je crois effectivement que nous aurions beaucoup de choses à nous dire, mais je n'en ai pas la force.

Jamais je n'aurais cru que tu puisses me briser le cœur à ce point-là, je ne te pensais pas capable d'autant de mensonges et de manipulation.

Je ne suis pas à la hauteur et je ne veux pas de tout ça dans ma vie, je ne peux pas endurer ça.

Puisque tu connaissais tout de ma vie depuis le début, tu comprendras aisément pourquoi.

Sache cependant que je n'ai jamais fait semblant avec toi, je n'ai jamais triché.

Je te l'avoue car je suis persuadée que tu as besoin de le savoir. Ça te servira pour plus tard.

Quant à ma promesse de te revenir, elle n'était destinée qu'à l'homme dont je pensais être follement tombée amoureuse. La trahison ne faisait pas partie de ce que je pouvais concevoir entre nous.

Moi aussi je suis tellement désolée.

Mes yeux s'embuent. Le pire dans tout ça, ce n'est pas qu'elle me quitte, mais que je lui ai brisé le cœur. Je suis tellement un connard arrogant et prétentieux que je ne me suis même pas posé la question de savoir ce qu'elle pouvait ressentir. Elle est tombée amoureuse de moi, et même si je n'étais pas maître de mon comportement avec elle, celui qu'elle a vu en moi est celui que je voudrais être tous les jours.

Imaginer les larmes qu'elle a dû verser pour écrire ce mail me donne la nausée. Cela doit sans cesse estomper sa joie d'avoir retrouvé sa meilleure amie. Je me dégoûte. La seule femme que j'ai été capable d'aimer, je l'ai brisée.

Quel connard ! Ressaisis-toi ! Si tu replonges, tu t'emprisonnes dans une spirale infernale et ton père va encore débarquer. Respire Gabriel, respire.

Je me concentre sur les autres mails, laissés de côté lors de cette semaine d'enfer en Suisse. Je vais me coucher de bonne heure et sombre dans le sommeil plus rapidement que prévu. Mais elle est partout. Malgré mon chagrin, elle hante mes rêves de façon délicieuse. Bon, ça ne m'empêche pas de me réveiller en sueur à 05 heures du matin. Je me lève et vais courir, ça me fera du bien. Une fois dehors, l'air qui s'adoucit peu à peu m'apaise. Je cours dans Central Park et, sans même y réfléchir, me retrouve devant chez Juliet. Je sais qu'elle n'est pas là, mais j'observe tout de même quelques minutes sa fenêtre, avant de rentrer, prendre une douche et partir travailler.

Les rendez-vous avec Aedan et Liam s'enchaînent, et aucun d'eux ne mentionne Juliet. À 17 heures, je convoque Mike dans mon bureau : il est temps d'appliquer à la lettre ce que mon père m'a demandé. Après tout, foutu pour foutu, autant tenter le coup ! Le rendez-vous se passe plutôt bien et Mike semble sensible à mes interrogations concernant celle qui a l'air d'être son amie. Il a beaucoup d'affection pour la jeune femme courageuse et téméraire qu'elle est, et je ne peux pas le juger. Je l'admire au moins autant que lui. Il m'avoue sans aucune contrepartie qu'il se fait du souci pour elle, qu'elle semble être malheureuse, bien qu'elle essaie de donner le change au téléphone.

Merde, il me demande même si je ne peux pas faire quelque chose pour la faire revenir. Comme j'aimerais pouvoir faire en sorte qu'elle revienne ! Une fois l'entretien terminé, alors qu'il est sur le pas de la porte de mon bureau, il se retourne vivement.

— Si elle fuit, c'est pas par lâcheté. Elle a beaucoup souffert vous savez, beaucoup trop pour son jeune âge et a assumé beaucoup trop de responsabilités aussi. Elle a juste besoin de savoir que vous ne l'abandonnez pas, que vous ne renoncerez jamais à elle. Elle a juste besoin de savoir que vous serez toujours là, qu'elle n'a pas à s'inquiéter. Elle s'est trop battue pour ne jamais être seule. Donnez-lui la seule chose dont elle a besoin.

Putain, dire que je n'avais jamais vu ça sous cet angle alors que c'était tout ce temps sous mes yeux...

Il a raison sur toute la ligne : cette jeune femme a été capable de tout affronter pour sauver son amie d'enfance, de tenter l'impossible et de tout espérer pour que personne ne lui prenne jamais son amie. Je vais lui prouver que je veillerai sur elle pour toujours. De toute façon, je ne suis capable de rien d'autre, j'y consacrerai ma vie.

Les jours passent, je reprends du poids peu à peu et retrouve mon allure normale. Mes cheveux sont peut-être un peu trop longs, mais elle adorait tirer dessus pendant l'amour et je suis incapable de renoncer à cette image. Mon père m'a informé de l'heure de son arrivée à New York, et du fait qu'elle sera accompagnée de ses amis. Il me conseille de lui laisser le temps de s'installer avant de tenter quoi que ce soit. Il est drôle lui, je ne sais même pas ce que je vais faire ! Je n'ai pas de plan, je suis terrorisé.

Le jour J, je pars travailler de très bonne heure et reçois un mail de Mike m'informant qu'elle a pris contact avec lui pour lui annoncer son arrivée. Se doute-t-elle que je suis au courant ? Alors que je suis dans l'incapacité de me concentrer, un peu avant midi, mon téléphone sonne. Mon cœur s'affole en découvrant un numéro dont le préfixe est français. Mes mains tremblent tandis que je décroche. Je ne peux en placer une.

— Gabriel Vance, je m'appelle Jeanne Bastille. Je suis une amie de Juliet. Vous savez, celle que vous avez espionnée pendant son coma ?!

Elle parle anglais assez grossièrement et j'en profite donc pour déballer mes cours de français.

— Jeanne, je suis heureux d'entendre que vous allez bien. Comment va Juliet ?

— Mal, et c'est à cause de vous ! Je ne peux pas supporter ça. Vous vous êtes comporté comme un sale con. J'espère que vous regrettez amèrement votre connerie ?

— Je ferais n'importe quoi pour elle. Mais elle a été très claire, elle ne veut pas me revoir.

— Gros malin ! Si elle ne voulait vraiment pas vous revoir, jamais je n'aurais pu la convaincre de m'amener en voyage à New York. Nous venons d'atterrir. Ce soir, nous allons dîner dans son restaurant préféré à 20 heures. Soyez-y et comportez-vous comme un homme sinon vous passerez le reste de votre minable existence à pleurer dans votre stupide bureau plein de croyances à la con !

— Elle vous a parlé de mon bureau ?

— Bien entendu, je sais tout de vous et rassurez-vous, elle est bien plus respectueuse vis-à-vis de vous que vous ne l'avez été vis-à-vis d'elle. Et encore une chose, c'était quoi ce plan avec la maison close ?

— Une idée de macho à la con. Je l'ai regrettée avant même que nous n'entrions. Jeanne, pourquoi faites-vous ça ?

— Parce qu'elle m'a sauvée et que, malheureusement, la seule personne capable de la sauver, ce n'est pas moi, mais vous ! Je ne sais pas comment vous avez fait votre compte, mais vous avez cette responsabilité et vous avez intérêt à l'assumer. Parce que pour être tout à fait franche avec vous, je crois que vous êtes un gros con, mais un gros con fou d'amour pour elle, alors c'est le moment de le montrer !

Et elle raccroche. Je repasse la discussion en boucle dans ma tête et appelle mon prof pour être sûr d'avoir bien compris toutes les expressions qu'elle vient de me débiter, et que j'ai inscrites sur mon bloc note.

Bon le rendez-vous est pris, 20 heures ce soir. Je dois taper fort, je n'ai plus le droit à l'erreur.

Juliet

Mais pourquoi j'ai laissé Jeanne me convaincre que ce voyage était une bonne idée ?

Ça fait des mois que je pleure dans mon coin, et revenir ici, c'est pire que tout. Elle m'a harcelée parce qu'elle voulait voir le monde, prétextant avoir perdu assez de temps avec ce foutu coma et cette horrible rééducation. Alors j'ai cédé. Mais je n'ai toujours pas compris pour quelle raison elle avait autant insisté pour que ce voyage se fasse à New York. C'est le seul endroit sur terre où je ne veux pas être. Je n'arrive pas à lui refuser quoi que ce soit depuis son réveil, aussi j'ai accepté sans broncher. Devant tout le monde, je fais bonne figure et j'y arrive assez bien. J'ai quand même réussi à réveiller la marmotte qui me sert de meilleure copine, c'est un exploit ! Il y a quelques jours, nous sommes même retournées toutes les deux sur la plage où le drame avait eu lieu, et bien que Jeanne fut émue, elle me fit la promesse d'arriver, elle aussi, à me guérir de mon chagrin. C'est impossible, mais c'est gentil de vouloir essayer, je l'aurais fait aussi. Mon père n'est pas dupe, il s'inquiète beaucoup. Il insiste pour que je cherche un nouveau travail, mais c'est tellement dur pour moi.

La vérité, c'est que le jour où je trouverai un nouveau job, loin des États-Unis, loin de New York, loin de lui, tout sera fini. Ce sera comme si rien n'avait jamais existé et cette idée m'est insupportable. Comme je le lui ai dit un jour, je préfère souffrir de trop d'amour que de pas assez. Pourtant, ça me coûte énormément de l'aimer. Je l'aime comme une folle ! Mais aimer pour deux, c'est trop épuisant, et s'il n'en a pas envie, je ne vois pas comment moi, Juliet Clarck, pourrais contraindre Gabriel Vance à quoi que ce soit. J'ai beau être naïve et innocente, je ne suis pas stupide.

Jeanne revient toute sourire des toilettes et je me sens bien. Nous venons d'atterrir et le voyage s'est bien passé. Nous n'allons pas tarder à rejoindre mon ancien appartement. Je dis « ancien » car j'ai la sensation d'être devenue une étrangère depuis tout ce temps passé loin d'ici.

— Bon, t'as réservé ton restaurant ?

— Oui, Jeannot, comme promis.

— Et tes copines, elles parlent français ? Parce que je vais galérer en anglais.

— Je traduirai pour toi, t'inquiète pas. J'ai hâte que tu les rencontres.

— Et, on va faire du shopping avant ?

— Si tu veux.

— Je veux être canon ce soir.

— Tu le seras.

Nous regagnons enfin mon appartement et je retrouve, non sans émotion, mes affaires. Suzette, Jeannot, Ari, Carla et moi nous préparons, lorsque l'on sonne à l'interphone. J'appuie sur le bouton et la voix qui en sort me fait l'effet d'une bombe. C'est Harry, le chauffeur de Gabriel.

— Mademoiselle Clarck, Monsieur Vance m'a demandé de faire une livraison pour vous.

Alors qu'il monte les marches pour rejoindre mon appart, ses pas résonnent aussi fortement que les battements de mon cœur. Mon angoisse semble contagieuse : personne ne bouge ou ne dit un mot lorsque le chauffeur frappe à la porte. J'ouvre sur un Harry souriant, qui me tend une grande enveloppe kraft sur laquelle mon prénom est écrit avec une jolie écriture attachée. Pas de doute, c'est l'œuvre de Gabriel, je me souviens de l'encre et des plumes qui se trouvaient dans son bureau. D'ailleurs, à mon grand désespoir, je me souviens de cette pièce en détail. Harry me salue et nous souhaite une bonne soirée, me laissant plantée au milieu du salon avec l'enveloppe dans les mains.

Arrête de rester plantée là comme une débile et fais quelque chose !

Jeanne me dévisage alors.

— Je jure que si tu n'ouvres pas ça tout de suite, je le fais moi-même.

Sa sœur la corrige :

— Jeannot, un peu de patience.

— De la patience, hors de question ! Dois-je rappeler à tout le monde que ma dernière sieste a duré cinq ans ?! J'ai perdu assez de temps comme ça, Jul's, ouvre cette putain d'enveloppe !

Après un sourire sans âme, je m'exécute. La familiarité de la carte que j'y découvre me saute aux yeux. C'est une reproduction de son tatouage, avec les coordonnées inscrites sur ses pectoraux, dans son dos, sur ses épaules et tout le long de ses bras. Les larmes coulent sur mes joues. En me donnant cette carte, il m'immisce dans ses recherches, c'est bien calculé de sa part. Lors de notre première conversation à ce sujet, il avait semblé si surpris. Il ne se doutait pas que j'y verrais une carte. Aucun doute, cette carte est plus garnie que celle sur son corps. Je l'avais souvent admirée, et je pourrais pointer au premier coup d'œil ce qu'il y a ajouté. Mes larmes redoublent alors : les deux nouvelles coordonnées situent précisément sur le globe terrestre ma maison à Paris et la clinique en Suisse où Jeanne a séjourné. Puis au dos de la carte, un message et un drapeau.

« Juliet,

Ce qui m'est le plus insupportable, c'est de t'avoir brisé le cœur, alors que je ne voulais que te le dérober.

Je vais alors passer le reste de mon existence à le réparer.

Comme tu l'as compris, il y a très longtemps, j'ai perdu une personne que je cherche encore. Sur ma route, beaucoup de chagrin et de désillusion et puis un jour, toi.

Plus rien ne compte si je ne le partage pas avec toi.

Je ne laisserai pas s'évaporer celle que j'aime plus que ma vie.

Pardonne-moi et choisis où tu souhaites vivre, j'y intégrerai le drapeau sur mon torse, je le marquerai à jamais.

Je t'aime.

Gabriel. »

Je laisse tomber la carte au sol, tandis que je m'écroule sur le fauteuil derrière moi. Jeanne se saisit du document et râle à voix haute.

— Quelqu'un a-t-il l'application Reverso^[7] sur son portable s'il vous plaît ? Je voudrais tout saisir de la nuance.

Suzon lui tend son téléphone et elle tape le message de Gabriel. Quand elle a enfin compris, elle s'approche de moi et s'agenouille à mes côtés.

— Juliet, ça fait presque six mois que tu pleures dès qu'on tourne le dos. Et ce type a beau être un sale con arrogant, il n'en est pas moins fou de toi. Alors même si t'es pas prête à faire un pas vers lui, reconnais au moins qu'il vient d'en faire un immense vers toi.

Je hoche la tête. À cet instant, j'aimerais qu'il soit là pour me dire ce que je rêve d'entendre. Mais Gabriel est quelqu'un d'imprévisible, il ne fait jamais ce qu'on attend de lui.

Les filles me tendent le document que je glisse dans ma pochette. Par la suite, Jeanne arrive à me traîner dans tous les magasins branchés de la ville et à me faire acheter des tas de tenues, que je n'aurai probablement jamais l'occasion de porter. Mais elle semble si heureuse, que même Lucas me somme de coopérer sans la contrarier. Lui la suit comme son ombre. Et bien qu'une mise au point entre eux ait éclaté en une dispute avant notre voyage, ils sont plus amoureux que jamais.

Le soir venu, nous filons en taxi au restaurant. Une fois là-bas, le patron vient nous accueillir. J'ai choisi cet endroit pour Jeanne. Je sais qu'elle s'y sentira bien et pourra parler français. Depuis qu'elle s'est réveillée, elle est redevenue très bavarde. J'adore ça, mais je ne le lui avouerai jamais.

Nous discutons un moment devant le restaurant en profitant de la belle soirée de printemps qui s'offre à nous.

Alors que nous terminons notre premier apéritif dans un coin du bar qui nous a été réservé, je constate que l'endroit est plutôt désert, même si quelques habitués sont présents. La porte s'ouvre violemment, mon cœur rate un battement. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là. Je me fige alors que Jeanne se tient tout près de moi, pour chuchoter à mon oreille.

— Tu vas passer pour une gourde si tu restes cramponnée au comptoir. Essaie d'être naturelle.

Mais qu'elle est con !

Naturelle ?! Je ne peux pas être *naturelle* à cet instant. Et comme si ça ne suffisait pas, sa voix m'interpelle.

— Juliet, retourne-toi s'il te plaît.

Je secoue la tête de gauche à droite pour signifier que j'en suis incapable.

— Je t'en supplie Juliet, retourne-toi.

Merde, je ne m'y attendais vraiment pas !

Des rires étouffés se font entendre. Il a dû se pointer avec ses deux acolytes. Jeanne s'écarte et je devine qu'il s'approche. Je ne veux pas qu'il me touche, aussi je me retourne vivement. Nos regards qui se croisent provoquent en moi un tsunami d'émotions, comme si je le voyais de nouveau pour la première fois. Il est encore plus beau que ce jour-là, si tant est que ce soit possible.

— Mon Dieu, Juliet, tu es magnifique.

— Faux.

La surprise et la douleur de cette réponse se lisent sur son visage.

— Et tu sais comment je le sais ? Parce que je ne dors plus, parce que je suis tellement triste que je n'arrive pas à reprendre le cours de ma vie. Parce que je ne profite même pas de ma meilleure amie revenue à la vie, et que la culpabilité me ronge. Tu as même réussi à effacer ça.

Ses traits se crispent peu à peu alors que je continue ma tirade.

— Qui peut faire une chose pareille ? Alors tu vois, je suis certaine que non, je ne suis pas magnifique. Je suis dévastée, en colère et épuisée aussi de m'occuper de tout, tout le temps. Et tu sais quoi ? Puisque visiblement tout ça a été encore une fois manigancé de main de maître, je m'en vais. Amusez-vous bien et, de mon côté, je vais tenter de me reposer.

Bien entendu je pleure, je crie et tout le monde me regarde. Rien à foutre ! J'en ai assez, je veux disparaître.

J'attrape alors ma pochette et me dirige vers la sortie. Mais ses yeux sombres ainsi que sa voix m'arrêtent.

— C'est ma mère que je cherche. Tu le savais, tu l'as su le jour où nous nous sommes rencontrés. Et tu vois, ça fait plus de vingt-cinq ans que ça dure. Alors être fatigué de s'occuper de tout, tout le temps, je sais ce que ça fait !

Ses paroles me glacent le sang. Je dois être devenue livide, mais ce n'est pas pour autant qu'il s'arrête.

— Je ne te laisserai pas m'abandonner comme elle l'a fait. Je ne supporterai pas ça une deuxième fois.

Je peux essayer de vivre en étant un enfant perdu, mais je ne serai pas un homme égaré. Juliet, demande-moi tout ce que tu veux, et tu l'obtiendras ! Et si tu te demandes pourquoi *je manigance* comme tu dis, c'est tout simplement parce que je suis bien moins intelligent et intuitif que toi. J'ai cru que pour te suivre, il me fallait avoir un coup d'avance. Mais j'avais tort.

Je suis émue au plus haut point. C'est exactement ce que je voulais entendre, mais avec six mois de retard. Mon Dieu, ce qu'il m'a manqué !

— La seule chose que je voulais, c'était que tu sois honnête. Mais tu n'aurais jamais eu à me révéler ton secret, je ne t'aurais jamais forcé, même si tu as raison, je l'ai su le premier jour. Et ça me brise le cœur de te l'entendre me l'avouer car je ressens ta souffrance. Mais ça te donne pas le droit de me manipuler et de croire que tu pourrais m'échanger ou me vendre ou d'envisager je ne sais quelle horreur.

Les visages de nos proches respectifs qui connaissent tous notre histoire me donnent raison avec leur petit air de dégoût face à ses paroles, et ça me fait encore plus mal. Gabriel se crispe, il se défendra par tous les moyens. C'est d'ailleurs ce que j'aime chez lui, il va au bout des choses.

— Tu cauchemardais même éveillée. J'ai juste voulu te divertir. Lorsque nous sommes arrivés, je l'ai regretté immédiatement ! Si tu n'avais pas fui, je t'aurais fait sortir de force, ce type te matait d'une façon infecte. Et puis je savais ce qui t'attendait le lendemain : le médecin m'avait mis en garde en m'expliquant que le protocole pouvait prendre du temps. Je cherchais un moyen de te faire penser à autre chose, de te garder près de moi. Bizarrement, cet endroit m'est apparu comme une bonne idée. Je suis un vrai con, mais jamais je n'aurais laissé qui que ce soit te toucher. Et je ne t'aurais pas non plus touchée dans cet endroit.

L'atmosphère change soudainement. Toutes mes amies me regardent, les yeux embués par l'émotion. Elles devinent que ce qu'il me dit me touche au plus profond de mon cœur. Mais Gabriel doit comprendre le mal qu'il m'a fait.

— Gabriel, si tu voulais me reconforter, tu aurais dû tout simplement le dire et j'aurais compris. Gérer toute cette merde, ça fait partie de ma vie. J'ai pas besoin qu'on me force à ressentir des choses que je n'ai pas envie de ressentir. Je ne fonctionne pas comme ça, et tu ne devrais pas non plus ; ce n'est pas bon pour toi !

— Laisse-moi te prouver que tu peux te reposer sur moi. Pardonne-moi !

— Avec toutes les idées à la con qui te passent par la tête, je ne pense pas que ce soit approprié. Et si je te pardonne, je vais accrocher un problème de plus à mon wagon, et un problème de taille ! Je n'en ai peut-être plus la force.

Je suis en train de flancher, mais il est prêt à tout. Je le vois dans ses yeux.

— Je le ferai pour nous. Je promets de ne jamais t'abandonner, de toujours veiller sur toi et de te protéger pour que tu puisses te reposer sur moi.

Je le regarde, silencieuse. Et là, le choc, il tombe un genou à terre. Ses yeux traduisent le désespoir et la panique. Mon chagrin se reflète dans ses pupilles, ces six derniers mois n'ont pas dû être faciles pour

lui non plus.

— Juliet, je t'aime comme je n'ai jamais aimé. J'ai si peur que tu m'abandonnes que ça me rend malade ! C'est comme ça depuis le premier jour... Le pire dans tout ça, c'est que tu as exactement la même peur. Je ne veux pas que tu passes ta vie comme ça. Je veillerai sur toi. J'ai besoin que tu aies suffisamment confiance en moi pour être prête à souffrir de trop d'amour plutôt que de pas assez.

Même à genoux, il est presque aussi grand que moi. Je n'ai donc aucune difficulté à me jeter dans ses bras.

— Gabriel, pourquoi ?

— Parce que vivre sans toi en sachant que tu me détestes est pire que tout le reste. Je t'aime Juliet, et pour la première fois, je me sens fort.

— Gabriel, tu es si...

Les mots ne peuvent plus franchir la barrière de mes lèvres.

— Si ?

— Si arrogant, même en cet instant ! Comment peux-tu ?

Il me serre contre lui et se relève. Je décolle du sol alors qu'il passe sa main dans mes cheveux.

— Je promets d'être fort pour nous deux, je promets de te donner tout ce que tu désires. Demande ce que tu veux et tu l'auras.

Je baisse les yeux, en serait-il vraiment capable ?

— Dis-moi Juliet.

— Toi, je te veux, toi. Sans mensonge, sans argent, sans confort, sans aucun artifice, juste toi. Je veux découvrir qui tu es vraiment parce que tu le veux, et non parce que je le devine. Je ne veux pas avoir le sentiment de te voler quelque chose lorsque je comprends comment tu fonctionnes. Et je ne veux plus jamais que tu essaies de me changer les idées avec tes plans foireux ! Je préfère que tu me demandes les choses clairement. Si je ne peux pas répondre, il faudra que tu apprennes la patience.

— Est-ce que ça veut dire que tu acceptes de me pardonner ?

Je lui souris et il m'embrasse en se relevant. Son baiser est si tendre, si libérateur que je manque de m'écrouler. Il me retient alors et je plonge dans ses bras. Je voudrais rester là pour toujours, protégée et aimée. Nous sommes soudainement interrompus par un raclement de gorge derrière nous. J'ouvre les yeux et Gabriel me laisse retomber au sol, tout en me gardant serrée contre lui en un geste protecteur. Puis il se retourne pour se trouver en face d'un homme d'âge mûr. Il est très élégant, ses yeux sombres et sa chevelure me sont familiers. Mon regard va et vient entre les deux hommes. Le restaurant est à présent totalement silencieux. En tout cas, je n'entends plus rien.

— Eh bien, eh bien, Mademoiselle Clarck, quel plaisir de vous rencontrer enfin !

Je tends ma main vers lui sans vraiment y réfléchir. Il possède exactement le même magnétisme que Gabriel. Sans aucun doute, je rencontre son père.

— Plaisir partagé, Monsieur Vance, j’imagine ?

— Et en plus, elle est perspicace ! Mon fils ne m’avait pas menti, vous êtes ravissante.

J’en reste bouche bée et Gabriel me serre encore plus contre son corps. Il semble mal à l’aise, mais se ressaisit rapidement.

— Oui, père, je vous présente Juliet.

Je trébuche presque en l’entendant l’appeler *père*. Non, mais comment peut-on vivre de cette façon ? Je fusille Monsieur Vance du regard. Il s’en aperçoit.

— Je comprends que vous soyez surprise. Mais mon fils et moi ne sommes pas très proches et encore moins démonstratifs. Vous comprenez ?

— Non, pas vraiment, mais ça ne me regarde absolument pas.

Gabriel passe ses mains au creux de mes reins, ce geste me vole un frisson. Alors qu’Aedan et Liam s’approchent de son père, il me chuchote quelques mots :

— Je ne savais pas qu’il se pointerait. T’as pas répondu Juliet.

— Je sais. Plusieurs questions restent en suspens, Gabriel.

— Quelles questions ? Je te dirai tout ce que tu veux savoir.

— J’ai pas envie de discuter de ça alors que ton père me surveille. Il me met mal à l’aise.

— OK, allons au bar ! J’ai besoin de boire un verre.

Je le suis et le barman débouche une bouteille de champagne. Tous mes amis se jettent dessus, le clan de Gabriel aussi. D’ailleurs, très vite, tout le monde se met à discuter dans tous les coins. Jeanne m’attire vers elle.

— Ton mec est vraiment canon. Son père aussi d’ailleurs. Comment te sens-tu ?

— Anesthésiée.

Tandis que je me retourne, son père me prend par les épaules.

— Mademoiselle, je suis ravi. Grâce à vous, mon fils va enfin apprendre à parler correctement français.

De surprise, je recrache ma gorgée de champagne.

Merde, il parle français...

À tous les coups, il a entendu les propos échangés avec Jeannot.

— Je ne suis pas sûre d'être la mieux placée pour lui apprendre à parler correctement français. Mais s'il en a envie, je ferai de mon mieux. Où avez-vous appris à parler si bien ?

— Mademoiselle, une femme telle que vous devrait savoir manœuvrer mon fils sans difficulté.

Non, mais pour qui il se prend, ce mec ?

— Certainement pas. Je ne manipulerai jamais Gabriel. L'amour ne devrait jamais être soumis à condition. Cependant, ce que vous me dites ne m'étonne pas du tout.

Je m'écarte de Gabriel qui écoute notre conversation, probablement sans comprendre, et son père se réjouit de se retrouver seul avec moi. Je suis lancée.

— Puisque vous comprenez très bien ma langue, je vais continuer en français. Sachez que je ne me mêlerai jamais de votre relation avec votre fils. Mais me concernant, il n'est pas utile de faire semblant, ni même de tenter de me manipuler. Si telle était votre ambition, sachez que je ne vous laisserai jamais entrer dans ma famille et, ce, peu importe ma relation avec votre fils. Me comprenez-vous bien ?

Il éclate de rire.

— Vous êtes une jeune femme tout à fait étonnante. Je le note. Mais entre Gabriel et moi, les choses sont bien plus complexes que vous ne pensez.

— Ce que je sais, c'est qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre à aimer. La vie est longue et difficile. Malgré mon âge, j'en ai déjà fait les frais. Et je ne perdrai pas mon temps pour ce qui ne compte pas vraiment.

Il me serre dans ses bras et chuchote :

— Prenez soin de lui, je vous en prie Juliet.

Puis il s'adresse en anglais à son fils :

— Une jeune femme pleine de sagesse ! Tu as de la chance fiston.

Pour mon plus grand bonheur, Gabriel ne me lâche pas d'une semelle. Il respire dans mes cheveux, Liam et Aedan s'approchent de moi.

— Juliet, crois-tu que nous mangerons aussi bien que l'autre soir ici ?

— Leur cuisine est délicieuse, mais si vous êtes bien sages, je pourrai éventuellement cuisiner pour vous à nouveau.

— Nous sommes ravis de te revoir. J’espère que nous ne te dérangeons pas, tu devais dîner avec tes amis.

— Arrête ton char ! Je sais très bien que tout ça est une mise en scène et que tu te moques bien de déranger mes amis ou pas. Mais, rassure-toi, nous ne nous formaliserons pas pour si peu !

J’en profite pour apostropher Monsieur Vance père.

— Vous vous joindrez à nous pour dîner ?

Il me regarde et semble tellement choqué qu’il ne sait pas quoi répondre. Je lui adresse mon sourire charmeur en battant des cils. Il se tourne vers son fils.

— Je ne veux pas te déranger Gabriel.

Je ne lui laisse pas le temps de répondre.

— Étant donné que votre fils ne s’est pas donné la peine de me demander mon avis avant de privatiser mon restaurant préféré, je pense pouvoir me permettre ce petit caprice, n’est-ce pas Gabriel ? Et puis cela nous donnera l’occasion de faire plus ample connaissance.

Gabriel me sourit.

— Bien entendu. Juliet a tout à fait raison, vous êtes le bienvenu, père.

L’entendre appeler ainsi son père me fait froid dans le dos. Ces deux-là mériteraient de se déridier un peu ! Un serveur nous fait signe que notre table, qui a doublé de volume depuis notre arrivée, est prête. Gabriel me prend la main et m’entraîne dehors, sur une terrasse privative. Jeanne nous surveille comme du lait sur le feu.

— Juliet, je ne sais pas par où commencer. Tu m’as tellement manqué. Ces derniers mois ont été si difficiles. Pardonne-moi.

— Gabriel, je peux pas tout oublier du jour au lendemain, mais toi aussi tu m’as énormément manqué. Je suis heureuse de te voir. Mais puisque tu insistes, je vais te dire quelque chose. Je ne veux plus jamais de mensonge entre nous. Ton idée de maison close était de loin la plus grosse connerie qui te soit passée par la tête pour ce siècle, et je croise les doigts pour que tu ne remettes plus jamais les pieds là-bas. Mais t’approcher de Jeanne est de loin la pire des trahisons.

Le visage Gabriel se tend, son corps se crispe. Mais il ne lâche pas ma main et ses yeux plantés dans les miens ne cillent pas. Je sais qu’il m’écoute attentivement alors je continue :

— Tu savais depuis le début que je ne vivais que pour la sauver et tu en as profité, c’est minable et indigne de toi ! Je comprends maintenant, en te voyant avec ton père, que tu as des lacunes émotionnelles gigantesques, mais je ne tolérerai plus aucune magouille. Et si tu ne sais pas où placer ton baromètre ou comment te comporter, parles-en avec moi. Et si ça te met mal à l’aise, discutes-en avec tes potes. Parce que, crois-moi, tu es incapable de te gérer tout seul. Je ne te laisserai pas me faire encore souffrir,

compris ?

Il baisse les yeux. Je m'en veux, le voir agir ainsi me rend anxieuse. Et quand je suis anxieuse, je ne me contrôle plus.

— Gabriel, comporte-toi comme un homme ! C'est trop facile de baisser les yeux. Si je suis capable de t'affronter après tout le mal que tu m'as fait, alors tu devrais toi, Gabriel Vance, en être capable aussi. Après tout, je ne suis qu'une gamine qui bosse pour toi et que tu te tapes à l'occasion !

— Tu représentes bien plus que ça, et ce, depuis le premier jour. Mais t'as raison, il est temps pour moi d'assumer. Je te promets que je ne te mentirai plus. J'essaierai d'être un homme meilleur pour te rendre heureuse.

Il y a quelque chose de si fragile en lui et je craque totalement.

— Oh Gabriel, tu vas être tellement plus. Un jour, tu seras un formidable chef de famille, je le sais. Mais avant, tu vas devoir me convaincre.

Je lui fais un clin d'œil malicieux. Ses yeux ont bien failli sortir de leur orbite. J'y ai été un peu fort, mais c'est lui qui a dit que je pouvais demander tout ce que je voulais. Il comprendra vite que je peux devenir très exigeante, même si je me fous royalement de son argent. Il apprendra à se méfier de mes désirs. Je me marre devant ses grimaces, ce qui semble l'amuser.

— Juliet, tu vas me rendre cardiaque.

— Mais j'espère bien ! En attendant, à moins que tu veuilles que je meure de déshydratation sévère, je prendrais bien une flûte de champagne. Et puis, avec la cave que possède ce restaurant, si tu ne veux pas faire faillite à cause de ce que pourrait te coûter cette soirée, nous devrions aller surveiller nos amis.

— Bien sûr, tu restes combien de temps à New York ?

Je me hisse sur la pointe des pieds et m'accroche à son épaule.

— Je ne sais pas encore. J'ai des coordonnées géographiques à définir et ça risque de me prendre un certain temps. D'ailleurs, avant de me décider, je vais sûrement faire quelques voyages, histoire de ne pas prendre de décisions inconsidérées. Tu m'accompagnerais ?

Il ne répond pas et m'attrape par les hanches pour me soulever. Je passe mes mains dans ses magnifiques cheveux et l'embrasse.

Ce mec me fait fondre...

Il me repose après un baiser furtif et je m'installe à côté de Jeanne. Avant de s'asseoir, il s'approche d'elle et lui parle en français.

— Jeanne, nous n'avons pas été présentés. Je suis très heureux de faire ta connaissance. Tu te sens bien depuis ton réveil ?

— Tant que tu ne fais pas de mal à ma Jul's, tout va bien de mon côté. Et je suis aussi enchantée de te rencontrer. Tu vas pas accaparer ma super copine tout le temps, hein ?!

Elle se fout de ma gueule ou quoi ?!

Je préfère intervenir alors que Lucas manque de s'étouffer avec un bout de pain.

— Non, mais tu déconnes Jeannot ?! Ton Lucas est sur mon dos depuis plus de cinq ans, alors commence pas à emmerder Gabriel ! Et pour ton information, je suis une femme libre et je garderai toujours une place dans mon cœur et dans mon emploi du temps pour toi.

Gabriel lui répond avec un grand sourire.

— Je te laisse gérer les détails avec Juliet, elle est bien meilleure négociatrice que moi.

Il vient ensuite s'installer à mes côtés.

— T'as fait des progrès en français ! T'as pris des cours ?

— Quelque chose me disait qu'il serait judicieux que j'arrive à te comprendre. Parce que tu t'en rends peut-être pas compte, mais quand tu es en colère, tu me hurles dessus en français.

— Tu n'as qu'à arrêter de me mettre en colère.

— Et puis Jeanne ne parle pas bien anglais.

— Tu ne connais pas ta chance, elle est devenue si bavarde.

Je me prends alors un coup de coude dans les côtes de cette fourbe de Jeanne, qui comprend mieux que ce qu'elle ne veut bien l'avouer.

— En plus, elle est violente ! Tu vas devoir apprendre à te méfier d'elle.

Nous rions de bon cœur et je passe le reste du repas à discuter avec tous nos convives. Même le père de Gabriel semble se détendre et, pourtant, il partait de loin ! En fin de la soirée, les amis de Gabriel nous abandonnent pour sortir boire un dernier verre avec mes colocataires. J'ai bien remarqué qu'Aedan se rapproche de Carla, mais je ne fais pas de commentaires. Suzon les suit et Liam lui promet de devenir son traducteur. Lucas et Jeanne préfèrent rentrer à l'hôtel : Jeanne a organisé un planning de visite de la ville surchargé pour le lendemain et compte bien en profiter un maximum. Elle veut aussi profiter de son voyage pour réfléchir à ses futures études. Lorsqu'elle est tombée dans le coma, elle était au milieu de son cursus. Elle envisage à présent d'en commencer un autre.

Tout comme moi, elle possède un esprit très scientifique et d'innombrables possibilités s'offrent aujourd'hui à elle. Le coma fait relativiser. Maintenant, il faut qu'elle profite de la vie, elle peut s'interrompre à tout moment. Au lieu de penser qu'elle est jeune et que la vie s'offre à elle, elle envisage les choses différemment, elle est impatiente et vit au jour le jour, sans attendre demain. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle se crée une carrière, de nouvelles recherches et de nouveaux voyages. Je l'encourage

dans son projet depuis des semaines : elle a bientôt un rendez-vous avec un océanologue qui a établi des théories sur les tsunamis et la biodiversité des milieux à risques. Je dois d'ailleurs l'accompagner.

Le père de Gabriel nous salue avant de quitter le restaurant. Il me prend dans ses bras et me remercie pour cette délicieuse soirée et serre la main de son fils.

Quelle chaleur !

Pourquoi sont-ils si distants ? D'autant plus que, si j'ai bien compris, Gabriel n'a pas de frères et sœurs et que son père est sa seule famille. Un grand projet s'élabore alors dans mon esprit : les deux hommes doivent se découvrir et apprendre à communiquer. Je suis sûre qu'ils s'aiment malgré tout.

Lorsque nous sommes seuls, Gabriel me questionne :

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

Je souris, l'un comme l'autre, nous n'en avons pas envie. J'ai trop besoin de passer mes mains sur son corps, de sentir sa peau contre la mienne.

— Ou alors, on prend le métro et on rentre chez toi ?

— Le métro ?

— Oui, comme des gens normaux qui rentrent chez eux après un restaurant.

— D'accord. Tu parles d'un *chez nous*, car tu veux qu'on vive ensemble ?

Il m'étonnera toujours. Et c'est quoi ce sourire narquois ?

— Pour l'instant, je voudrais rentrer et me retrouver seule avec toi. Demain, nous verrons. T'es inquiet ?

— Je suis pas inquiet, mais je veux que tu saches que je serais d'accord.

— Et tu voudrais qu'on habite où ?

— Pas chez toi, ça c'est sûr ! Mais si t'aimes pas mon appartement, on pourrait changer.

— Non, j'aime bien ton appart, mais il faudrait y mettre un peu de pagaille, histoire de le faire vivre un peu.

Il me sourit en sortant un billet de cent dollars pour acheter un ticket de métro. La caissière fait clairement la gueule ! Je souris, comme pour m'excuser à sa place : il ne comprend pas le problème. Cet homme n'a aucun sens commun, c'est une catastrophe.

— Bon Gabriel, premier objectif pour demain matin, on te prend un abonnement aux transports en commun. Et ensuite, on met la pagaille. Enfin, si tu ne travailles pas bien sûr ?

— N’oublie pas que je suis le patron, alors je fais quand même un peu ce que je veux. Et je te rappelle aussi que je n’ai jamais accepté ta démission. Du coup, demain, on prend notre journée, mais après-demain tu retournes travailler. Je commence à en avoir ras le bol d’arroser les plantes de ton bureau.

— T’as arrosé mes plantes ?

— Oui, j’avais remarqué que tu en prenais soin et je me suis dit que tu serais contente de voir qu’elles avaient bien été traitées.

— T’es peut-être pas un cas désespéré après tout.

— J’apprends vite !

Nous nous retrouvons collés-serrés dans le wagon et je m’engouffre dans son manteau. Je retrouve son odeur et ferme les yeux pour apprécier l’instant. Lorsque nous regagnons à pied son hôtel particulier, le réceptionniste me sourit.

— Bonsoir Mademoiselle, Monsieur Vance. Vous avez des messages.

— Bonsoir, appelez-moi Juliet, s’il vous plaît.

Je lève un sourcil vers Gabriel qui tousse derrière moi, alors que je suis suspendue au comptoir.

Eh oui, je suis accessible moi...

Puis nous montons.

— Je te préviens que je ne vais pas devenir familier avec le personnel juste pour faire comme toi.

— Tu fais ce que tu veux, si ça t’amuse de passer pour un snob. Mais moi je ne me sentirai jamais à l’aise si les gens me traitent comme s’ils ne me connaissent pas alors que je les côtoie tous les jours.

— Tous les jours ?

— Oui, tu ne les vois pas tous les jours ?

— Moi si, mais toi ? Tu envisages de venir ici tous les jours ?

— Si tu es très gentil avec moi, peut-être.

— Mais je compte faire mieux que ça, ma belle ! Je vais te devenir indispensable.

— Prétentieux.

Durant le trajet en ascenseur, Gabriel en profite pour me donner le code d’accès à l’appartement. Nous ne sommes même pas arrivés au cinquième étage qu’il se colle contre moi pour m’embrasser. Tout mon être s’embrase et j’appuie sur le bouton d’arrêt d’urgence. Je suis à quelques millimètres de lui et il me sourit.

— Gabriel, le plan, c'était un très beau cadeau, mais il y a des rajouts par rapport à celui que tu as sur le corps, non ?

— Non, il est conforme.

— Montre-moi.

Lentement, il enlève son manteau et je l'imites. Puis il laisse glisser sa veste sur ses bras et commence à déboutonner sa chemise. J'en fais de même avec ma robe. Lorsqu'il ouvre sa chemise, le tatouage se dévoile sur ses pectoraux. Il s'est élargi. La peau est encore en pleine cicatrisation, mais c'est magnifique. Qu'il est beau !

— Gabriel, t'es fou ! Pourquoi t'as fait agrandir ton tatouage ? Tu ne savais même pas ce qu'il se passerait entre nous !

— Parce que je t'aime depuis notre premier regard et, quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, ça restera le plus beau moment de ma vie. Et comme je sais que le plus beau moment de la tienne s'est passé en Suisse, ça compte aussi beaucoup.

— Mais je suis gravée sur ta peau, tu te rends compte ?!

— Tu es gravée en moi, j'en suis totalement conscient. Comment tu m'as rendu si fou, ça, en revanche, je l'ignore.

— Je suis un robot, je te l'ai déjà dit.

Nos corps sont collés-serrés dans ce lieu si étroit et l'ambiance devient de plus en plus torride. Je ne porte que mes chaussures et ma lingerie, ma robe ne tient plus qu'à un fil. Je souffle sur sa peau meurtrie et il frissonne.

— Tu souffres ?

— Non, ça va.

Je pose alors un doigt sur ses abdominaux et il me plaque contre le miroir géant de l'ascenseur en m'embrassant. Ses baisers sont de plus en plus insistants et nos langues se mêlent avec une ferveur animale. Nos corps se cognent et se mettent à mal, ils se redécouvrent, et je jurerais voir des étincelles jaillir autour de nous tant mes sens sont en éveil. Je finis de dégrafer ma robe bustier avant de la balancer dans un coin. Il se penche sur mon corps et dépose une traînée de baisers sur ma peau de ma bouche jusqu'à ma poitrine. Je rêve de cet instant depuis le soir où je l'ai quitté et le contact entre nous m'a terriblement manqué. Mes mains tirent sur ses boucles qui retombent sur son visage et je le griffe plus que je le caresse. La ceinture de son pantalon s'écrase au sol en un bruit sourd.

Très vite, il se retrouve avec son pantalon et son caleçon sur les chevilles. Quant à moi, je devine que ma petite culotte a disparu lorsque je sens ses mains puissantes me soulever à nouveau pour me prendre contre le mur. Mon dos cogne contre les boutons de l'ascenseur qui s'allument les uns après les autres. Sa queue frotte contre mon sexe à la recherche de son point d'entrée. Mon corps tout entier est prêt à le

recevoir, il a besoin de se sentir possédé. Et que dire du sien ? Les rôles qui s'échappent de sa gorge font échos en moi et je tremble sous leurs impulsions.

— Juliet, t'es prête ?

— Comme jamais...

Sans un mot de plus, il s'enfonce en moi. Tout me revient en cet instant, mon corps se rappelle comme le sexe avec Gabriel est délicieux. Mon intimité accueille avec délice son énorme pénis. Rien à voir avec nos premières fois, c'est comme une renaissance ! Je mords sa lèvre inférieure tandis que ma tête cogne une nouvelle fois contre la paroi, mais ni lui ni moi ne pouvons ralentir la cadence. C'est brutal, bestial, mais que c'est bon ! Je m'accroche à ses épaules et embrasse sa peau dès que j'arrive à reprendre mon souffle. Puis je sens des spasmes dans mon bas-ventre qui m'empêchent de garder les yeux ouverts et je m'abandonne alors que mon merveilleux amant accélère encore.

— Juliet, regarde-moi, je veux te voir jouir pour moi.

J'ouvre à nouveau les yeux et les rive sur les siens. Il aime me regarder prendre du plaisir et ça me fait vriller, il se délecte de chacun de mes gémissements et ça me fait perdre la tête.

— Gabe oui, plus fort, vas-y !

Il me tient si fermement contre le mur que je n'ai pas besoin de me tenir à lui, aussi j'en profite pour caresser ses pectoraux et sentir contre ma paume la sueur qui se dégage de nos corps en rûte. Puis, lentement, je fais glisser mes doigts jusqu'à son magnifique cul et l'empoigne en prenant soin d'y planter mes griffes. Ça le surprend, et la connexion de nos regards à cet instant me fait basculer de façon définitive. J'exulte et tremble comme une feuille. Gabriel commence à ralentir, il s'abandonne tout contre moi. Il nous laisse ensuite retomber au sol et je me retrouve empalée sur lui, tombée à genoux, le front contre le mur.

La scène est splendide, il est beau et vulnérable à la fois. Le sol est jonché de nos affaires et tout ici respire le sexe. Je ne prendrai plus jamais cet ascenseur sans me souvenir de cet instant. Je n'arrive plus à bouger, je suis encore vibrante et à la limite de la paralysie. C'était si bon. Il me soulève lentement après avoir déverrouillé l'habitable. Nous rejoignons alors très vite son appartement. Les ruines de nos vêtements traînent encore par terre, mais nous ne pouvons nous détacher l'un de l'autre, je suis contre son torse et j'en veux plus. Nous pénétrons dans l'appartement et il nous installe sur le canapé du salon.

— Gabriel, tu m'as tellement manqué. Ne me refais plus jamais ça !

— Juliet, tu veux bien arrêter de me rappeler que je n'ai pas été à la hauteur s'il te plaît ? Surtout pendant ce moment. J'ai failli devenir fou avec tous les souvenirs qui me revenaient alors laisse-moi savourer cet instant. Ensuite, nous reprendrons cette conversation, promis.

— Pardon, je ne voudrais surtout pas te déconcentrer, fais-moi l'amour de nouveau, fais-moi tout oublier.

Et je souris contre ses lèvres. Mais lui ne rigole pas, sa langue s'empare de ma bouche et ses mains de

mon corps. Il me caresse et je me cambre à chaque instant un peu plus. Il fait rouler mes bas sur mes jambes et le balance avec mes chaussures dans la pièce. Nous sommes nus l'un contre l'autre et je le sens toujours plus proche de moi.

Je crie comme la première fois, la sensation me transporte dans un monde parallèle, celui où il n'y a que nous, où nos regards ne se quittent plus, où nos corps ne font qu'un. Je gémiss dans son oreille et mordille son lobe quand je le sens jouir en moi. Et je m'abandonne à mon tour. Nous n'avons ni l'un ni l'autre pu nous en empêcher. Ce fut un moment de délice et de gourmandise que l'on ne pouvait pas faire durer. Puis il s'allonge sur le dos près de moi et je me love la tête sur son épaule. Je caresse sa peau de mes doigts et nous restons là pendant plusieurs minutes, plusieurs heures peut-être à rattraper tout le temps que nous avons perdu.

Gabriel

Juliet est là, dans mon lit, tout près de moi, mes doigts caressent son dos. Elle a fini par s'endormir et je la regarde expirer puis inspirer lentement. Elle parle dans son sommeil, c'est mignon, elle vient même de prononcer mon prénom. Quand elle m'appelle avec son accent français, je craque complètement. Je suis l'homme le plus chanceux du monde, elle est revenue et elle me pardonnera ! Elle n'a pas vraiment le choix en fait, tout comme moi d'ailleurs. Merde, je lui ai carrément proposé de vivre avec moi. Le plus fou, c'est que je n'y avais même pas songé avant de lui en parler. Chaque fois que je me retrouve face à elle, de nouveaux désirs insoupçonnés surgissent en moi.

Emménager avec une femme, quelle drôle d'idée ! En même temps, vivre avec elle me rendrait chaque jour un peu plus heureux. Et puis, surtout, vivre sans elle est une idée insupportable. Il faut qu'elle accepte, je la convainurai. La contempler se balader nue dans chaque pièce en laissant traîner toutes ses affaires derrière elle apporterait tellement de chaleur dans cet appartement, je le reconnais ! C'en devient un besoin. Elle serre ses petits doigts contre mon torse et je suis aux anges. C'est comme si elle me donnait son aval silencieux. Je me laisse alors baigner par son odeur et m'endors en la serrant contre moi.

À mon réveil, il fait jour et je suis seul dans mon lit. Comment ai-je pu dormir aussi longtemps ? Et surtout, où est-elle ? J'ai pas rêvé quand même ?! Je bondis sur mes jambes et découvre ses vêtements éparpillés. Ouf, ça me rassure !

— Juliet, Juliet, où es-tu ?

Cet appartement est bien trop grand. Elle n'est ni dans le dressing, ni dans la salle de bain, ni dans le couloir, ni dans le salon et ni dans la cuisine.

Bordel !

Enfin, j'entends sa voix. Elle provient de l'une des chambres d'amis inutilisées.

— Gabriel, viens vite !

Je me précipite pour la trouver nue comme à son habitude, derrière la porte.

— Gabriel, il y a une femme dans ton appartement, elle fait le ménage, je crois. Je me suis cachée ici et j'attendais que tu te lèves, marmotte !

Je souris et elle m'embrasse.

— Tu peux aller me chercher mes vêtements, s'il te plaît ?

Je prends le plaid parfaitement disposé sur le lit et l'enroule dedans.

— Comme ça, tu es parfaite !

— Pas bête ! Et que fait cette femme ici ?

— C'est une sorte de gouvernante que les garçons ont embauchée pour moi quand j'ai un peu pété les plombs. Pourquoi ?

Elle se renfrogne et fait une moue craquante, qui me rend faible.

— Si tu veux pas d'elle, alors je ne la garde pas !

Je sais qu'elle ne dira rien car elle a déjà sauvé ma secrétaire et ça m'arrange ! Mais Juliet restera Juliet.

— Oui, je préfère. Je devine bien pourquoi elle a été embauchée, et l'imaginer se balader ici avec toi toute la journée, c'est hors de question. Si tu veux, je lui en parle moi-même ?

— Pardon ? Elle t'a fait quoi au juste ?

— T'as pas besoin de le savoir. Nous nous sommes croisées et le courant n'est pas passé entre nous, c'est tout. Je te trouverai un majordome si tu le souhaites, promis. Mais elle, c'est pas une bonne idée.

— Un majordome ?

— Oui Gabriel, un homme d'âge mûr capable de t'apporter tout ce dont tu as besoin, et qui ne sera pas une bimbo de vingt ans en minijupe et bas résille ! Ça te sera beaucoup plus utile, tu crois pas ?

Elle est jalouse, j'adore, je jubile !

— Comme tu voudras, je te laisse gérer ça. Tu veux un petit déjeuner ?

— Oui, je le prépare dès que je me serai occupée d'elle. Pousse-toi.

Et elle quitte la pièce d'un air décidé. Ce petit bout de femme sait ce qu'elle veut ! Je ne manquerai pas le spectacle. Je la suis tout en gardant une certaine distance. Lorsqu'elle tombe enfin sur Natasha dans la cuisine, les deux femmes se toisent. Je reconnais que Natasha porte une tenue qui ne laisse pas trop de place à l'imagination. Dire que ça ne m'a fait ni chaud ni froid durant des mois me rend admirateur de mon self-control ! Cette femme semble sûre d'elle, mais, face à Juliet, elle n'a aucune chance. Sauf qu'elle ne le sait pas. Je me cache dans un coin et tends l'oreille.

— Madame, vous désirez quelque chose ?

— Oui, je souhaite savoir quelles sont les modalités de votre contrat de travail.

— Ces points ont été vus avec Gabriel, je n'ai aucune obligation envers vous.

— Je vous demandais ça uniquement pour connaître vos ambitions, étant donné que votre mission en ces lieux vient d’être annulée.

— Et par qui ?

— Monsieur Vance lui-même. Nous vous ferons parvenir votre chèque dans les prochains jours. Veuillez me suivre, je vous raccompagne.

— Mais pour qui vous prenez-vous ? Je ne quitterai pas cette maison ! Gabriel a besoin de moi.

— Écoutez-moi bien, Mademoiselle ! Si vous voulez que je l’appelle pour qu’il vous répète ce que je viens de vous dire, ça peut se faire. Mais ni vous ni moi n’avons envie de vivre ce moment qui sera, à n’en pas douter, l’une de vos plus belles humiliations. Sortez d’ici et comptez sur une lettre de recommandation.

Elle lui fait alors signe pour lui indiquer les ascenseurs. Dès que Natasha disparaît avec ses affaires, Juliet appelle le concierge pour qu’il s’assure que le code de la gouvernante soit désactivé et qu’elle ne se repointe plus ici. Elle raccroche et utilise l’une de ses expressions françaises favorites.

— Voilà qui est réglé !

Elle revient vers moi, laisse tomber le dessus de lit qui lui servait de robe et me sourit.

— Je suis désolée, mais je l’aime pas du tout celle-là ! Et par pitié, ne fais plus confiance à Aedan et Liam pour faire passer des entretiens d’embauche à ta place : cette fille n’était ni plus ni moins qu’une pute, une vraie, une qui se monnaie.

— Juliet, t’exagères.

— Et après c’est moi qui suis naïve ! T’aurais vu sa tête quand elle m’a vue. On aurait dit qu’elle avait croisé un fantôme. Je ne te ferai pas l’affront de te répéter ce qu’elle a osé me dire. Bon, assez parlé d’elle, que veux-tu manger pour le petit déjeuner, mon chéri ?

— Des crêpes.

— Je m’en doutais ! Pendant que je prépare ça, tu peux aller sur internet et te commander un pass pour le métro ! Tu vas faire de super économies, tu verras.

Alors là, je me marre ! Moi, faire des économies, c’est une blague ?!

— T’as une idée de l’étendue de ma fortune ?

— Non, mais je ne vois pas en quoi ça pourrait m’intéresser.

— Faire des économies n’est pas nécessaire.

— Dans ce cas-là, dis-toi que tu vas te civiliser et que tu vas découvrir un nouveau monde.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Pour me faire plaisir ! Je fais un effort sur le réceptionniste, le majordome et toi, tu prends le métro. Je navigue dans ton monde et tu navigues dans le mien. C'est un compromis.

— Dans ce cas-là, j'ai autre chose à négocier : viens vivre ici avec moi.

— C'est une très grosse demande ça, Gabriel. Je vais négocier une contrepartie gigantesque si j'accepte.

— Je t'écoute.

— Attends voir, tu me prends un peu au dépourvu. Je sais pas si je peux accepter d'emménager avec un homme aussi arrogant et autoritaire que vous, Monsieur Vance. Et puis, vous êtes mon patron, n'est-ce pas illégal ? Et vous m'avez démontré que vos mœurs sont un peu légères tout de même, avec un club échangiste, une pute comme employée de maison... Je sais pas, je vais devoir étudier la question.

Son sourire la trahit et je reprends le dessus :

— Dans ce cas-là, je vais devoir rappeler Natasha et nous trouverons un arrangement afin que vous ne soyez pas ici en même temps.

Elle explose de rire.

— J'ai pas dit non, j'ai dit que je devais trouver une contrepartie à la hauteur de ta demande. Quel est mon délai de réflexion ?

— Tu as jusqu'à la fin du petit déjeuner.

— Parfait.

Elle s'affaire alors aux fourneaux. Comme la première fois, elle cuisine nue et sort un tas d'ustensiles que je ne pensais même pas posséder. Quand elle cuisine, elle est magnifique. Je ne me lasserai jamais de la regarder. Elle chantonne, elle est heureuse.

— T'as l'air tellement épanouie Juliet, c'est la première fois que je te vois comme ça. Je me sens comblé.

— Je suis heureuse et surtout soulagée. Le coma de Jeanne était lourd à porter, et j'ai dû me battre pendant des années avec les médecins et tout son entourage. J'étais si jeune quand tout ça est arrivé. Ça m'a volé mon insouciance. Mais aujourd'hui, je l'ai retrouvée, je me sens à nouveau moi. Et puis, il y a toi. Tu sais, quand j'ai quitté la Suisse, j'étais inconsolable. Il n'y avait que toi qui pouvais me reconforter.

Je la prends dans mes bras et elle se love contre moi. Sa chaleur me fait du bien. Je la caresse doucement, afin de lui faire comprendre que j'aimerais qu'elle me pardonne.

— Tu as le pouvoir de me construire ou de me détruire. C'est une grosse responsabilité. Je ne sais

toujours pas à l'heure actuelle si tu t'en rends compte. T'as la capacité émotionnelle d'une huître. Mais c'est plus fort que moi, j'ai envie d'y croire, de croire en nous. Et je t'ai à l'œil, si tu recommences à me cacher des choses et à me faire des plans foireux, alors tout sera fini.

— Pourquoi est-ce que c'est toi qui as tout assumé pour Jeanne ?

— Parce que je le pouvais.

— Oui, mais pourquoi Lucas n'a pas participé ?

— Jamais je n'aurais laissé un homme l'installer dans une cage dorée pour l'entretenir. Ça l'aurait tuée, la pauvre. Moi, elle ne me devra jamais rien, nous sommes des âmes sœurs. Elle aurait fait exactement la même chose pour moi. Et puis je suis fière d'avoir été aussi courageuse. J'ai failli craquer je ne sais combien de fois la première année que j'ai passée ici.

— Tu peux être fière de toi, t'as fait preuve d'une grande maturité. C'est remarquable. Mais pourquoi t'as un problème avec l'argent ?

— J'ai pas de problème avec l'argent. En fait si, je n'aime pas ça. Parce que j'ai été obligé de choisir entre l'argent et l'amour. Je ne voulais pas quitter Jeanne, je voulais rester auprès d'elle pour en prendre soin ! Mais si j'étais restée là-bas, je n'aurais pas gagné assez pour lui offrir les meilleurs soins. J'ai dû l'abandonner pour du fric ! Du coup, je fais un blocage. Et comme la vie n'est jamais simple, il a fallu que je tombe amoureuse d'un mec plein aux as. L'ironie de la chose est assez remarquable ! Surtout quand on pense que Jeanne s'est probablement réveillée grâce à toi.

Elle me sourit avec tendresse et je hausse les épaules.

— Moi j'aime bien l'argent. Enfin, ce qu'il peut m'apporter surtout. Nous allons pouvoir nous construire une vie merveilleuse grâce à ça. Tu vois Juliet, j'ai beaucoup travaillé et je suis fier de ma réussite.

— Et tu as de quoi l'être ! Mais c'est certainement pas ton argent qui nous permettra de vivre une vie merveilleuse. Il n'y a que nous qui en sommes capables, toi et moi. D'ailleurs, ça y est, je sais ce que je veux en contrepartie d'emménager avec toi.

Elle fait sauter ma troisième crêpe et avale une gorgée de café.

— Je viens vivre chez toi si tu me laisses subvenir à nos besoins.

Je manque de m'étouffer. Cette nana est folle.

— Quoi ? T'es pas sérieuse ?

— Si, très sérieuse ! Tu finances notre habitation, et je finance tout le reste. Et par *tout le reste*, je veux bien dire tout le reste : décoration, courses, voyages, restaurants. Toutes nos dépenses en commun.

— Mais c'est de la folie, je suis bien plus riche que toi !

— Et alors ?! Je gagne très bien ma vie ! Je suis sûre que si tu prends les transports en commun, moi je peux faire ça. Et si j’y arrive pas, j’irai négocier une augmentation de salaire avec mon patron. Je suis sûre qu’il n’est pas insensible à mon charme.

— Je peux pas accepter ça, Juliet. Ça va à l’encontre de tous mes principes !

— Tes principes sont surannés, Gabriel. Et mon offre expire dès que nous terminons ce festin. Tic tac, tic tac.

Je me doutais qu’elle allait négocier un truc conséquent, mais pas à ce point-là.

— Mais je vais en faire quoi de mon fric maintenant ? Et pourquoi j’irais travailler le matin alors ?

— Tu pourrais rester à la maison pour élever nos bébés ? Quelle riche idée, j’adore !

Des bébés, des bébés. Elle est drôle, elle !

Mais on en ferait quoi des bébés ? Et puis, je ne sais même pas comment on s’occupe d’un bébé !

Gabe, respire et garde le contrôle ! Elle le fait exprès pour te perturber.

— Un bébé, c’est une excellente idée, mais je voyais plus les choses dans l’autre sens. Ceci dit, il faut que l’on mette par écrit ce que tu veux prendre en charge, et je m’occuperai des autres. Parce que je ne peux décemment pas me faire entretenir par ma femme.

— Alors, d’abord, nous ne sommes pas mariés. Et je peux te faire une liste détaillée pour demain matin si tu acceptes.

— Vendu ! Tu emménages cet après-midi !

Elle ne répond pas, mais dépose un baiser au coin de mes lèvres avant de déposer une nouvelle crêpe dans mon assiette. Je suis rassasié.

Elle file alors dans la salle de bain. Lorsque je la rejoins, elle est dans le dressing et je sens l’odeur de mon gel douche sur sa peau. Elle inspecte les vêtements que je lui ai commandés puis abandonne la serviette nouée autour de sa poitrine pour enfin s’habiller. Nous convenons ensemble de rejoindre ses amis pour visiter la ville. Je me prépare en quelques minutes et la retrouve dans le salon en train de déplacer le canapé.

— Mais tu fais quoi, là ?

— J’organise l’espace, je peux ?

— Ouais, mais les déménageurs peuvent faire ça pour toi, ma belle. Tu n’auras qu’à leur dire exactement ce que tu veux.

— Non, j’ai envie, j’ai besoin de faire ça moi-même si je veux me sentir bien ici. T’es d’accord ?

— Tout ce que tu veux.

Elle a déjà mis une sacrée pagaille, mais j'aime bien ça ! Puis nous partons en métro rejoindre Jeanne et Lucas. Les filles se sautent dans les bras et se lancent dans une conversation animée sur les monuments à visiter. Ça faisait longtemps que je n'avais pas passé autant de bon temps en ville ! À midi, nous nous arrêtons pour manger des hot dogs et Juliet se serre contre moi au milieu de Central Park. Puis nous regagnons ensemble son appartement. Elle emballe quelques-unes de ses affaires pendant que je discute avec ses colocataires. Elle convient ensuite de les retrouver le lendemain soir pour l'apéritif dans un pub qu'elles affectionnent. Lorsque je l'interroge du regard en sortant, elle ne se laisse pas déstabiliser.

— Gabriel, je dois discuter avec elles pour leur annoncer que je vais vivre avec toi et organiser les choses, j'ai besoin d'un peu de temps. Mais pour l'heure, je suis toute à toi.

Nous rentrons et je ne vois pas le temps passer. Ni les jours d'ailleurs. Au bout d'une semaine, elle a repris son travail et Lucas et Jeanne ont emménagé dans son ancien appartement. Lorsque le week-end arrive, Juliet a invité tous nos amis pour un dîner à l'appartement. Je ne comprends pas pourquoi elle prend plaisir à laisser tout notre entourage envahir notre espace, alors que nous pourrions très bien inviter tout le monde au restaurant. Mais je laisse faire.

Quand je rentre en début de soirée, mon appartement est déjà bondé. Jeanne, qui semble en proie aux doutes, est en grande analyse d'un tas de dossiers d'universités tandis que Juliet l'écoute attentivement. Je propose alors un verre à Lucas qui se tient la tête dans les mains, et il accepte volontiers. Il parle très bien anglais et ça me facilite ta tâche. J'embrasse Juliet qui fait une pause avec son amie en levant un doigt vers elle pour m'enlacer.

— T'as passé une bonne journée, mon chéri ?

— Oui, longue journée ! Mais maintenant que je te vois, ça va mieux. Et toi ?

— Moi super ! Je suis passée te voir après le déjeuner, mais t'étais en rendez-vous et j'ai pas osé te déranger. Au fait, t'as été dans quelle université toi ?

— Harvard, pourquoi ? Mais la prochaine fois, entre. J'aurais adoré te voir.

— Jeanne prospecte et je crois qu'elle a une préférence pour les États-Unis. On cherche sa meilleure option.

— Je peux passer quelques coups de téléphone si elle a besoin d'un appui.

— Merci, c'est adorable. Mais elle a un super dossier et elle doit y arriver seule, c'est important. Au fait, j'ai pas eu le temps de te le dire, mais ton père vient dîner avec nous ce soir.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que je l'ai invité, tiens ! Il fait partie de la famille et ça lui faisait vraiment plaisir.

— T'aurais pu me prévenir quand même Juliet. Et puis, c'est quoi tout ce bazar ici ?

Mon ton froid la surprend. Elle marque un temps avant de reprendre sa conversation avec Jeanne, qui me lance un regard noir.

Elle me fait chier celle-là, de quoi elle se mêle ?

Les deux amies reprennent le cours de leur conversation et j'en profite pour aller me changer. On sonne à l'interphone. Elle se débrouillera, je suis furieux ! Et qu'elle se démerde avec mon père quand il arrivera. Une douche me détendra.

De retour au salon, mon père est debout dans l'entrée tandis qu'Aedan et Liam sont déjà installés avec Carla, Suzon et Arizona. Il y a du monde partout. Ça me donne envie de m'enfermer dans mon bureau. J'entends Juliet qui discute avec mon père. Il la serre dans ses bras et l'appelle par son prénom, je rêve !

— Arthur, comment vas-tu ? Je suis heureuse que tu sois là. Gabriel sera ravi.

Je m'approche et il lui répond :

— Toi, tu es adorable ma chérie. Au fait, j'ai quelque chose pour toi. Tiens, mon fils, comment vas-tu ?

Ma réponse se fait attendre, la scène est surréaliste. Il lui a apporté un bouquet de fleurs, elle sautille comme une gamine et se pend à son cou pour lui faire une bise. Même lui est surpris. Il joue le mec détendu avec elle, mais il ne peut pas continuer ce petit manège, c'est impossible.

— Bonsoir, père.

Je lui tends la main, mais il m'attire contre lui pour me serrer dans ses bras et chuchoter quelques mots à mon oreille. À tous les coups, Juliet nous surveille.

— Fais comme moi fils, sinon on va passer pour des rustres. Tu te rends compte qu'elle vient de se jeter à mon cou ?! Cette jeune femme est très surprenante.

Là, je lui souris.

— Et encore, vous n'avez pas idée à quel point ! Regardez un peu autour de vous, une vraie tornade.

Il rit avant de tourner les talons. Elle se met à genoux devant le buffet du salon pour chercher un vase et peste en français. Mon père s'approche.

— Un problème ma chérie ?

— Non, j'avais rangé un vase dans ce meuble, mais Smith l'a encore déplacé ! Et comme je n'arrive toujours pas à penser avec sa logique, je cherche. Mais je vais trouver. Merci encore pour ces fleurs, je les adore.

Puis elle se lève d'un bond et le laisse planté là pour ouvrir le placard du couloir. Mon père referme les portes du meuble et attend son retour. Le spectateur que je suis, qui observe la scène avec attention, n'est pas sûr d'apprécier.

C'est quoi cette mascarade ?!

Tout ça est trop pour moi : l'invasion d'individus dans mon salon, mon père, ma petite amie qui vient d'emménager et surtout beaucoup de bruit pour un endroit d'ordinaire si calme. Elle revient conquérante, son vase à la main, et installe le bouquet sur un guéridon entre la cuisine et le salon. Elle a dressé la table et ça sent bon dans tout l'appartement. Elle sort alors de la cuisine avec deux bouteilles de champagne, en donne une à mon père et lui fait signe de l'ouvrir. De toute ma vie, je ne crois pas l'avoir déjà vu exécuter un ordre donné par une femme. Elle vient ensuite vers moi avec la seconde et s'accroche à mon cou.

— Mon chéri, ne sois pas contrarié ! Je voulais pas te mettre en colère. Tu peux ouvrir cette bouteille et servir nos invités, s'il te plaît ?

— Je peux au moins savoir depuis quand tu appelles mon père par son prénom ?

— Depuis qu'il l'a exigé. Il est aussi autoritaire que toi. Mais il fait de gros efforts et tu devrais en prendre de la graine ! Parce que ne t'y trompe pas, il ne fait ça que par amour pour toi, Gabriel. Alors je dois demander à Lucas d'ouvrir cette bouteille ou tu t'en charges ?

— Donne-la-moi. Je ne veux plus ce genre de surprise dorénavant, compris ?

— Tu m'emmerdes Gabriel. Si cette soirée te dérange, va dans ton bureau, mais ne gâche pas la mienne.

Et elle se détache de moi. Je la retiens et l'entraîne avec moi dans notre chambre.

— Ne me parle pas sur ce ton dans ma propre maison !

— C'est aussi la mienne ! Ne dis pas ce genre de chose. Maîtrise-toi, Gabriel. Tu te comportes comme un gros con !

— J'ai pas dit que tu n'étais pas chez toi. Ne mélange pas tout. Mais ma relation avec mon père a toujours été ce qu'elle est et je ne veux pas que tu te mêles de ça ! Tu le connais pas, merde !

Juliet me fait face et me fusille du regard. Ce que je viens de lui dire la touche en plein cœur. Même si elle est minuscule face à moi, elle ne sourcille pas.

— Toi non plus tu ne le connais pas ! Mais t'as raison, ça me regarde pas. Sauf que je t'aime Gabriel, et il est ta seule famille !

— Je croyais que tu étais ma famille ?

— Pas encore. Et si tu veux toujours que ça arrive un jour, ne me fais plus jamais sentir que je vis chez toi ! Et pire encore, ne me fais pas croire que ce que je ressens ne compte pas. Parce que si l'idée me prenait de créer une vraie famille avec toi, Arthur en ferait partie. La famille est essentielle à mes yeux ! Et si mon attitude te met mal à l'aise, je te conseille de prendre un solide traitement le jour où tu rencontreras ma famille parce que dans le genre démonstratif, ils sont très extravertis !

Mon Dieu, l'horreur...

Elle est tout près de moi. Incapable de lui résister, je la serre contre moi et l'embrasse. Elle me saute dessus et ses cuisses se serrent autour de mes hanches. J'ai envie de la prendre là, alors que tout le monde est à côté. Elle me laisse la posséder avec ma langue et gémit dans ma bouche. Je bande comme un malade. Je tente alors de la reposer au sol, mais elle s'accroche.

— Nos invités peuvent attendre, Gabriel, j'ai envie de toi.

— Moi aussi j'ai envie de toi, mais ça ne se fait pas ma belle.

Elle souffle.

— Dans ce cas-là, tu vas devoir raisonner ton corps parce que tu n'es pas présentable mon chéri. Ou alors on décide de faire ça très très très rapidement. Parce que moi j'ai très très très envie maintenant, tout de suite.

Il n'en faut pas plus pour finir de me convaincre et de toute façon, elle a déjà la main dans mon caleçon. Elle me pousse vers la salle de bain et nous enferme à l'intérieur. Puis elle s'agenouille devant moi et me branle avec vigueur, juste comme j'aime. Lorsque sa langue entre en contact avec le bout de mon gland, je ne suis plus capable de maîtriser la situation. Tous nos invités peuvent bien aller se faire foutre, je ne sortirai pas d'ici avant de lui avoir rendu la pareille. J'aime tellement sa façon de me sucer, comme si ma queue était la meilleure glace au monde et qu'elle voulait absolument la finir avant qu'elle ne fonde. Elle est boulimique dans ces moments.

— Gabe, tu fais trop de bruit, tu pourrais te maîtriser quand même.

Ça la fait marrer de se foutre de ma gueule.

— Voyons un peu comment toi tu te maîtrises.

D'un geste, je l'aide à se relever et je l'assieds sur le fauteuil de la salle de bain. Sa jupe se relève sur ses cuisses quand elle les écarte pour me faire signe d'approcher. Je passe mes mains en dessous et lui ôte lentement sa culotte. Elle commence déjà à frissonner, j'adore sentir l'effet que je lui fais. À genoux entre ses jambes, je passe ma tête à l'intérieur de sa jupe pour la torturer. Dès que ma langue se pose sur son sexe, je m'aperçois qu'elle est bouillante et je me délecte de son goût. Sentir qu'elle se cambre pour que je puisse mieux l'atteindre est un régal, presque autant que l'humidité de son corps abandonné entre mes lèvres. Elle gémit, mais tente de se maîtriser jusqu'au moment où je la sens bouger frénétiquement. Je devine alors qu'elle mord l'accoudoir du fauteuil pour retenir un cri, elle jouit. Je me redresse, enfile un préservatif et elle s'approche encore du bord du fauteuil en relevant sa jupe sur sa taille.

— Prends-moi.

Je lui souris avant de l'embrasser.

— Avec plaisir.

Nous nous sommes tellement chauffés que nous sommes conduits tous les deux au nirvana en l'espace de quelques secondes, enfin je crois, je suis de toute façon à bout de souffle et extrêmement détendu lorsque je quitte cette pièce.

Et elle file sans se retourner. Cette femme est un supplice. Je mets plusieurs minutes à me calmer et mon père me rejoint. Au moins, c'est efficace !

— Gabriel, tout va bien ?

— Oui père, j'arrive.

— Gabriel, cet appartement a été entièrement redécoré, non ?

— Juliet.

— J'aime bien. J'espère que ma présence ne te dérange pas trop, fils ?

— Non, mais je ne savais pas que vous seriez présent. Elle est tellement spontanée que je vais de surprise en surprise.

— Tu vas l'épouser ?

— Père, pourquoi cette question ?

— Parce que tu serais le dernier des idiots de la laisser filer. Et tu devrais garder tes amis à l'œil, elle charme tout le monde ! Occupe-toi bien d'elle et comporte-toi comme un gentleman, tu pourrais avoir de mauvaises surprises. Une femme comme elle, ça se protège !

— Mais moi aussi je suis un homme épatant, vous devriez plutôt être de mon côté, père ! C'est quand même moi, votre fils.

— C'est justement parce que je tiens énormément à toi que je te conseille. Et t'inquiète pas, je lui ai déjà fait remarquer sa chance, et elle ne tarit pas d'éloges à ton sujet. La différence, c'est qu'elle ne laissera pas son orgueil te tenir à distance, et nous savons tous les deux que c'est un défaut héréditaire. Allez fils, allons trinquer à ton avenir !

Lorsque je rejoins ma délicieuse Juliet dans le salon, je ne peux m'empêcher de me serrer contre elle, en pensant aux paroles véridiques de mon père. Nous trinquons les yeux dans les yeux et elle caresse ma joue. Elle doit sentir que mon humeur a changé, elle plonge ses grands yeux dans les miens et murmure juste pour moi :

— Je t'aime.

Et je souris comme un con ! Aedan me file un coup dans l'épaule.

— Gabe, tu deviens faible, cette gamine te rend inoffensif ! On dirait un chiot.

— Ta gueule !

Nous sommes tous installés dans le salon et mon père vient même en aide à Juliet qui apporte des mignardises faites maison. Tout le monde se jette dessus et elle revient vers moi avec un plateau vide.

— Ce sont de vrais rapaces ! Heureusement que je pense à toi mon chéri, ils sont sans pitié.

J'ai envie de la baiser de nouveau, à même le carrelage du salon !

Si seulement ils pouvaient tous dégager !

Je dois me contrôler. Aussi, je siffle ma coupe de champagne d'un trait. Nous passons alors à table et le repas est délicieux. Mon père est assis en face de moi et je suis surpris de voir qu'il ne relève pas alors qu'elle passe la moitié du repas sur mes genoux. Ceci dit, ça ne semble choquer personne et l'ambiance est légère. Soudainement, toutes les femmes désertent la table et Jeanne ferme même la porte coulissante de la cuisine. À travers la cloison, je les entends rire comme des gamines. Liam se laisse tomber la tête la première sur la table.

— Pourquoi t'as fait entrer ces cinglées dans notre vie Gabe ?

— J'ai rien fait du tout, c'est elle. Regarde cet appartement. On dirait qu'une troupe d'intermittents du spectacle a aménagé ici. J'ai rien vu venir. Je suis comme toi mec. Je suis dans la merde jusqu'au cou. Mais toi, tu fous quoi avec Suzon ?

— Je me noie. Elle est timide et réservée, mais quand elle s'énerve, on dirait une tigresse. Quand elle s'engueule avec sa sœur, j'ai peur. Elles me font réellement peur ! J'en arrive même à admirer l'autre type qui traîne tous les jours avec elles. Je ne sais pas comment il fait. Et je viens juste d'apprendre qu'elle ne considère pas que nous soyons vraiment ensemble. Enfin, pas comme *un couple d'adultes* selon ses termes. Je ne comprends même pas ce que ça veut dire. L'enfer.

Mon père rit à gorge déployée, c'est tellement rare. Je me garde bien de donner conseil à Liam, je suis le plus mal placé. Aedan se marre aussi et c'est mon paternel qui prend la parole. Lucas téléphone depuis le couloir.

— Les hommes disent des femmes tout ce qui leur plaît, les femmes elles, font des hommes ce qu'elles veulent.

Mais il est coupé dans son élan.

— Très jolie citation, mais ce n'est pas de toi Arthur.

Bien entendu Juliet.

— C'est exact. Mais ça n'en reste pas moins vrai.

— Je te l'accorde, c'est une citation française. De Louis-Philippe de Ségur je crois.

— Tout à fait.

Puis elle demande aux garçons de bien vouloir aller chercher le dessert en cuisine et ils se lèchent les

babines en revenant l'air triomphant.

— Messieurs, j'espère que vous avez un abonnement dans une bonne salle de gym, vous ne pensez qu'à bouffer.

Liam lui répond :

— Pas uniquement à ça, rassure-toi. Et tu le sais très bien.

Elle pique un fard. Elle est trop mignonne. J'ai presque envie de l'envoyer balader ce con, mais je me retiens, elle n'est pas si sensible que ça.

— Oh, mais non je ne sais pas ! Et pour cause, je ne m'adressais qu'à vous deux. Quant à mon merveilleux amant, je ne suis absolument pas inquiète, je connais ses activités physiques mieux que quiconque, et il ne craint rien. Toi en revanche, tu devrais faire attention.

La garce, elle ne l'a pas raté et cette fois, pas de trace de rougissement sur ses joues. Et tout ça devant mon père. Aedan se penche vers moi.

— Elle, elle est définitivement adoptée, je l'adore.

Tout le monde se remet à table, mais Jeanne râle.

— Où est la crème Fleurette, Jul's ? T'as de la crème Fleurette j'espère ?

— À ton avis ?! Bouge tes fesses, va la chercher dans le saucier à la cuisine.

— Ton mec a un saucier ? Mais, il ne cuisine jamais.

— Oui, il a tout le service complet, j'adore. J'utilise des trucs que j'avais jamais vus.

Quand elles discutent en français, nous avons tous toujours du mal à suivre. Puis la soirée se prolonge au salon et je reconnais que les talents culinaires de Juliet surpassent mes attentes. Nous réussissons malgré tout à mettre tout le monde à la porte et nous rangeons la cuisine. Elle ne veut pas que Smith râle demain matin, mais c'est quand même son boulot ! En plus, pendant que nous rangeons, elle ne fait pas l'amour avec moi alors je ronchonne. Mais ses paroles m'apaisent.

— Tu sais, j'aime notre vie ici. J'aime beaucoup cet endroit finalement.

— Moi j'aime que tu sois là avec moi. Mais rassure-moi, tu vas pas inviter la terre entière tous les soirs quand même ?

— Oh non ! Je les adore, mais ils sont épuisants. D'ailleurs, tu savais que Liam s'était comporté comme un salaud avec Suzon ? Il va le regretter le pauvre.

— Non, je savais pas. On est vraiment obligés de discuter de ça ?

— Bien sûr que si tu le savais ! Mais tu veux pas me le dire. Pas de problème ! Bon, je vais prendre

une douche.

Je lâche ce que j'ai dans les mains et la suis sans même y réfléchir. Elle sème ses vêtements sur le sol en avançant vers la salle de bain. Je jette mes affaires en boule vers le dressing pour la rejoindre sous la douche. Je me presse contre elle dans son dos. Elle se laisse faire.

— Tu m'as manqué ce soir Juliet.

— Toi aussi.

Elle se retourne vivement et saisit ma queue. Elle a du gel douche plein les mains et la fait coulisser entre ses doigts, la savonnant en de lents va-et-vient. Je ferme les yeux et m'appuie contre le mur. Puis elle caresse mon corps et je passe sous le jet d'eau le temps qu'elle se lave. Je la regarde se rincer puis elle s'abaisse tout en parsemant mon corps de baisers mouillés. À genoux dans la douche, elle prend mon sexe en bouche et aspire mon gland. Je suffoque sous sa langue et gémiss de plaisir. Pour la seconde fois ce soir. Cette fois, fini de jouer le joli cœur. Je vais lui montrer exactement ce que j'aime. Des choses qu'elle n'a jamais imaginées. Parce que j'en ai besoin et surtout parce que je sais qu'elle va adorer ça. Il faut que je la guide vers le sexe dont je raffole. Je tire fermement sur ses cheveux et je l'entends gémir de plus belle, elle aime ça, oui elle aime ça. Sexuellement, elle ne sait pas ce qui l'attend dans les mois à venir.

— Juliet, si tu n'arrêtes pas, je pourrai pas me contrôler.

— Dans ce cas, terminé, je veux du sexe torride Gabriel. Dommage pour toi.

Je souris et elle sort de la pièce à vive allure, sans se donner la peine de se sécher. Je m'essuie rapidement et la rejoins. Mais elle n'est pas dans notre chambre : je la retrouve couchée sur le dossier du canapé du salon.

— Chéri, tout à l'heure, t'avais envie de me prendre sur le sol de cette pièce, je l'ai vu dans tes yeux ! C'était inapproprié, mais maintenant que nous sommes seuls...

Je me jette sur elle et elle s'accroche à moi lorsque je mords sa lèvre inférieure. Nous tombons sur le canapé et roulons au sol l'un contre l'autre. Le carrelage est froid et il contraste avec nos corps brûlants de désir.

— Juliet, tu as pris rendez-vous avec ton médecin ?

— Pas encore, je vais le faire. Prends-moi Gabriel !

Fait chier, je suis encore obligé d'enfiler cette saloperie de capote ! Elle, étendue sur le sol, les jambes écartées autour de moi, prête à me recevoir, éclairée par les lumières extérieures se reflétant sur le carrelage, superbe ! Je succombe et la pénètre de toutes mes forces, butant au fond de son vagin. Elle crie de plaisir, tandis qu'un râle s'échappe de ma bouche. Nos corps se choquent et se provoquent à la perfection. Elle griffe mon torse avec ses ongles et je tire sur ses cheveux pour accéder à son cou que je mordille. Je lèche la pointe de ses seins, je jubile. Elle me repousse alors et je m'assieds contre le bas du canapé. Elle me monte dessus et vient chercher mon sexe avec son corps. Elle se déhanche sur moi et

gémît de plus en plus fort. Elle est proche de l'orgasme, je la laisse venir à son rythme. De mon côté, je gonfle encore en elle et son intimité se resserre sur moi. Elle y est, sa tête part en arrière. Je l'attrape par les hanches pour accélérer le mouvement et prolonger son plaisir. Et je l'entends se lâcher pour moi :

— Gabriel, oui, oui. Hummmmm...

Je la retourne. Elle est à quatre pattes devant le canapé. Je me positionne contre son cul et la pénètre avec force et vigueur. Le temps qu'elle reprenne son souffle, un nouvel orgasme l'assaille. Je reconnais exactement les petits cris qu'elle pousse quand elle est au bord de l'extase.

— Oui ma belle, vas-y, jouis encore pour moi ! Oui !

Et nous jouissons en cœur. C'est tellement bon. Je me retire. Elle grogne et se redresse.

Nous restons l'un contre l'autre un moment pour reprendre notre souffle.

— Demain, je prends rendez-vous, promis. Ça m'est sorti de la tête.

— Tu veux que je le fasse ?

— Non, Gabriel, je veux pas que tu le fasses. Excuse-moi, je sais que tu n'aimes pas ces protections. Mais une fois que j'aurais décidé, tu devras être d'une fidélité irréprochable, vraiment irréprochable. T'en as déjà l'obligation morale, mais là il en ira de ma santé alors j'espère que tu en as conscience.

— T'as des doutes ?

— Pas sur notre fidélité, je te fais confiance, mais sur les options que l'on va me proposer oui. Je pense opter pour un implant.

— Mais un implant c'est pour une longue durée, non ?

— Oui, trois ans.

— C'est long trois ans ! Et si on veut un bébé ?

— On apprendra à être patient Gabriel. Je ne te suffis pas mon chéri ?

— Si, mais essaie de réfléchir à une contraception moins définitive, s'il te plaît.

— Je te promets d'y réfléchir, mais j'ai que vingt-cinq ans, je ne me sens pas prête. Toi, tu es vieux, mais moi, j'ai beaucoup de choses à vivre avant, tu comprends ? Je veux voyager, découvrir le monde avec toi. Notre vie commence et même si je sais à travers l'expérience de Jeanne qu'il ne faut pas remettre à demain, je ne suis pas pressée pour autant. D'ailleurs, j'ai une idée pour notre premier voyage. Tu avais dit que je pouvais choisir les destinations que je voulais pour agrandir ton tatouage, alors j'ai réfléchi et que penserais-tu du Cambodge ?

— Dans un hôtel ?

— Ou chez l’habitant ?

— Pas question ! OK pour des visites, mais on va dans un hôtel.

— D’accord, j’aurais essayé. Mais le Cambodge, ça te va ?

— Je trouve le choix surprenant, mais oui, ça me va. Il y a quoi à voir là-bas ?

— Un climat très intéressant. Je prendrai quelques marqueurs qui me seront très utiles pour l’étude que je mène actuellement.

Je secoue la tête de désespoir.

— Autant joindre l’utile à l’agréable ! Je me réjouis de ce voyage avec toi, rien que pour moi, jours et nuits, sans travail, sans téléphone, sans personne... Je vais t’épuiser.

Elle se blottit contre mon corps, son nez contre le mien. Aussi, j’oublie tout. Je la soulève et nous regagnons notre chambre. Elle s’installe, couchée sur moi de tout son long.

— Juliet, tu es de plus en plus envahissante.

— Ah bon ?! Parce que figure-toi que de mon côté, je n’apprécie pas du tout de me réveiller seule dans ce grand lit depuis déjà trois matins consécutifs. Du coup, si je dors sur toi, tu pourras pas m’échapper avant d’avoir pris le temps de me câliner un minimum. C’est inadmissible et ça doit cesser dès ce jour.

— Tu es bien exigeante !

Je ris dans son cou, elle frissonne.

— J’ai besoin de sentir ton amour, je fonctionne comme ça. Je me doute que ce doit être contraignant pour toi, mais pour l’instant, j’en ai besoin. Je n’ai pas encore assez confiance en moi, j’espère que ça viendra.

— Je plaisantais mon amour, te câliner est ce que je préfère. Je ne quitterai plus notre lit sans un câlin.

— Je préfère ça. Mais pour ce soir, je dors là, je suis trop bien installée, tu es si confortable. Et si tu es trop courbaturé demain, nous passerons la journée au lit.

Délicieuse tentation.

Juliet

Trois mois plus tard.

Nous rentrons de notre voyage au Cambodge. Gabriel est silencieux depuis que nous en sommes partis. Je le sens préoccupé, mais je ne pourrai rien en tirer de bon. Cela fait maintenant plusieurs mois que nous vivons ensemble et, bien que notre relation évolue dans le bon sens, il reste toujours une part de colère en lui à laquelle je ne peux pas m'attaquer. Je devine pourtant la raison de son mutisme. Il se comporte ainsi chaque fois qu'il est question de sa maman. J'ai appris son histoire tragique grâce à Arthur, qui se montre beaucoup plus loquace que son fils sur le sujet. Ça me permet de mieux comprendre l'homme avec lequel je vis.

Ce petit garçon, fou d'amour pour sa mère qui, selon les dires de son père, le couvrait d'affection au quotidien, a beaucoup souffert de sa disparition. Il s'est renfermé sur lui-même. Depuis qu'elle s'est volatilisée, ils n'ont cessé de la chercher, se demandant sans cesse si elle était toujours vivante. Arthur a payé des détectives privés, a harcelé la police pour qu'ils la retrouvent, sans succès. Gabriel, quant à lui, a dû passer toute sa jeunesse à attendre son retour, des interrogations plein l'esprit. Que lui est-il arrivé ? A-t-elle volontairement disparu ? Cette seconde hypothèse me glace le sang, encore plus que la première, sans vraiment savoir pourquoi. C'est difficile d'imaginer que l'on puisse abandonner ses proches, mais les deux hommes me cachent encore des choses. Je le sens.

J'ai donc interrogé Gabe lors de notre voyage. Il était en pleine analyse de cartes du territoire et avait tracé des itinéraires. Sans trop y réfléchir, je me suis permis de poser des questions. Il a refusé en bloc de me répondre, mais son ton était plutôt agréable. En comparaison avec ce dont il était capable lors de notre rencontre, je peux m'estimer heureuse de cette réponse chaleureuse. Sauf que ce n'est pas le cas, loin de là ! J'aurais voulu qu'il se confie à moi, qu'il partage son savoir, ses doutes aussi, mais surtout ses espoirs. Il ne dit jamais rien, pourtant, je suis convaincue qu'il espère encore. Pourquoi tracer tous ces itinéraires ? Pourquoi les pentacles ? Tant de questions me restent sans réponses.

Et maintenant, voilà qu'il ne dit plus un mot ! Il s'est entretenu avec plusieurs personnes au téléphone pendant notre séjour en prenant soin de ne pas rester à côté de moi. Il ne voulait pas que j'entende ses conversations. Ça m'a fortement agacée, aussi j'en ai fait de même lorsque mes proches m'appelaient. Sauf que moi, je n'ai rien à cacher, et il le sait. C'est injuste ! Mais pour l'heure, le plus important reste à faire en sorte qu'il arrête de se torturer l'esprit.

Le trajet en taxi depuis l'aéroport jusqu'à la maison est silencieux. Lorsque nous passons le pas de la porte, il file s'enfermer dans son bureau. Sans même un mot. Son attitude me laisse sans voix. Je me retrouve seule pour défaire nos bagages et notre chambre me semble bien grande tout à coup. Je reste calme ; si je lui fais un esclandre, il obtiendra ce qu'il veut. Aller courir me fera le plus grand bien. Je préfère lui laisser un mot afin qu'il ne s'inquiète pas car je n'ai pas l'intention de prendre mon téléphone.

Je file et atteins mon ancien appartement rapidement. Jeanne est là, mais pas Lucas. Je suis heureuse de la retrouver. Je lui raconte notre voyage et le changement de comportement de Gabriel. Ça ne la surprend pas, elle le trouve lunatique. Elle me l'a déjà fait remarquer un bon millier de fois !

Sur le retour, je m'arrête dans un restaurant italien pour nous commander des pizzas pour ce soir. Enfin, je retrouve notre chez-nous. Lorsque je sors de l'ascenseur pour pénétrer dans l'appartement, il est là.

— Juliet, t'étais où ? T'es partie depuis tellement longtemps !

— Je suis allée courir, j'ai fait une bise à Jeanne et je nous ai commandé des pizzas. Tu t'es inquiété, mon chéri ?

Je lui fais mon regard de biche, mais ça ne prend pas.

— T'aurais pu me dire que tu partais au lieu de me laisser un vulgaire mot, je serais venu avec toi !

— J'avais pas envie que tu viennes avec moi, j'ai préféré te laisser dans ton coin.

Ses yeux s'assombrissent.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es très froid et distant depuis notre retour de vacances et que tu te comportes comme un gros con. J'ai pas envie de subir ça ! Mais si ta comédie est terminée, je serais ravie de dîner avec mon merveilleux petit ami. Tu l'as croisé dans le coin ?

Je me moque ouvertement de lui sur un ton léger. Il s'approche de moi tel un prédateur.

— Sache que je suis le maître de ces lieux. Aucun homme, aussi charmant soit-il, ne s'aventurerait ici. Il n'y a que moi.

Et il m'enlace. Je me débats, je ne me suis pas douchée et transpire comme un mufler.

— Gabriel, laisse-moi prendre une douche, je colle de partout. On ne sait jamais, je pourrais croiser un homme charmant sur ma route.

— Ne rêve pas ma belle, le prince charmant n'existe pas ! La vie n'est pas un conte de fées.

Et il me lâche, visiblement troublé.

— Si je rêvais du prince charmant, je ne serais pas ici avec toi. Tu es son double démoniaque, chéri. Mais si tu es très gentil et que tu as fini de mettre tes pensées en ordre, tu peux venir avec moi !

Il me sourit.

— Mettre mes pensées en ordre ? Comment tu... ?

Je lui coupe la parole :

— Je le sais parce que je commence à bien te connaître. T'es contrarié depuis un moment et tu t'es isolé plusieurs fois au Cambodge. T'es déçu, je le vois. Lorsque tu seras prêt à me parler, je serai là. Tu le sais, Gabriel ?

Il baisse les yeux.

— Gabriel, regarde-moi ! Ne baisse pas les yeux devant moi, j'ai horreur de ça. Je ne te mets pas de pression, mais je ne supporte pas que tu fuies devant moi. Je préfère encore ta colère.

Il lève les yeux et, l'espace d'un instant, son regard est celui d'un petit garçon perdu. Ça me brise le cœur. Je me jette dans ses bras.

— Gabriel, excuse-moi. Je veux pas te faire de peine, jamais ! Je suis trop intrusive. Je voulais juste que tu saches que je serai toujours là pour toi, je ferais n'importe quoi pour toi.

Il se laisse retomber sur un fauteuil dans l'entrée et je suis sur ses genoux. Je passe ma main dans le col de son polo pour toucher sa peau. Son cœur bat à vive allure et sa poitrine se soulève de façon saccadée. Une larme coule sur sa joue.

Oh mon Dieu, comme c'est perturbant !

Mon merveilleux amoureux est effondré, ça me fend le cœur. Je caresse sa joue du bout des doigts et essuie les larmes qui y coulent. Il ferme les yeux. Je me serre contre lui et pose ma tête sur son torse. J'aimerais absorber son angoisse et l'en libérer une bonne fois pour toutes. Lorsque sa respiration commence à s'apaiser, il brise enfin le silence installé entre nous en murmurant quelques mots. Des mots si forts. Ses aveux.

— Je ne la retrouverai jamais. Je dois arrêter de la chercher.

Je resserre mon étreinte. Enfin, il s'ouvre à moi.

— Je veux pas que cette histoire m'éloigne de toi, je t'aime tellement Juliet. Tu es mon équilibre, tu le sais ?

— Il n'y a rien qui puisse m'éloigner de toi, hormis toi-même. De toute façon, je ne te laisserai pas faire. Je t'aime, n'en doute jamais ! Tu es ma plus belle rencontre et je ne laisserai personne se mettre entre nous. Et même si ça me regarde pas, je te comprends tu sais, de chercher ta maman coûte que coûte. Si je peux faire quoi que ce soit, je le ferai sans hésiter. Tu n'as qu'un mot à dire.

— Non, c'est trop dur, je dois arrêter ça. Je suis perdu.

— Laisse-moi te poser une question. Est-ce que tu ressens au fond de toi qu'elle est toujours vivante ?

La peine se lit sur les traits de son visage, j'ai tapé fort. Mais je dois savoir. Il murmure, comme s'il avait peur de ses propres paroles. Il est redevenu le petit garçon qu'il était quand elle a disparu.

— Oui. Depuis le premier jour, je la sens autour de moi. Et je l'ai cherchée. J'ai eu plusieurs preuves

même.

— Des preuves ? Tu veux dire que t'as des preuves qu'elle est toujours en vie ?

Il serre les poings et me fait signe de me lever. Il attrape alors ma main et m'entraîne avec lui dans son bureau. Il ferme la porte et commence à me dévoiler tous les détails de son histoire. J'apprends que la nuit où elle a disparu, elle a été voir son fils dans son lit, il avait six ans. Gabriel a senti qu'il se passait quelque chose, mais il était trop petit pour réagir. À son réveil, elle n'était plus là. Son père a d'abord tenté de lui faire accepter qu'elle avait peut-être eu un accident, mais son corps n'a jamais été retrouvé. Alors quand Gabriel est devenu adulte, il a commencé à chercher. Il a engagé des détectives privés et a réussi à obtenir des traces, des photos. Et chaque fois qu'il a cru tenir une piste, cela s'est avéré être sans succès.

Il me montre une série de photos et me certifie que c'est elle. Je regarde attentivement les clichés pris par des détectives dont les services doivent être hors de prix. Cette femme photographiée m'est familière : Gabriel a les yeux de sa mère. Mon Dieu, mais comment a-t-elle pu lui faire ça ? Il est lancé et déplie cartes et prismes autour de moi en m'expliquant ses théories sur les itinéraires de sa mère au cours des vingt-cinq dernières années. Son analyse est brillante et la carte tatouée sur son corps avec précision prend tout son sens.

Gabriel panique lorsque l'on sonne à l'interphone.

— Calme-toi, ce sont nos pizzas. Je m'en occupe.

Il fait signe de prendre son portefeuille, mais je me retourne sans lui répondre. Il n'a toujours pas encaissé notre petit accord. Je reviens quelques minutes plus tard et dépose notre repas au sol à côté de lui. Il est en train de fixer une vieille photo. Je lui sers une part de sa pizza préférée avant de m'en servir une à mon tour. Je le laisse ensuite à sa rêverie et m'installe à son bureau. Sur tout ce qu'il vient de me montrer, une chose me perturbe. Apparemment, un détective privé lui a envoyé des photos de cette femme prises à différents moments, dans différents endroits. Et bizarrement, chaque fois que Gabriel s'y rend, il n'y a plus aucune trace de sa mère et personne ne la reconnaît. Sauf que je connais l'un de ces lieux, je le connais même très bien. Il avale sa part de pizza et m'observe alors que je suis penchée sur ladite photo qui me tracasse. Il s'approche et je passe une loupe sur les détails du cliché.

— Gabriel, t'as reçu cette photo en support papier ou en format numérique ?

— Je ne sais plus, pourquoi ?

— Cette photo est truquée.

— Tu plaisantes, comment tu le sais ?

— Qui l'a prise ?

— Mon détective, un homme de confiance, pourquoi ?

— T'es sûr de sa loyauté ?

Il se gratte la tête.

— Gabriel, je veux le rencontrer, et essaie de te rappeler d'où sort cette photo. À nous deux, on s'en sortira, ne t'inquiète pas.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais pourquoi tu penses que la photo est truquée ?

— Parce que je connais très bien cet endroit, c'est la plage sur laquelle Jeanne a failli se noyer dans les Landes en France. Je le connais depuis mon enfance. Et les conditions climatiques ont passablement abîmé les dunes que tu vois là. Ces dunes ne sont plus dans cet état et cette cabane a été détruite un peu avant nos dix ans. Cette photo devrait donc avoir au moins quinze ans. Pourtant, elle est datée de l'année dernière. C'est impossible. Je pense que tu devrais faire appel à un professionnel du traitement de l'image pour être sûr de ce que je te dis, mais de mon côté, il n'y a aucun doute possible.

Je me lève et il se laisse tomber sur son fauteuil. Il paraît si fatigué à cet instant. C'est comme si le sol s'écroulait sous ses pieds. Toutes ses espérances réduites à néant par une seule petite phrase remettant en question des années de recherches. Il est tout simplement abattu. Je devine une usure que je n'avais jamais vue avant. Je me promets intérieurement de découvrir ce qu'il se passe et de l'apaiser quoiqu'il en coûte. Il en vaut la peine. Je m'installe au sol et ouvre la boîte à pizza pour continuer mon festin.

— Chéri, tu viens près de moi ?

Il me sourit et s'approche de moi. Nous nous retrouvons face à face.

— Alors, explique-moi ton périple de dingue pour retrouver ta mère et ce plan. Je veux tout savoir !

Il me détaille alors ses premières découvertes et la réaction de son père et ses voyages. Enfin, il m'explique qu'elle lui avait confié, quelque temps avant sa disparition, un médaillon en forme de pentacle. Elle lui a dit qu'il saurait toujours où il est grâce à ce pendentif et que ça le protégerait. Il est tout sourire quand il m'annonce qu'il n'a compris que bien plus tard que le pentacle l'aiderait à la localiser. Selon moi, sa théorie est fumeuse, mais je suis une scientifique pure et dure et je le crois malgré tout. Il retourne près de son bureau et en sort le médaillon qu'il me tend.

— Non, c'est à toi, t'es pas obligé de me le montrer.

— T'es bien plus intelligente que moi. Alors si tu vois quelque chose que je ne suis pas en mesure de voir, vas-y. Je te fais confiance. Nous allons au-devant de beaucoup de stress et de désillusions, mais nous allons affronter ça ensemble, tous les deux. Fais-moi confiance...

J'ignore ce que nous pourrions découvrir, mais nous ferons la lumière sur cette disparition.

À suivre...



www.lipsandrolleditions.com

Retrouvez les sorties, les news et
les jeux-concours



Lips&Roll Editions

Retrouvez l'actualité de l'auteure :



Emily Jurius

[\[1\]](#) Gagnante.

[\[2\]](#) Travailleuse.

[\[3\]](#) Big Boss.

[\[4\]](#) Gros sourire.

[\[5\]](#) The Metropolitan Museum of Art

[\[6\]](#) Trou noir.

[\[7\]](#) Dictionnaire de langue en ligne

- [Page titre](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)